L'ŒUVRE

des

CONGRÈS EUCHARISTIQUES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Avant Malherbe. Études littéraires sur les poètes du quinzième et du seizième siècle. In-18 *(Epuisé).*

Études littéraires sur le XIXe siècle, avec une introduction par Léon Gautier, membre de l'Institut. In-8°. Nouvelle édition. 3 50

Nouvelles Études et Notes littéraires sur quelques écrivains du dix-neuvième siècle. In-18. . . . . 3 50

Par Monts et par Vaux. Promenades pittoresques, historiques et littéraires. In-18, 3e édition. . . . 3 50

Par Monts et par Vaux. Nouvelles promenades. In-18, 3e édition. 3 50

Pluie et Soleil. Poésies couronnées par l'Académie française. In-18. Nouvelle édition. 3 50

L'Évangile du Sacré-Cœur. Les Mystères d'amour du Cœur de Jésus. In-18. Nouvelle édition. . . 3 50

Travailler à son âme. Extraits des deux volumes: **Pour les jeunes gens** 3 50

La Douleur et la Mort. Entretiens et Discours. In-18. 3 50

Entretiens Eucharistiques et Discours de Premières Messes. In-18. . . . . 3 »

Église et Patrie. Entretiens et Discours. In-18. . 3 50

Jésus-Christ et Satan. Entretiens et Discours. In-18. 3 50

La Crèche, la Croix, l'Autel. Entretiens et Discours. Nouvelle édition. In-18 . . . . . 3 50

Paroles de notre temps et de tous les temps. Entretiens d'un quart d'heure. 3 50

Mgr Henri Verjus, premier Apôtre de la Nouvelle-Guinée. In-8°. . . . . 6 »

Une Ame de Jeune Fille. Nouvelle édition. . . 2 »

Chemin de Lumière. *Première série :* La Vie surnaturelle. Nouvelle édition. . . . . 2 »

Chemin de Lumière. *Deuxième série:* La Vie de Piété. 2 »

Chemin de Lumière. *Troisième série :* Les Livres de Piété. . . . . 2 »

REVUE RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE POUR LES JEUNES FILLES

(Annales de Sainte Solange). **Publication mensuelle.**

Directeur : M. l'Abbé VAUDON

On s'abonne à Tours (Indre-et-Loire) : 21, Quai Paul-Bert.

5 fr. POUR LA FRANCE ; **6 fr. 10** POUR L'ÉTRANGER.

Chanoine JEAN VAUDON

L'Œuvre des Congrès Eucharistiques

SES ORIGINES

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN-LIMITÉE
79, RUE SAINT-JACQUES, 79
MONTRÉAL

1910

Reproduction et Traduction interdites.

BX2215
A1
V39
1910
c.2

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Si, dans le courant de cet ouvrage, nous donnons à quelque personnage le nom de vénérable, de bienheureux ou de saint, nous n'entendons en aucune manière prévenir le jugement du Souverain Pontife auquel nous soumettons humblement notre personne et nos écrits.

Je soussigné, Censeur diocésain pour les livres et les revues de piété, ayant lu avec autant d'attention que d'intérêt le volume (en préparation) intitulé : « *L'Œuvre des Congrès eucharistiques,* » déclare n'y avoir remarqué au point de vue doctrinal aucun obstacle à son impression.

La Rochelle, 20 avril 1910,
POIRET, CHAN. TIT.

Visum et recognitum

Rupellæ, die 20 Aprilis 1910,
ÉM. BARTHE
V. G.

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 28 Aprilis 1910,
A. FAGES
V. G.

10036076

Évêché
de
NAMUR

25 Avril 1910.

Monsieur l'Abbé,

*Vous avez bien voulu me faire hommage de votre ouvrage consacré aux origines de l'*Œuvre des Congrès eucharistiques.

J'ai parcouru avec intérêt et édification ces pages, — parsemées de bien des traits inédits, — dans lesquelles vous exposez comment a germé et s'est développée l'idée d'assurer le règne permanent de Jésus-Christ sur le monde *par les manifestations eucharistiques.*

Votre travail fait voir à l'œuvre les principaux apôtres de l'Eucharistie au XIXe siècle. On remarque surtout l'action d'une humble femme dont l'initiative pleine de hardiesse, jamais lassée, créa un mouvement eucharistique intense, donna le signal de ces démonstrations extérieures, publiques, qui devaient devenir nos Congrès.

Qu'ils sont précieux ces souvenirs de famille que vous avez pieusement réunis et coordonnés! Combien je vous sais gré d'avoir su projeter un jour si vif sur le berceau de l'Œuvre qui m'est chère entre toutes!

Je bénis du fond du cœur votre travail et lui souhaite de recevoir partout l'accueil qu'il mérite.

Veuillez agréer, Monsieur l'Abbé, avec mes félicitations et mes remerciements, l'assurance de mes sentiments affectueusement dévoués en Notre Seigneur.

† Th. LOUIS, év. de Namur.

Le XIXe siècle a été, dans une large mesure, un siècle eucharistique.

Peu à peu, au sortir de la Révolution qui avait anémié et affamé les âmes, les baptisés ont repris le chemin de l'église et le chemin de la Table Sainte. Puis, çà et là, dans le silence des sillons ouverts, des œuvres admirables ont germé et grandi : Adoration Perpétuelle, Adoration Nocturne, Adoration Réparatrice, la Messe Réparatrice, la Communion Réparatrice, la Communion Fréquente, et tant d'autres; une floraison, une moisson...

Au premier rang, peut-être, des œuvres eucharistiques, faut-il citer ces merveilleux Congrès qui ont fait le tour de la France, le tour de l'Europe et qui rêvent de faire le tour du monde. Quelles étapes de gloire pour le Dieu de la Sainte Hostie ! et quelles dates d'amour : 1881, Lille; 1882, Avignon ; 1886, Toulouse ; 1888, Paris ; 1894, Reims ; 1897, Paray-le-Monial ; 1899, Lourdes; 1901, Angers; 1904, Angoulême ; 1907, Metz. Entre temps (1883), c'est Liège ; 1885, c'est Fribourg ; 1890, Anvers ; 1898, Bruxelles ; 1902, Namur ; 1905, Rome ; 1906, Tournai ; puis Londres, en 1908 ; puis Cologne, en 1909. Avec Jérusalem, ce fut, en 1892, un commencement de conquête aimante et paci-

flante de l'Orient. Cette année, avec Montréal, ce sera un embrasement, non pas seulement du Canada, mais, espérons-le, du Nouveau-Monde.

De cette sorte d'incendie eucharistique, d'où a jailli la première étincelle? Il est temps de le dire peut-être; car déjà, sur ce point, la légende s'insinue dans l'histoire. Nous avons en mains les documents les plus authentiques et les plus précieux, à l'aide desquels nous raconterons l'origine de ces merveilleuses assises, comblées de toutes les bénédictions du Siège Apostolique et où l'on apprend, sous l'autorité des évêques, à mieux connaître, à mieux aimer à mieux adorer le Très Saint-Sacrement. Nous assisterons, pour ainsi parler, à la conception de l'idée, à son éclosion timide et lente, à sa maturation pleine, et, plus tard, en un second volume, à son épanouissement radieux.

Nous ne dirons pas tout : l'heure n'a pas sonné de tout dire. Nous ne livrerons pas non plus le nom de la pieuse chrétienne à qui Notre-Seigneur a inspiré cette idée sublime. Jusqu'à présent elle est restée voilée, elle veut l'être. Mais du moins pouvons-nous soulever un peu le voile ou elle s'abrite et projeter dans la pénombre quelque lumière.

J. V.

Comment Dieu prépare une âme.

COMMENT DIEU PRÉPARE UNE AME

I

Ma Première Communion. — Ma mère. — Au Sacré-Cœur. — Des fleurs pour le Saint-Sépulcre. — Mariage ou Vie religieuse ? — Essais de Vie religieuse : I. Dans un Orphelinat ; II. Au Sacré-Cœur ; III. Au Saint-Sacrement. — Mort de sa mère. — Les adieux du P. Eymard. — Dernière expérience.

C'est dans la blancheur de sa Première Communion et les lèvres toutes frémissantes du baiser de l'Hostie que nous apparaît l'enfant prédestinée. Comment elle fut préparée à cette journée divine tout à la fois par sa mère et par son prêtre, comment elle-même s'y prépara ? Elle va nous le dire.

« Ma Première Communion fut l'objet de tous les soins de ma pieuse mère. Elle n'oublia rien pour me préparer à cet acte si solennel.

» Mon bon curé s'unissait à ma mère dans la recherche de

tout ce qui peut aider le cœur et l'esprit d'un enfant à mieux comprendre la grâce du Très Saint-Sacrement.

» Sans cesse, tous les deux me parlaient de l'Eucharistie, et ils s'ingéniaient à découvrir les moyens de me rendre plus saisissable la piété eucharistique.

» Ainsi, l'on faisait passer sous mes yeux des images évocatrices des différentes vies de Notre-Seigneur dans le Très Saint-Sacrement. Ces images me plaisaient. Je les portais toujours avec moi pour les regarder souvent, et, peu à peu, en ces premiers jours du printemps de la vie, s'éveillait en mon âme je ne sais quoi de tendre pour Notre-Seigneur.

» Deux images, parmi les autres, me plaisaient davantage; elles symbolisaient la vie d'*anéantissement* et la vie de *délaissement*. En les baisant, mon cœur tressaillait. Je me promettais de tenir toujours bonne compagnie au Délaissé du Tabernacle. Quant à la vie d'anéantissement, elle me donnait beaucoup à réfléchir; mais, tout en ignorant le sacrifice, j'entrevoyais une joie immense à traverser la vie anéantie, comme dans l'Hostie la traversait Jésus. Non seulement par avance, j'acceptais tout, pourvu que je fusse aimée de lui, mais, sans la bien comprendre, je lui demandais ardemment cette grâce.

» En ce temps-là, dans mon esprit, « anéantissement » voulait dire : *Entre Jésus et moi, plus de tien, plus de mien*; fusion de tout en un seul amour, en un seul cœur, le Cœur de Jésus dans l'Hostie de ma Première Communion.... »

Dieu, dit-on, exauce toujours les prières au fervent matin d'une Première Communion. Certes l'enfant fut bien exaucée, car toute sa vie n'a été

qu'une suite de déceptions, d'humiliations ; nous ne disons pas, comme elle, d'échecs. « Malgré les intentions les meilleures, écrira-t-elle plus tard, je n'étais propre à rien ; et cependant, ma mère avait conduit mon éducation si sagement ! »

« Ma mère, je ne sais quelle fleur du ciel ! Elle avait toutes les grâces et toutes les vertus. Sa haute piété, l'exquise délicatesse de ses sentiments, son amabilité, en faisaient comme une apparition d'en haut. Elle semblait ne pas toucher à la terre, tant, dans ses pensées et dans son langage pourtant si simple, elle était au-dessus de la terre. Son âme avait conservé une telle fraîcheur et suavité qu'à son départ pour le ciel, à 57 ans, je la comparais encore à une rose à peine entr'ouverte et embaumante. L'épanouissement s'est fait au paradis. »

*
* *

En 1847, elle entra au Sacré-Cœur. Elle y resta quatre ans, sans grand succès intellectuel ni insuccès. Elle était « Enfant de Marie » et « Ruban Bleu ».

La maîtresse générale d'alors s'appelait Mme Nolam. Son grand esprit de foi, la noblesse de ses sentiments, la connaissance parfaite qu'elle avait du monde, la direction qu'elle imprimait aux élèves,

forte et précise, la netteté de l'idée et même de l'expression, quoiqu'elle fut Anglaise, en faisaient une femme hors ligne. Elle avait dans ses conférences une chaleur d'âme qui allumait le feu et l'entretenait. On la craignait, tout en l'aimant comme une mère.

« Pour moi, c'était mon bonheur que d'aller en direction chez elle. Je me sentais grandir en l'approchant.

» Elle aimait beaucoup le Saint-Sacrement, mais d'une piété robuste qu'elle savait nous inculquer.

» On permettait aux plus sages une visite de cinq minutes à la chapelle, prise sur la récréation du goûter. J'attendais ce moment avec impatience. J'y pensais bien à l'avance, mais je n'aurais jamais osé manifester mon désir, parce que Mme Nolam eût taxé de vanité cette piété extérieure et que ma « sagesse » d'ailleurs n'avait rien de transcendant. J'étais comme les élèves dont on ne parle pas : ni bien ni mal.

» Longtemps à l'avance aussi, et avec non moins d'impatience, j'attendais les Quarante-Heures, parce que, durant ces journées saintes, les élèves « pieuses » avaient la permission de s'agenouiller au prie-dieu de l'Adoration.

» Notre maîtresse générale nous parlait souvent de la valeur surnaturelle de l'humiliation. Je ne sais plus si le souvenir des images de ma Première Communion se ravivait en moi ou si les élans embrasés de notre sainte maîtresse m'avaient introduit dans la voie du sacrifice — en tout cas, je ne crois pas que ce fût encore bien sérieux ; — avais-je demandé à Notre-Seigneur des humiliations ? je n'ose l'affir-

mer. Ce qui est certain, c'est que tout ce que je faisais, je le faisais de travers, à tel point que mes compagnes m'accusaient de tout mal faire exprès, en vue des humiliations. Un premier semestre de bonnes études m'assurait du succès : aux examens j'étais muette. Ma maîtresse de classe qui n'y comprenait rien me grondait, et je m'en allais pleurer à la chapelle. »

Pendant les vacances qui suivirent la sortie du Sacré-Cœur, se place un incident, de minime importance en soi, mais qui pourtant, peut-être, annonce, s'il ne la résume, la phase nouvelle où va entrer l'adolescente.

Le chancelier du patriarche de Jérusalem, M. l'abbé Dequevauviller, passa quelques jours chez le curé de la paroisse[1]. On le présenta à Mme *** qui, volontiers et à plusieurs reprises, le reçut. Naturellement on parla de Jérusalem. Le chancelier aurait voulu entraîner des pèlerinages en Terre Sainte et

1. Théophane Dequevauviller était un pâtre de la métairie du Petit Séminaire de Saint-Riquier au diocèse d'Amiens. Pieux et intelligent, laborieux, tout en veillant sur son troupeau et avec l'aide d'un professeur bénévole, Théophane s'instruisait peu à peu. M. l'abbé Leleu, professeur de rhétorique, qui mérita plus tard d'être appelé le saint Vincent de Paul de l'Orient, l'emmena avec lui à Constantinople. Grâce à une puissance de volonté robuste et à une persévérance inlassable, M. Dequevauviller parla bientôt avec facilité le latin, le

même y faire participer les dames. Est-ce qu'au XIIIe siècle, des femmes génoises n'avaient pas organisé une flotte? Pourquoi les « Enfants de Marie du Sacré-Cœur » n'auraient-elles pas l'initiative d'une croisade pareille? Mais l'heure providentielle des pèlerinages de France en Orient n'avait pas encore sonné. Elle sonnera quelque vingt ans plus tard. Et le bon chancelier de se rabattre sur l'extrême pauvreté des Lieux-Saints et de demander des fleurs pour le Saint-Sépulcre.

Ce fut une joie pour notre Enfant de Marie que de faire des fleurs pour le tombeau du Christ. Elle n'eut pas de peine non plus à déterminer au même travail la congrégation de son cher couvent, et de précieux envois prirent le chemin de Jérusalem.

Derrière les feuilles du bouquet qui devait reposer sur l'autel elle écrivit : « O Jésus, faites que votre vie eucharistique soit ma vie ! Que les souffrances que

---

grec, le persan, l'arabe et le kurde. Il devint successivement prêtre, professeur, chancelier et vicaire général de Mgr Valerga, patriarche de Jérusalem.

Il était désigné pour être coadjuteur de l'Eglise métropolitaine de Babylone, avec le titre d'Evêque de Mossoul, quand il mourut en 1864, à 53 ans.

Nous devons cette note à M. l'abbé Dubourguier, doyen de Villers-Bocage, au diocèse d'Amiens.

vous paraissez endurer dans l'Hostie soient mes souffrances ! Et que je meure après vous avoir aimé de tout mon cœur ! »

Toute jeune encore, dès le pensionnat, elle avait compris que la vie ne se passe point sans une chaîne d'épreuves ; mais, pour « aimer » ces épreuves, — et elle voulait non pas seulement les accepter, mais les aimer, — elle les désirait semblables à celles qu'endure, à nos yeux qui ne voient que les apparences, l'Hostie bienheureuse et glorieuse, l'Hostie impassible du Tabernacle.

Malgré cet attrait pour le Saint-Sacrement, elle ne sentait point en elle les saints désirs de la vie religieuse. Non plus elle ne voulait pas être au monde. Élève encore au Sacré-Cœur, elle avait fait cette prière : « Mon Dieu, je voudrais n'appartenir jamais qu'à vous. Aussi quand on me présentera un « établissement », venez au secours de ma faiblesse, afin que je ne rencontre jamais ce qu'il me faut. »

Mme Nolam l'avait assurée, d'ailleurs, qu'elle ne voyait en elle aucun signe authentique de particulière vocation. Après la mort de sa vénérée maîtresse générale, aux différentes retraites qu'elle suivit au Sacré-Cœur, et aux questions qu'elle se posait à

elle-même ou qu'elle posait à ses directeurs, jamais réponse affirmative dans le sens du cloître ne lui fut donnée.

Un jour cependant qu'elle se promenait, plus profondément recueillie, dans une allée déserte, et qu'elle agitait avec elle-même l'éternelle question, elle dit à Dieu : « Mon Dieu, que voulez-vous que je fasse? Je n'ai aucun attrait, j'ai plutôt de l'éloignement pour cette vocation ; mais pourtant, si vous demandez de moi ce sacrifice, je ne veux vous rien refuser, je me ferai religieuse. »

Sa mère la voyait plus rêveuse que de coutume et un peu assombrie. Elle en souffrait. Plusieurs partis s'étaient présentés et, à chaque fois, des obstacles avaient surgi. « J'avais, d'ailleurs, dit-elle, poétisé le mariage à ma façon. Jusqu'à ce qu'un homme qui serait un ange, vînt me demander à ma mère, je n'inclinerais pas du côté du mariage. Mais les anges habitent le ciel; ils ne descendent sur la terre que pour de rares messages et ils remontent aussitôt vers le pays de la lumière, du bonheur, de l'amour. »

Sa mère, toujours courageuse et toujours généreuse quand il s'agissait d'un sacrifice à faire, lui disait : « Consulte Dieu et ton âme, sans aucune

considération pour moi. Dieu lui-même m'assistera. »

Elle essaiera de la vie religieuse, non pas, encore une fois, par attrait, mais par crainte de refuser à Notre-Seigneur quelque chose.

Elle entre dans un orphelinat où la vie, d'ailleurs, n'avait rien d'austère. Elle y passa plusieurs années. L'heure même de la profession approchait, quand la Supérieure, femme très distinguée, sur qui l'œuvre reposait mourut. La maison subit alors une telle épreuve qu'un jésuite, homme de haute vertu, le P. F..., qui la connaissait, conseilla à sa mère de la retirer au plus tôt et de la conduire au Sacré-Cœur.

Les trois semaines qu'elle vécut près de sa mère, furent trois semaines de paix profonde, de joie divine, d'oraison, pour ainsi parler, continuelle. Les nuits elles-mêmes étaient lumineuses, si bien qu'elle s'en effraya. Avec de pareilles consolations, la vertu serait trop facile, en vérité, et quel mérite aurait-elle à servir Dieu ?... Au surplus, Dieu est le maître de ses dons. « Mon Dieu, je me laisserai conduire

par votre providence; mais si vous me donnez le choix, rendez-moi ma vie d'humiliations. C'est la voie la plus sûre, et, avec votre grâce, j'irai bien jusqu'au bout. Cependant, disposez de moi, mon Dieu, selon votre bon plaisir. »

Elle partit pour le Sacré-Cœur.

*
* *

La chère congrégation tant aimée l'accueillit assez mal. Elle vit Mme Barat qui l'avait reçue « Ange » au pensionnat et « Enfant de Marie ». La sainte lui dit : « Mon enfant, vous vous trompez de route, Notre-Seigneur ne vous appelle pas au Sacré-Cœur. » Elle ne resta guère que vingt-quatre heures à Conflans, et, endolorie, sinon malade, regagna le foyer maternel.

— C'est une pauvre tête. disait-on au près et au loin ; elle ne se fixe nulle part ; elle ne sait ce qu'elle veut.

Et elle souffrait de ces ironies amères, de ces dédains blessants, moins encore pour elle que pour sa mère.

Elle resta au foyer maternel deux années.

Un jour, chez son beau-frère, un prêtre qui jouissait d'une réputation grande et sainte, la distingua, l'interpella et demanda : « Que fait ici cette jeune fille ? Il faut me la donner. Je voudrais fonder une société d'adoratrices du Très Saint-Sacrement ; qu'elle vienne avec moi : c'est son affaire. »

Ce prêtre était une âme exquise, un vase d'encens près de l'autel. Il rêvait d'une congrégation qui ferait à Jésus-Christ dans l'Hostie une Fête-Dieu perpétuelle. C'était le P. Eymard, fondateur de la congrégation des Prêtres du Très Saint-Sacrement. Elle le suivit.

Assurément, on peut s'étonner de la facilité avec laquelle cette jeune fille s'embarquait dans toutes les nacelles religieuses qui l'invitaient à monter à bord. La réponse n'est pourtant point malaisée : elle voulait dépenser sa vie au service de Notre-Seigneur. Que lui importaient l'embarcation, le pilote, le coup de barre et le changement de ligne ! Elle songeait : l'essentiel est d'arriver au port.

La postulante du Saint-Sacrement eut les beaux jours, les plus beaux jours, peut-être, du P. Eymard.

Cet homme avait un cœur de séraphin. Il était lui-même une flamme vivante et aimante. Quand il parlait de l'Eucharistie, — et il en parlait toujours, — de chaudes effluves, ainsi que d'une source trop pleine, jaillissaient de son âme. C'était autour de lui comme une atmosphère d'Eucharistie. On respirait l'amour. Le Père la nommait sa fille. Elle lui disait : Mon Père. Les soirs, aux saluts, elle tenait l'harmonium. L'expression priante de son accompagnement plaisait au Supérieur. Il l'appelait son artiste, l'artiste du Très-Saint-Sacrement, et le pieux fondateur s'applaudissait d'avoir su lui trouver sa voie.

Durant deux années, profondément elle goûta, délicieusement elle savoura l'ivresse sainte des adorations. Volontiers, elle aurait dit comme le P. Eymard : « Une heure d'adoration, c'est une heure de Paradis. On y va comme on irait au ciel. »

Plusieurs fois, son heure coïncida avec celle du P. Eymard. Elle a gardé le souvenir très vivant de son attitude devant l'Hostie, en quelque sorte chevaleresque. On aurait dit qu'il voyait le Maître et Seigneur, qu'il l'écoutait et prenait ses ordres.

En 1866, le jeudi saint, à genoux sur le prie-dieu, elle se sentit pressée de formuler à haute voix un acte d'abandon total à la mystérieuse conduite de la

Providence. Elle disait : « Mon Dieu, j'accepte toutes les humiliations qu'il vous plaira de m'envoyer, tous les délaissements, tous les mépris, tout ce que vous voudrez me faire souffrir par qui que ce soit. Et cela, je l'accepte quand vous le voudrez, comme vous le voudrez, autant que vous le voudrez, afin de vous plaire et de partager un peu vos humiliations... Je voudrais vous donner beaucoup ; mais je n'ai rien. Je ne suis pas courageuse, mais avec vous et par vous, je puis tout ce que je vous promets. Vous serez ma force... »

N'y a-t-il pas là comme un écho plus précis, plus vibrant, des saints désirs de la Première Communion ? Au demeurant, nous ne voyons rien d'extraordinaire dans cette sorte d'exaltation mystique. Lorsque Notre-Seigneur a pris possession d'une âme, et qu'il y répand l'onction sensible de sa grâce, l'âme heureuse se jette, comme naturellement, et, si l'on ose dire, « à corps perdu », dans le sacrifice. Recevant à mains pleines, l'âme enrichie a besoin, à son tour, de donner. Lorsqu'on passe ses journées devant l'Ostensoir, on aspire à voir grandir dans sa foi et dans son amour, en soi et autour de soi, la ravissante Hostie que sans cesse l'on contemple... Et pour que le Christ Eucharistique croisse dans

l'âme, il faut que l'âme diminue, qu'elle se vide, en quelque sorte, d'elle-même et de tout, s'anéantisse.

De là ce désir des humiliations et cette prière.

Il ne faudrait pas conclure qu'en ces dispositions et aspirations la nature ne souffre point. L'onction intérieure de la grâce parfois se dessèche. La face sainte et radieuse du Bien-Aimé se voile. On se trouve aux prise avec les contrariétés, les contradictions, les malentendus, les mécomptes, et il n'est point rare que, dans le premier instant, il n'y ait, sinon révolte et murmure, du moins déchirement cruel et même agonie.

Nous disons agonie ; car, si l'on ne peut soutenir la crise debout, on se jette à terre ; au besoin, comme Marguerite-Marie, l'on s'y colle, et, prosterné là, en prière, on attend que le calme se fasse et qu'apparaisse l'ange des divins réconforts.

Cet acte d'abandon aux volontés providentielles prépara notre adoratrice à bien des sacrifices, et tout d'abord au plus poignant de tous, la mort de sa mère.

Elle eut cependant, disons-le tout de suite, l'âpre consolation de l'assister en ses derniers jours de vie terrestre et de lui fermer les yeux aux ombres d'ici-bas.

Brièvement parlons de cette mort, si c'est là mourir. Près du chevet de la malade, nous allons rencontrer un saint, celui que la voix populaire appelait déjà « le Saint Homme de Tours ».

*
* *

Depuis longtemps M. Dupont connaissait Mme*** et, de temps à autre, il la visitait. Avec elle il aimait à parler de Dieu parce qu'il savait être compris. Pendant la maladie qui fut courte, il multiplia ses visites, surtout les trois derniers jours. On aurait dit qu'il voulait voir de près cette âme en gravitation vers le ciel. « Voyez, disait-il à sa fille, voyez, à travers la sévérité de la mort qui s'approche, l'élan de cette âme qui se dégage ! Oh ! comme la terre lui paraît peu de chose en ce moment ! Dieu, Dieu seul, est tout pour elle... » Et M. Dupont parlait à la malade comme en parlent les saints, et il lui donnait rendez-vous au Paradis.

« Ma pauvre mère, raconte la jeune fille, ne pouvait plus parler, mais des signes et surtout la majestueuse sérénité que prenaient ses traits, tandis que s'exprimait l'homme de Dieu, étaient plus qu'un long entretien. C'était le discours suprême de la

mort du juste qui se réjouit d'aller dans les demeures éternelles, parce qu'il a saintement traversé la vie. »

La malade s'éteignit sans effort, doucement, simplement. M. Dupont se trouva là aussitôt et il pria. Puis il engagea l'orpheline à aller à la messe le lendemain et à communier. « Vous ne pourrez pas, lui disait-il, soutenir votre épreuve, si vous n'avez pas Jésus-Christ dans le cœur. — Mais les convenances ? — Qu'ont-elles à faire ici, les convenances ! répliqua le saint homme. Lorsque j'ai perdu ma mère, je suis allé demander à Notre-Seigneur la grâce d'unir mon sacrifice au sacrifice du Calvaire. »

Pour comprendre ce qui va suivre, il faut relater un curieux incident de la vie de M. Dupont.

Mgr de Montblanc, archevêque de Tours, vient de mourir. M. Dupont entend la messe pour le repos de son âme. Pendant le Saint Sacrifice, il perd de vue, complètement, le défunt ; il n'y pense même pas en allant à la Sainte Table. Le prêtre qui lui donne la Communion, appuie sans doute un peu trop sur la langue et l'Hostie se rompt en deux parcelles. L'une n'étant pas adhérente à la langue, le communiant aspire fortement pour qu'en fermant la bouche, elle ne tombe pas à terre. Au même instant il la sentit au fond de sa gorge, et il s'écria intérieu-

rement : « *Portio mea in terra viventium.* Voilà ma part sur la terre des vivants. » Et la pensée de son archevêque lui revint : « Vous, Monseigneur, vous le dites avec plus de raison que moi qui suis encore sur la terre des mourants. » Depuis lors, à chaque Communion, M. Dupont se servait de la même formule : « Voici ma part sur la terre des vivants. »

Or, à la première messe qu'il entendit pour le repos de l'âme de Mme ***, il en fit usage d'une façon touchante. Il avait dit à l'orpheline : « Allez demain matin à la messe et communiez. » Elle y alla et y rencontra le saint. Au sortir de la chapelle, M. Dupont chemina quelques pas avec elle, la fortifiant de ses paroles de foi ; puis, tout à coup : « J'ai fait la Communion pour votre chère mère. » Et c'était sur son visage comme une transfiguration. Il reprit : « Vous ne savez point mon embarras? Au moment où le prêtre a déposé la sainte Hostie sur mes lèvres, j'ai senti qu'elle se séparait en deux. Or, tandis que je songeais à offrir à Dieu pour cette chère disparue la part que je lui destinais, j'ai cru la voir se présenter à moi les mains pleines d'or pour me dire : « Je suis plus riche que vous ! » Enfin, cherchant à pénétrer de plus en plus cette impression, j'ai cru lui entendre prononcer ces paroles : « Mon partage

à moi est dans la « terre des vivants. » Oh ! alors, je fus satisfait... Oui, les morts qui meurent dans le Seigneur, vont dans la terre des vivants. C'est nous qui sommes dans la terre des mourants... Allons, reprenez courage, priez près de votre chère vivante et demandez-lui beaucoup de grâces, car elle peut en obtenir beaucoup [1]. »

Ainsi, au dessus de la tête de l'orpheline, dans les clartés qui s'échappent de l'Hostie, le saint entr'ouvrait le ciel et, bien loin par delà le sépulcre, au sein de Dieu, il reconstruisait et repeuplait le foyer dévasté par la mort.

En ce temps-là, le P. Eymard fut en proie à toutes sortes de difficultés qu'il n'entre pas dans notre plan de raconter. Il disait : « Cette pensée (de fondation) est une oraison de Gethsémani. On n'établit pas une œuvre nouvelle sans se faire crucifier. » Un jour, le Père écrit à sa fille : « Hélas ! que de croix sur la terre ! Que de misères ! J'en ai le cœur plein. Que Dieu soit béni de tout [2] ! » Une autre fois : « Il n'y a

1. Cf. la *Vie de M. Dupont*, par le chanoine Janvier, t. II, c. XLII.
2. Paris, 4 août 1867.

plus pour vous qu'à attendre un temps meilleur ou une autre grâce[1]. » Enfin : « Voilà une maison enterrée et finie. Hélas ! quelle tristesse de voir cette issue ! Que Dieu en soit béni ! Toujours est-il que vous y avez passé de beaux et heureux jours. Ils compteront devant Dieu. Oubliez toutes les créatures... Vous êtes à Dieu et adoratrice du Très-Saint-Sacrement à la vie et à la mort... Je vous bénis comme ma fille en Jésus au Très-Saint-Sacrement[2]. »

Un an après (1er août 1868), le P. Eymard mourait.

La pauvre âme a perdu l'espoir de voir se rouvrir le sanctuaire d'adoration. Elle ne s'est point consolée et elle ne se consolera jamais de ne plus pouvoir s'agenouiller incessamment et en quelque sorte officiellement devant l'Hostie de l'Ostensoir. La voilà de nouveau dans le monde, et sa mère n'est plus là, du moins visiblement, près d'elle !

C'est peut-être à partir de cette heure deux fois déchirante qu'en échange de la vie contemplative qui pourtant lui était si chère, la préparation de l'autre grâce, annoncée par le P. Eymard, commence ; — grâce eucharistique, sans doute, car le

1. Paris, 14 octobre 1867.
2. Paris, 21 octobre 1867.

pieux fondateur lui a dit, sous forme de testament mystique et d'adieu : « Vous appartenez au Saint-Sacrement à la vie et à la mort. On est riche avec ce trésor. »

Elle en était là, quand une dame très fortunée et qui rêvait d'une œuvre où l'on se consacrerait tout à la fois au service de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie et au service des prêtres âgés ou infirmes, entend parler d'elle et l'emmène. Comme rien n'était encore définitif, mais tout à l'état de projet, on voyagea beaucoup. C'est ainsi qu'elles furent à Rome pendant le concile.

Elle aborda plusieurs fois le P. Piccirillo, rédacteur à la *Civiltà Cattolica* et grand directeur d'âmes. Il y avait à son confessionnal une affluence de pénitents très variée, depuis la patricienne, dont l'équipage attendait sur la *Piazza Cavallo*, jusqu'au pauvre chevrier de la campagne romaine, drapé dans son sayon velu et qui s'en va le long des rues avec son troupeau chargé de lait. Le Père la reçut avec bonté. Comme elle regardait vers le passé, souvent, et, sans doute, les yeux humides, il lui dit : « Vous souffrez, tant mieux ! La vie d'illusion doit céder la

place à la vie réelle. Aux ardeurs de l'âme et aux poésies de l'imagination, il faut ajouter les grandes lumières de la foi. » Et, comme l'âme inquiète semblait faire consister la perfection de la vie chrétienne dans la communion fréquente et les adorations prolongées : « Non, lui dit-il ; l'excellence de la vie parfaite est dans le degré d'union de l'âme avec Dieu et de sa conformité aux volontés divines... Tendez toujours à Notre-Seigneur ; mais sortez de vous-même ; abandonnez-vous vous-même. Laissez au tombeau de Saint-Pierre l'ancienne Sœur du Saint-Sacrement ; remportez en France la nouvelle, celle qui ne trouvera son plaisir que dans l'acquiescement à la volonté de Dieu... »

Pendant la guerre, on se réfugia en Suisse. Mlle *** y rencontra Mgr Mermillod, qui lui fit un accueil bienveillant ; elle le reverra plus tard.

Mais les semaines et les mois passant et les idées de fondation restant vagues, Mlle *** prit congé de Mme de M*** (septembre 1871), sans rien comprendre aux tribulations de sa vie nomade et sans presque savoir où porter ses pas, où reposer sa tête.

II

Près du tombeau du curé d'Ars. — L'abbé Chevrier. — Les haillons de la pauvresse. — La mendiante du Saint-Sacrement. — Paroles mystérieuses. — Une œuvre très difficile. — La consécration de la France au Sacré-Cœur. — Soyez humble.

En octobre, nous la retrouvons près du tombeau du vénérable curé d'Ars.

Elle est venue là, cherchant toujours une lumière sur sa voie et dans l'espoir qu'une grâce directrice sortirait pour elle du sépulcre glorieux.

Un jour, en effet, quelqu'un lui dit : « Puisque notre saint curé est mort, allez donc à Lyon voir l'abbé Chevrier. Il a pour discerner les âmes et les diriger un don de lumière merveilleux. »

Qui est-ce, l'abbé Chevrier ?

Un prêtre pauvre qui s'est fait plus pauvre encore et qui aux pauvres a tout donné et, par-dessus tout, s'est donné lui-même. Rien n'est étrange et beau comme son œuvre. Ramasser dans la rue les vaga-

bonds, les mal vêtus, les mal nourris, les sans-famille, les sans-patrie; puis les catéchiser, les baptiser, leur faire faire leur Première Communion, les éduquer, les placer, les sauver. Pour entrer à la *Providence du Prado,* trois conditions sont requises : ne rien avoir, ne rien savoir, ne rien valoir.

Une manière de saint Vincent de Paul, voilà le P. Chevrier; appelons-le ainsi de son nom populaire.

Le 17 janvier 1872, la pauvre âme l'aborde. C'était la fête de saint Antoine, patron du Père. Il était dans la cour au milieu de ses enfants qui se livraient à leurs joyeux et bruyants ébats. Après quelques instants le Père se rendit à la chapelle.

Là elle lui raconte les essais infructueux qu'elle a faits de la vie religieuse, ses déceptions, ses épreuves intérieures et extérieures, sa vie sans but et qui lui paraît stérile, surtout son désir ardent de servir Notre-Seigneur dans l'Eucharistie.

Le Père l'écoute, puis, à brûle-pourpoint et non sans quelque brusquerie, il lui dit : « Vous voulez servir Dieu, mais vous n'entendez rien à la vie chrétienne! Vous ne savez seulement pas l'*a b c* de la sainteté. Or, il faut être saint pour entrer au Ciel. Il faut faire les actions des saints. Il faut suivre à la

lettre l'Évangile : *Allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et suivez-moi.* N'ayant plus rien, faites-vous mendiante...

« Arrêtez la première pauvresse que vous rencontrerez ; demandez-lui d'échanger vos vêtements pour les siens ; couvrez-vous de ses haillons, et commencez à servir Notre-Seigneur.... Quand vous vous sentirez de force à marcher dans cette voie, revenez me trouver, et je m'occuperai de votre âme. Pour pénitence et comme préparation à cette vie nouvelle, vous entrerez dans cinq églises ; vous vous mettrez place des pauvres, le plus près possible de la porte, comme le publicain de l'Évangile, et là, à genoux par terre, bien humblement, honteuse de vous-même, vous réciterez cinq *Pater* et cinq *Ave*... »

La pensée de mendier ne l'effraya pas outre mesure. Au fond, qu'est-ce qu'un peu d'humiliation au prix de cette grâce : devenir la servante du Très Saint-Sacrement et assurer son salut ! Mais se revêtir de haillons, de haillons rencontrés au hasard des rues, de haillons pleins de vermine peut-être ! Rien que l'idée lui soulevait le cœur...

— « Sacrifice entier, répétait le Père. Il faut aller jusque-là. »

Durant au moins six mois, il y eut dans cette âme,

habituellement sereine, de rudes combats, des troubles profonds, de fières révoltes.

Un souvenir encourageant lui revint. Elle avait connu à Ars un jeune ouvrier cordonnier, du nom d'Étienne, cul-de-jatte, marchant sur ses mains. Le saint thaumaturge, auquel il était venu demander sa guérison, lui avait dit : « Mon enfant, Dieu peut vous guérir, mais choisissez : à cette infirmité il a attaché la grâce de votre salut ; vous irez tout droit au Ciel. Si vous guérissez, qui sait les obstacles qu'il vous faudra surmonter ? et votre salut sera douteux... » Et le pauvre ouvrier, bon chrétien, répondit avec empressement : « Oh ! j'aime bien mieux rester comme je suis. » Et il obtint une grâce de résignation joyeuse. Mlle *** le rencontrait souvent, et jamais elle n'avait vu un homme aussi heureux. Ce souvenir la fortifiait.

D'Ars elle allait à Lyon s'entretenir avec son guide. Non pas qu'il fût aisé de le voir : comme le curé d'Ars, il était envahi. On attendait l'heure de l'audience, quelquefois plusieurs jours, dans l'humble réduit d'une bonne vieille qui recevait les clients ou pèlerins du saint directeur ; mais on ne trouvait pas que ce fût payer trop cher tant de grâces et de lumières.

Quand elle arrivait, invariablement le Père dressait devant elle le point d'interrogation terrible : « Êtes-vous décidée ? Décidez-vous donc. Vous n'êtes qu'une mendiante, la mendiante du Saint-Sacrement. Votre vocation, c'est de courir les chemins... »

A ces paroles énigmatiques elle ne comprenait rien. Ce qu'elle voulait, c'était l'indication d'une solitude eucharistique, la paix claustrale dans l'adoration et dans l'amour ; et voilà que le P. Chevrier l'invite à courir les chemins !

Enfin, un jour, sous la poussée et la pression de la grâce, elle s'abîme en quelque sorte, par amour pour le Saint-Sacrement, dans l'idée répugnante d'emprunter des haillons. — Après tout, aux piscines de Lourdes, on en voit d'autres... Et, courageusement, comme un malade qui se décide à l'amputation d'un membre, elle [illegible] gne : « Mon Père, dit-elle, je suis prête au sacrifice. » Alors l'abbé Chevrier, avec un bon et fin sourire : « Sotte, vous prenez tout au sérieux ! Allez, mendiante du Saint-Sacrement ! » Et il se chargea, comme il l'avait promis, de la conduite de son âme.

Le plus souvent, au sortir du p[illegible]oir ou du confessionnal, elle notait les paroles du Père.

En voici quelques-unes :

« Soyez bien humble, bien petite, bien cachée. Que l'on soupçonne à peine votre existence. Que Notre-Seigneur seul vous voie, vous entende.

» Adorez le Saint-Sacrement en silence. Vivez d'adoration, d'union à Notre-Seigneur, de prière. Soyez le cierge qui brûle et se consume à ses pieds. Ayez le moins possible de relations extérieures. Ne vous agitez pas. Ne vous troublez de quoi que ce soit. C'est Dieu qui mène tout. Il sait où il vous conduit. Les choses tourneront à bien. Laissez-le faire... Au Ciel, quelle couronne vous est réservée et quelle joie vous attend !... »

La pénitente écoutait ces paroles, n'y comprenait rien, et cependant les notait dans son journal d'âme. Elle pensait sans doute qu'un jour ou l'autre ces mots mystérieux s'ouvriraient et, comme des étoiles, jetteraient des flammes.

Le 30 août, le Père lui dit : « Retournez à Ars et attendez que Dieu veuille de vous... Dieu saura vous envoyer les âmes qui pensent comme vous. »

Le 22 octobre : « Soyez intérieurement religieuse, puisque vous ne pouvez l'être à l'extérieur. »

Puis, lorsqu'elle revint, le 7 novembre :

« Ah ! voilà la mendiante... Elle n'a donc plus de pain !...

» Il faut n'être rien, n'être plus soi, céder la place à Dieu...

» Quand vous serez convaincue de votre impuissance, de votre misère, quand vous resterez là, comme un chien mort, alors vous serez dans le vrai. L'humilité, c'est la vérité. La vérité, c'est la lumière...

» Commencez tout petitement à Ars, et Dieu vous bénira. Il faut soumettre vos désirs à Mgr Richard (alors évêque de Belley). C'est lui qui a grâce. Je ne suis point un homme capable de donner des conseils. Laissez faire Dieu. Notre-Seigneur saura bien vous envoyer du monde. Il en viendra assez...

» Ne faites rien par vous-même. Tout ce que vous ferez sera défait. Dieu veut faire son œuvre sans vous. Votre empressement, votre indiscrétion, gâtent tout. N'employez aucun moyen humain. Laissez Dieu diriger tout par les événements. Vous le retardez par votre action propre. Une seule chose peut avancer son règne d'adoration : l'humilité. C'est Dieu qui fait les œuvres ; ce n'est pas nous. Soyez le député du bon Dieu [1]. »

1. Une autre fois, plus tard, le P. Chevrier salua Mlle *** et M. de Cissey, l'apôtre du dimanche qui l'accompagnait, par ces mots : « Voici deux députés du bon Dieu. »

Le 27 mars 1873, comme si le Père se parlait à lui-même :

« Dieu seul fait les œuvres. Tout ce que nous faisons de nous-mêmes ne vaut rien et gâte tout. Je le vois pour moi. Tout ce que j'ai fait a toujours été défait...

» Soyez une lumière. Aussitôt qu'on verra un petit rayon sortir de vous, tout se groupera autour de vous...

» Ah! certes, dans l'agitation où se trouvent les esprits en ce moment, la moindre lueur sera saisie avec avidité.... Vous aurez des frères. Vous aurez des sœurs, tout ce que vous voudrez... La lune reçoit sa lumière du soleil. Jésus au Saint-Sacrement est votre lumière. Recevez cette lumière et communiquez-la...

» Attirez par votre vertu. Attirez par la force de votre prière.

» Dieu se sert des qualités naturelles pour le service de ses œuvres. Il les perfectionne, il les surnaturalise dans ce but. Vous avez un esprit trop naturel, une ardeur trop naturelle. Il faut que Dieu prenne sa hache, ses clous, son marteau, ses ciseaux, pour couper et trancher là-dedans...

» Soyez le pain de Notre-Seigneur. Nous prêtres,

nous sommes le pain de Jésus-Christ par la parole, par l'action, les instructions, tout le saint ministère. Vous, soyez son pain par l'adoration, par l'amour. Faites-vous le pain de Jésus. Il vous nourrit; nourrissez-le à votre tour. »

Les épreuves ne manquaient point, ni physiques, ni morales, à l'âme que le Père façonnait de la sorte, énergiquement et suavement :

« Les œuvres ne se font pas avec des prévisions humaines, ni par l'argent, ni par nos calculs et nos combinaisons. Dieu prend une âme. C'est avec les âmes qu'il crée des œuvres. Il prend une âme. Il la tourne, il la retourne, la façonne, la jette, la reprend, la place ici, puis là... Et il en choisit une autre, et une autre... Il les groupe, et, en son temps, il fait éclore la grâce...

» Nous devons être des canaux, et c'est tout. L'homme n'est rien. *L'heure de Dieu n'est pas encore venue.*

» Cachez-vous bien. Faites-vous si petite qu'on ne vous soupçonne pas... »

Et le Père parlait d'une œuvre, sans lui laisser entrevoir laquelle :

« Cette œuvre est très difficile. C'est peut-être la plus difficile qui se soit jamais vue. Vous serez en

contact avec tout le monde, obligée de concilier les choses en apparence les plus inconciliables... Pour l'instant, nourrissez-vous seule du Saint-Sacrement.

» Soyez pure pour adorer. L'adoration est la vie des anges.

» Soyez pure d'esprit. Que votre pensée se tourne constamment vers Notre-Seigneur. Lui seul doit dominer tout en votre esprit, absolument tout. Qu'il soit là chez lui. N'admettez aucun étranger.

» Soyez pure de cœur. Lui, Jésus-Hostie, doit être votre seule affection.

» Soyez pure de corps. Évitez la paresse, la sensualité, la gourmandise, la recherche de vos aises... »

L'état de santé de Mlle *** n'était point brillant ni même parfois rassurant. Le Père éclairait toutes choses du rayon divin :

« Dieu ne peut habiter ce corps de boue sans qu'il soit purifié. Il mourra, puis ressuscitera pour l'immortalité. Donc souffrons sa destruction. La souffrance est une loi. Acceptons la mort telle qu'elle est et quand Dieu voudra. Acceptons l'état présent du sacrifice. Un jour de souffrances bien acceptées vaut mieux que dix ans de travail. Il faut accepter l'état

où Dieu nous met avec les conséquences qu'il entraîne ; il faut même accepter que tous vos projets soient détruit , accepter de n'être bonne à rien... Il faut savoir connaître le moment d'agir et le moment de se taire et d'attendre.

» Vous êtes plus riche avec vos souffrances que vous ne le seriez avec vos vœux. Donc, pas de regrets. Allez de l'avant. La vocation religieuse n'est pas la volonté de Dieu sur vous. Vous recommenceriez trente fois que trente fois vous sortiriez encore... »

Ici la clarté est pleine et la décision nette.

Le 17 juin :

« Commencez par accepter complètement l'état de souffrance où Dieu vous met. C'est la vertu du moment ; c'est le plus pressé. Pour le reste, pour le Saint-Sacrement, la Providence de Dieu est là... Sainte Julienne du Mont-Cornillon, qui a tant contribué à établir la Fête-Dieu, a attendu bien plus longtemps que vous... Voyez aussi Marguerite-Marie. Voilà deux cents ans qu'elle a commencé sa mission dans l'épreuve et dans l'obscurité. Aujourd'hui, quelle gloire pour le Sacré Cœur ! Quelle consolation pour elle ! Dans deux cents ans peut-être le Saint-Sacrement sera exposé partout. Vous travaillerez, mais vous ne verrez pas le fruit de vos travaux...

Restez dans votre petit coin. Attendez que Dieu veuille de vous. Si Dieu veut de vous, il vous procurera les moyens d'agir... Jusque-là, restez tranquille... »

***

En ce temps-là (19 juin 1873), on était à la veille de la consécration de notre pays au Cœur de Jésus par deux cents députés français agenouillés à Paray-le-Monial, dans la chapelle de la Visitation, devant le Très-Saint-Sacrement exposé.

De ce grand acte historique il y eut une répercussion profonde dans l'âme que dirigeait le prêtre lyonnais et comme une résonnance harmonieuse et joyeuse. L'État social chrétien lui parut tout à coup dans une clarté saisissante. Mais comment le réaliser? Par le règne de l'Eucharistie. Mais comment conduire à l'Hostie non pas seulement l'individu, mais la famille, mais les corps de métiers, mais la paroisse, le diocèse, la nation tout entière?... Ne faudrait-il pas une sorte de prière eucharistique nationale? Est-ce que Dieu ne lui demandait pas de se vouer au salut de la France par le Saint-Sacrement? Où? De quelle manière? Dans quel milieu? Dans quelle mesure? Elle n'en savait rien. Ce qu'elle savait, c'est

qu'elle était prête à tous les sacrifices ; c'est ce que le P. Chevrier lui avait dit : « Que Jésus, notre bon Maître, bénisse vos bonnes intentions ! »

Et c'était dans son âme comme une effervescence de patriotisme religieux. Elle entrevoyait comme une marche catholique vers l'Eucharistie et elle voulait y prendre part. Se défendre contre une sorte de poussée intime, très forte, lui était impossible. En elle tout s'agitait et s'orientait vers le triomphe social de l'Eucharistie ! Non pas certes qu'elle se crût une mission. Pas un instant elle ne s'est même posé la question de savoir si elle avait une mission. D'ailleurs, elle n'y aurait pas cru. Elle aurait rougi, sinon ri d'elle-même. Elle a simplement marché devant elle, entraînée par le besoin de faire servir à la gloire de Notre-Seigneur en son Sacrement tout ce qui se rencontrait sur sa route. Et toujours, sans doute avec quelque fiévreuse impatience, elle en parlait à son directeur, lequel, fidèle à sa méthode de la replonger dans l'impuissance au moment où il l'exaltait pour l'action, lui disait :

« Pourquoi vouloir pénétrer les voies providentielles ? Vous seriez allée tout droit en Paradis si vous eussiez été une pauvre fille des champs, tandis que vous voulez imposer vos idées, retourner le

monde avec le Saint-Sacrement adoré comme vous l'entendez... Mais vraiment rien n'arrête votre présomption. Brûlez tout ce que vous écrivez. Ce sera plus humble. Vous vous croyez capable de donner des idées aux autres, vous ne serez jamais propre à rien... Vous végéterez toujours, pauvre être inutile...

» C'est tout clair qu'on vous délaisse, qu'on vous abandonne. On est tout d'abord prévenu en votre faveur. On croit trouver quelque chose de passable, puis, à mesure qu'on vous connaît, on ne voit que des défauts qui éloignent, un orgueil insupportable qui dégoûte. Jetez-vous à terre. Voyez ce que vous êtes, un néant, le rien, de l'ordure, le péché... Il faut que vous soyez bien bête pour ne pas le comprendre... Oh ! si Dieu voulait faire quelque chose, ce ne serait pas avec vous... Tant que vous n'arriverez pas à croire en toute vérité que vous êtes la dernière, la plus misérable de toutes les misérables, la plus digne de mépris, capable de toute faiblesse, de tout péché, et coupable de tous les torts qu'on vous reproche, vous ne serez pas agréable à Dieu... Faites votre pauvre salut ; ce sera déjà bien beau. Tison de purgatoire, hélas ! que vous aurez à expier avec votre orgueil !... »

Ainsi, le Père la rudoyait, la brutalisait même, et

l'humiliait, à tel point que, parfois, elle n'en pouvait plus.

« Vous n'obtiendrez rien, parce que vos désirs ne sont pas assez purs. Ils sont trop mêlés d'orgueil. Jamais, entendez bien, le bon Dieu ne se servira de vous... »

— « Jamais le bon Dieu ne se servira de moi, mon Père... Jamais je ne contribuerai en rien à la gloire du Saint-Sacrement... Alors je n'ai plus le courage de vivre... De grâce, obtenez que je meure... » Et elle fond en larmes.

Le Père se tait, se recueille, puis sourit. Son regard devient, pour ainsi parler, céleste, et il s'abaisse sur la pauvre créature :

« Allons, nous prierons Dieu pour qu'il fasse son œuvre en vous. Soyez humble. »

Comment Dieu prépare une œuvre.

COMMENT DIEU PRÉPARE UNE ŒUVRE.

I

Projet d'un Pèlerinage Eucharistique à Avignon. — Le miracle de la chapelle des Pénitents-Gris. — Appel au « Saint Homme de Tours ». — Projet d'appel aux évêques. — Encouragements de Mgr Mermillod, de Mgr Magnin, de Mgr de Ségur. — Mlle Nathalie Blanchet. — Le P. Félix. — Mgr Richard, évêque de Belley.

Sur place, à Ars même, du consentement de Mgr Richard, évêque de Belley, avec M. Toccanier, ancien vicaire du Vénérable et avec l'abbé Ball que les pèlerins appelaient le saint Père Ball, l'humble zélatrice contribua à instituer et à organiser, chaque matinée du vendredi, l'adoration du Saint-Sacrement. L'un de ses rêves était de faire d'Ars comme le type d'une paroisse eucharistique.

Mais, la dévotion du moment étant aux pèlerinages, elle y voyait une indication providentielle et

elle disait au P. Chevrier : Marie a précédé et en quelque sorte préparé Jésus. Les pèlerinages de la Vierge précèdent les pèlerinages de l'Eucharistie et peut-être les préparent. Pourquoi, en effet, en attendant l'heure d'un mouvement plus général, n'irait-on pas en procession aux sanctuaires où s'est opéré quelque grand miracle eucharistique? A Avignon, par exemple. Il y a là une chapelle, celle des Pénitents-Gris, où, depuis plus de six cents ans, le Saint-Sacrement reste exposé nuit en jour en souvenir d'événements prodigieux.

Et elle racontait à son directeur que le roi Louis VIII, père de saint Louis, ayant chassé les Albigeois d'Avignon, résolut de rendre grâces à Dieu et de lui faire amende honorable dans la chapelle dédiée à la Sainte-Croix. Le 14 septembre 1226, fête patronale du sanctuaire, Pierre de Corbie, évêque d'Avignon, transporta le Saint-Sacrement de la cathédrale à la chapelle, en réparation des outrages faits à l'Hostie par les Albigeois. Le roi, le cardinal Romain de Saint-Ange, légat du pape Honorius III, et les principaux personnages de la ville, prirent part à la procession, revêtus d'un sac couleur de cendre, ceints d'une corde, une torche à la main, la tête nue. Ce fut le commencement de la confrérie

des Pénitents-Gris, dont l'établissement est le plus ancien du monde. Le roi s'en déclara le fondateur. Le Saint-Sacrement, par ordre du cardinal légat, puis des évêques d'Avignon, resta exposé, nuit et jour, dans cette chapelle, pour que l'action de grâce et la réparation y fussent perpétuées.

Le 30 novembre 1433, Dieu manifesta sa puissance et sa gloire dans cette sainte chapelle par un fait extraordinaire. Une effroyable inondation ravageait la ville et menaçait le sanctuaire. Déjà les grandes eaux avaient envahi l'intérieur jusqu'à hauteur de quatre pieds. Or, lorsque le prêtre entra pour retirer le Saint-Sacrement et l'emporter, on vit les vagues s'élever de chaque côté de la chapelle en forme de murailles ou de tentures, pour lui laisser libre passage. Quatre Frères Mineurs et douze Pénitents qui escortaient le prêtre, furent témoins du prodige. Tous les ans, le 30 novembre, on en renouvelle la mémoire par une fête solennelle où les Confrères s'approchent de la Sainte Table, pieds nus, la corde au cou, et se traînant sur les genoux depuis l'entrée de l'Oratoire jusqu'au maître-autel.

Avignon semble donc prédestiné à ces pèlerinages locaux qui seront comme les préludes d'un mouvement d'ensemble.

Ainsi parlait l'âme ardente, et le P. Chevrier répondait : « Vos intentions sont très bonnes et très louables. Elles me paraissent conformes au désir de Notre-Seignenr. Je le prie de vous aider à les réaliser (28 octobre 1873). Oui, choisissez Avignon pour votre station d'hiver. Vous y rencontrerez des auxiliaires. »

Un autre jour, fidèle à sa méthode, le P. Chevrier déroutait la pauvre âme : « Martha, Martha, vous vous occupez de tout, excepté du nécessaire. Soyez Marie. Les œuvres de Dieu ne se font pas par nous ; c'est Dieu qui les fait. Avec vos écritures, de l'encre et du papier, vous n'aboutirez à rien. Dieu fait ses œuvres quand il veut. Voyez saint François d'Assise si grand. On veut se joindre à lui ; il refuse d'abord. Il veut connaître la volonté de Dieu et s'éprouver lui-même. Il ne cherche ni à fonder ni à organiser, Il cherche Dieu... Et que d'âmes il a entraînées !... Les saints, dans les œuvres qu'ils font, ne savent où ils vont. Ils commencent, et Dieu les conduit. Inutile de me dire vos projets, vos enchaînements d'œuvres ; tout cela ne vaut rien. Servez le bon Dieu humblement, dans votre coin. Disparaissez. Pourquoi vous mettre toujours en évidence ? Vous attrapez ce qui vous convient, des railleries mordantes, des déceptions... »

Après cette bourrasque et bien d'autres pareilles, la pauvre âme arrivait à douter d'elle-même : « Tenez, mon Père, dit-elle un jour à son directeur, le Saint-Sacrement me casse la tête. Je n'y veux plus penser. Aidez-moi à l'oublier. Puisque vous dites que je rêve, je veux sortir du rêve... »

Et le Père, redevenu souriant, et très doux :

« Oh! qu'il faut en voir, n'est-ce pas, avant que Dieu nous choisisse pour faire un peu de bien!... Oublier le Saint-Sacrement! Mais non, mais non ; il faut y penser, au contraire, pour l'adorer, pour demander son règne... Méditez sur la vie de Notre-Seigeur dans l'Hostie, vie d'anéantissement; mais ne vous préoccupez pas autant. Dieu sait faire ce qu'il faut faire. Ne mêlez pas votre action à la sienne. Soyez persuadée de votre orgueil, de votre néant, et n'en sortez pas... »

— « Mais je sens, mon Père, que si je comprime en moi mon désir de travailler au règne eucharistique, je deviendrai folle... J'ai besoin d'épancher les idées qui me surchargent. Le P. Eymard disait : *Il faut que le Saint-Sacrement couvre la terre*. Obtenez de Dieu que je rencontre quelques âmes pour me comprendre et pour m'aider... »

— « Oui, oui, reprenait le Père. Allez à Avignon.

Adorez Notre-Seigneur dans cette chapel'... Restez-y... Mais auparavant cherchez des adhésions. Mgr l'archevêque vous accueillera plus favorablement... »

***

« Cherchez des adhésions. » La pensée de Mlle *** s'en alla d'elle-même et tout de suite vers M. Dupont.

Depuis l'inoubliable rencontre auprès de sa chère mère malade, elle n'avait point perdu le saint homme de vue. Elle lui écrivait de temps à autre. Il lui répondait fidèlement. Voici l'un de ses billets qui, d'ailleurs, n'est pas étranger complètement à notre sujet, puisque le nom de l'abbé Chevrier s'y trouve ;

12 mars 1873.

... Je ne puis pas vous dire ce que j'ai éprouvé en lisant ce que vous me dites de M. l'abbé Chevrier, le continuateur du curé d'Ars. Il me semble impossible que Dieu n'ait pas pitié du pays qui engendre de pareilles âmes. Je vois avec plaisir que c'est aussi votre opinion.

Ma santé n'est pas mauvaise, mais l'âge se fait sentir. Je suis d'une grande faiblesse ; puis j'écris difficilement, parce que la goutte se promène dans mes mains...

Elle écrivit de nouveau à M. Dupont, le 24 octobre, lui confiant cette fois ses projets, ses désirs, ses

espoirs et le priant de lui permettre d'agir en son nom, de manière à ne point sortir de l'ombre où la reléguait son directeur : « Votre nom, lui disait-elle, est connu, il sera ma protection. » Et elle lui promettait de ne rien faire qui ne fut inspiré ou du moins approuvé par lui et de prendre sur elle toutes les fatigues, tous les tracas, tous les ennuis. Ses instances furent très vives, car il lui semblait qu'elle ne pouvait réussir que par M. Dupont.

M. Dupont lui répondit :

Tours, 26 octobre 1873.

Ma chère sœur,

Si vous saviez à quel point de décrépitude et d'affaiblissement successif, je suis tombé, vous ne songeriez pas à me confier la conduite de votre chère œuvre. Ce que je puis faire, — prier pour sa prompte et belle réussite, — je le ferai de tout mon cœur; mais à vous dire vrai, je pense que nous n'aurons pas de grands efforts à faire pour atteindre le but que vous proposez : il est dans l'ordre des choses que Marie ramène Jésus. Ce n'est pas dans son intérêt privé qu'elle combat. Lorsqu'elle dit à Bernadette : « *Dites aux prêtres d'élever ici un sanctuaire, on y viendra en procession,* » Marie savait bien qu'il s'agissait de mener à la Sainte Table ces milliers d'âmes qui devaient se rendre de la grotte au banquet eucharistique. Je crois donc votre pensée fort juste, mais qu'il ne faut pas trop se hâter de la faire

éclater au grand jour. Vous aurez vu, cette année, les pèlerinages se diriger en plus de lieux qu'en 1872 et dans plusieurs sanctuaires non dédiés.

Nous allons avoir celui de saint Martin. Il y a eu celui de saint Michel, etc., etc... En définitive, je pense qu'il faut s'entretenir de votre pieux projet de manière à réveiller le culte à rendre au Très Saint-Sacrement dans des lieux privilégiés...

Notre chère œuvre de l'Adoration Nocturne n'a plus qu'une seule nuit par mois, et je ne vois point parmi ses pauvres membres quelqu'un en position de répondre à vos saintes pensées.

Il y a longtemps que je ne vais plus faire le service devant Notre-Seigneur pendant la nuit, et guère bien dans le jour.

J'abrège, Mademoiselle, parce que la goutte qui a pris gîte sur mes mains m'oblige à prendre un temps infini pour mettre quelques lignes sur le papier.

Recevez donc, ma chère sœur, mes excuses et veuillez me croire

Votre bien humble serviteur,
L. Dupont.

A une nouvelle lettre, M. Dupont répondit encore :

« Je suis tout à fait hors de service. *Je ne puis rien, je ne fais rien, je ne vaux rien.* Le P. Chevrier pourrait avoir la pensée de me faire l'aumône ; voilà tout. Nous avons prié hier à l'Adoration nocturne pour vous... »

Tout espoir de participation directe et active du

côté de M. Dupont s'étant évanoui, il fallait frapper à d'autres portes ; et tout d'abord à celles des évêques. C'est ce qu'elle fit sur-le-champ.

***

Mgr Mermillod qu'elle avait rencontré à Rome, lui répond de Ferney, son lieu d'exil [1]. Non seulement il l'encourage, mais il la recommande à Mgr Dubreuil, archevêque d'Avignon. Il n'a qu'un regret, c'est de ne pouvoir s'associer plus directement et plus efficacement à l'œuvre ; mais les luttes qu'il faut soutenir à Genève et qui tous les jours s'accentuent davantage, les difficultés et les nécessités de toutes sortes auxquelles il lui est imposé de faire face, absorbent tout son temps. Quant à la pensée d'étendre à d'autres sanctuaires que celui d'Avignon le pèlerinage projeté, il la partage et il ne doute point que les évêques qui ont dans leurs diocèses des églises aux vocables ou aux traditions eucharistiques, n'accueillent favorablement ces projets. En tout cas, ses sympathies et ses prières la suivront dans toutes ses démarches.

L'évêque d'Annecy, Mgr Magnin, fait sienne cette

1. 2 décembre 1873.

idée de Mlle ***, que si la France, dans ses nombreux pèlerinages aux sanctuaires de Marie et des Saints, a fait entendre « la prière de la foi », elle dirait, en s'adressant à Jésus présent dans nos saints tabernacles, « la prière de l'amour » ; et, de tout cœur, il approuve, il bénit [1].

La grande âme de Mgr de Ségur travaille... Louis-Gaston de Ségur, « le saint aveugle », une des âmes les plus eucharistiques de notre temps... L'Eucharistie était la clarté de ses jours et de ses nuits. Toute sa vie gravitait autour de l'autel. Il sentait bon le tabernacle. Il disait la messe comme la dirait un ange, si un ange pouvait être prêtre. « Ses lèvres, suivant un mot charmant de l'un de ses collaborateurs des cercles ouvriers, saint lui-même, Maurice Meignen, distillaient sans cesse le sang eucharistique du matin. » Souvent la nuit il se levait, se rendait à sa chapelle et passait là, en adoration réparatrice, des heures.

Comme il aimait son tabernacle ! Sur la porte d'or, on lisait, en émail d'azur : « *Hic adest.* Il est là. » Au-dessous de la porte : « *Vita ! Cœlum ! Amor !* La vie, le ciel, l'amour ! » et, au-dessus, ce mot

1. 15 novembre 1873.

que Pie IX lui avait dit en l'autorisant à garder chez lui la Sainte Réserve : « *Ad consolationem.* Pour votre consolation. » Notre-Seigneur dut un jour le consoler, car il eut à souffrir dans son cœur de prêtre d'une vive blessure à fleur d'âme et difficile à cicatriser : il y fallait la main d'un Dieu.

Mgr de Ségur a été un précurseur, un professionnel, si je l'ose dire, de la Communion fréquente, et son apôtre. N'écrira-t-il pas le 20 août 1880, à Mlle... : « Il me semble que si j'étais Pape, le zèle de l'Eucharistie et la Communion, non seulement fréquente mais quotidienne, seraient l'objet dominant de tout mon pontificat. » Et le bon prélat, avec simplicité et candeur, ajoutait : « J'ai essayé de donner humblement cette pensée à notre cher Pie IX ; il est probable que le moment n'était pas encore venu. Le Pape qui fera cela, sous l'impulsion du Saint-Esprit, sera le rénovateur du monde. » Le Pape est venu. Dieu veuille réaliser la prophétie de son grand serviteur ! Tout ce qui, de près ou de loin, touchait au Saint-Sacrement, faisait résonner cette âme profonde.

A la première ouverture donc, qui lui fut faite de ces projets de pèlerinages eucharistiques : « Cette pensée est trop sainte, dit-il, pour ne pas venir du

bon Dieu. » Néanmoins, il ne comprendrait pas que « ce grand appel de réparation publique fait à la France » aboutit uniquement et même principalement aux Pénitents-Gris d'Avignon. C'est à tous les sanctuaires historiques du Saint-Sacrement qu'il faudrait aller pour adorer, réparer, supplier[1]. C'était bien la pensée, on l'a vu, et l'espoir de la pieuse zélatrice.

Mlle*** avait rencontré à Ars, plusieurs fois, une femme d'une pitié haute et large, vraiment catholique, d'un esprit cultivé, poète, souvent couronnée aux Jeux Floraux, et qui avait de belles relations dans le monde religieux et dans les évêchés, Mlle Nathalie Blanchet, de Saint-Gengoux-le-Royal, en Bourgogne. L'idée lui vint de l'intéresser à ses projets et elle lui écrivit ceci en substance :

La religion s'est conservée en France surtout par la femme et, dans ce sens, on peut dire que c'est la femme chrétienne qui a sauvé la patrie. Est-ce que, présentement, Dieu ne lui réserve pas l'initiative des grandes choses? C'est une femme, Mme de Blic, qui a su mener à Lourdes cent mille pèlerins. Ce

1. 2 décembre 1873.

sont des femmes qui ont développé les pèlerinages de Paray-le-Monial. Le temps ne serait-il pas venu des pèlerinages à la divine Eucharistie? La Sainte Vierge est apparue ici ou là ; mais elle n'a fait qu'apparaître. Tandis que l'Eucharistie, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ vivant parmi nous, demeurant chez nous, avec nous. C'est l'Emmanuel. Il faudrait donc provoquer un élan, un mouvement, qui redoublerait le culte public du Très Saint-Sacrement, surpasserait, s'il est possible, en grandeur et magnificence, l'honneur rendu en ce moment à la Très Sainte Vierge et complèterait en quelque sorte la consécration de la France au Sacré-Cœur.

Mais qui sommes-nous pour de si grandes choses? De faibles femmes ; autant dire rien. Or, précisément parce que nous ne sommes rien, il faut avoir confiance. L'œuvre de Dieu paraîtra davantage.

La réponse fut très sympathique, et nous verrons Mlle Blanchet provoquant, surtout parmi les évêques, des adhésions précieuses. Au préalable, elle avait demandé conseil au R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus, qui lui voulait du bien. L'illustre prédicateur ne refusa point ses encouragements :

Je suis profondément touché, lui écrivait-il, de votre zèle pour la gloire du Saint-Sacrement, et je ne puis qu applaudir

aux pieux projets d'en ressusciter et raviver la dévotion et le culte par le moyen des pèlerinages, qui ont si bien réussi pour le culte de la Sainte Vierge et du Sacré Cœur. Il faut s'attendre, pour la réalisation de ces desseins, à des difficultés de plus d'un genre ; mais les œuvres de Dieu ne se font qu'à travers des difficultés. Donc, bien loin de vous conseiller de refuser pour cette grande œuvre le concours que l'on vous demande, je ne puis que vous encourager à y coopérer dans la mesure que la Providence voudra bien vous ménager.

De toutes les adhésions et autorisations, il y en avait une à obtenir qui importait plus que les autres, celle de l'Ordinaire, Mgr Richard, évêque de Belley.

Mlle *** avait eu l'honneur de l'approcher une première fois, cette même année 1873, à Lyon, puis tout récemment, à Ars même, chez les demoiselles des Garets. Là, sommairement, elle lui avait exposé quelques-unes de ses idées, et l'on se souvient que Mgr Richard avait accordé pour Ars la faveur de l'Exposition hebdomadaire du Saint-Sacrement.

Un jour de décembre 1873, elle le prie de bien vouloir prendre connaissance du projet qui la hantait, à savoir la promotion d'un mouvement national

vers l'Eucharistie. On commencerait par des pèlerinages aux sanctuaires favorisés d'un miracle de l'Hostie. Ce serait du même coup un renouvellement de ferveur dans les Œuvres eucharistiques déjà établies. On travaillerait aussi à former de nouveaux centres d'adoration, nocturne pour les hommes, diurne pour les femmes. Il en sortirait un grand courant de prière eucharistique perpétuelle, non plus seulement la prière de la foi, mais celle de l'amour. Ne doit-on pas désirer que l'Eucharistie mieux comprise soit mise en quelque sorte à la portée de tous? Peut-être même arriverait-on par l'Eucharistie à faire refleurir la vie contemplative dans le monde...

Lentement, l'Évêque lut les notes, très brèves d'ailleurs, qu'elle lui avait présentées, et il les relut; puis, en souriant, il les déchire : « On ne fait point de plan avec le bon Dieu, dit-il. On suit la marche de sa Providence. Dieu fait son plan lui-même. Puisque la voie vous est ouverte du côté d'Avignon, allez à Avignon. Je vais vous donner une lettre d'introduction auprès de Mgr l'archevêque. »

Voici cette lettre :

Ars, 15 décembre 1873.

Monseigneur,

Permettez-moi d'introduire près de vous, Mlle *** qui, depuis plusieurs années, est venue se fixer près de la tombe de notre Vénérable curé d'Ars.

Mgr Mermillod a déjà fait connaître à Votre Grandeur le pieux désir de Mlle *** de voir les pèlerinages se diriger vers les sanctuaires les plus vénérés de la divine Eucharistie et spécialement vers celui des Pénitents-Gris d'Avignon.

Je ne puis, de mon côté, qu'applaudir à la pensée de ranimer la dévotion envers Notre-Seigneur dans le Tabernacle qui a suggéré l'idée de Mlle ***.

J'ose donc recommander ma diocésaine à votre bienveillance. Si Votre Grandeur l'approuve et si Dieu bénit ce projet de pèlerinage, Avignon deviendrait peut-être le point de départ de ces nouveaux hommages rendus à la Sainte Eucharistie...

† FRANÇOIS, *évêque de Belley.*

Le lendemain, 16 décembre, de la Trappe de Notre-Dame-des-Dombes, l'Évêque de Belley envoyait à Mlle*** la précieuse et encourageante lettre que l'on va lire :

Mademoiselle et chère fille en Notre-Seigneur,

Je veux vous envoyer ces deux lignes craignant que vous ne soyez demeurée un peu attristée par le peu de temps que vous avez eu pour me faire vos communications.

Le Bon Dieu ne permet pas toujours que nous puissions faire les choses comme nous le souhaiterions ; mais les petits contre-temps ne nous empêchent pas d'accomplir sa volonté.

Je crois toujours que vous devez suivre paisiblement vos bons désirs de faire honorer davantage Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie, mais sans vous préoccuper d'un résultat général à obtenir. Faisons simplement ce qui se présente à faire d'abord. Puis, si le Bon Dieu bénit les premiers efforts, nous continuerons à travailler, sinon nous ne nous troublerons pas, nous prierons et nous attendrons les moments de la Providence. Nos bons désirs, accompagnés de la soumission à la volonté de Dieu, ne sont jamais perdus. Ils se réalisent quelquefois autrement que nous ne l'avions pensé d'abord ; mais le Bon Dieu, selon la parole du Psaume, exauce la préparation de nos cœurs.

Je vous bénis de nouveau et vous renouvelle l'assurance de mon respect dévoué en Notre-Seigneur.

† FRANÇOIS, *évêque de Belley.*

II

Les premiers ouvriers de l'Œuvre. — Nouvelles adhésions. — Le P. de Foresta, de la Compagnie de Jésus. — Le P. Leroyer, de la Congrégation du Très-Saint-Sacrement. — Mgr Place. — M. de Trénonay. — Mgr de la Bouillerie. — Direction de Mgr Richard. — M. l'abbé Bridet et le Salut social par la Sainte Eucharistie. — Mgr de Ségur et les Sanctuaires Eucharistiques. — Le cantique de l'Amende Honorable.

La voilà donc à Avignon, dans les derniers jours de décembre 1873. Sa première visite fut pour l'archevêque, Mgr Dubreuil, qui l'accueillit sans enthousiasme : « Nous ne provoquerons rien, lui dit-il, nous laisserons faire. »

Le P. de Foresta, jésuite, donna aux projets une adhésion complète. Puis soudainement : « Nous avons ici l'homme qu'il vous faut, un magistrat, Paul de Pèlerin. » C'était un causeur charmant, un orateur vibrant, un chrétien, surtout, de foi profonde et, envers l'Eucharistie, de piété tendre. Mais l'on s'aperçut que, M. de Pèlerin n'étant pas Pénitent,

on ne pouvait décemment lui confier l'affaire. Nous le retrouverons.

Alors Mlle *** s'en alla tout droit à l'aumônier de la Confrérie, l'abbé Bonnet, puis au grand-maître, le comte de Salvador, puis à tous les « élus » (on appelle ainsi les directeurs), et tous et chacun furent bientôt gagnés à cette idée d'attirer des pèlerins à la chapelle miraculeuse. Un comité se forma sous la présidence de l'abbé Sarmand, vicaire général, et on lança des appels.

Le P. Leroyer, supérieur des prêtres du Saint-Sacrement de la maison de Marseille, répondit :

Des pèlerinages au Saint-Sacrement! Que depuis longtemps je les désire! Tout en acclamant les pèlerinages à la Sainte Vierge et au Sacré Cœur, que de fois je me suis dit : « On va à l'image et non à la personne vivante!... » Donc, j'approuve de tout cœur votre pensée, et aussi de toutes mes forces, et je promets de faire tout mon possible pour organiser un pèlerinage mixte, puisque celui des hommes sera réservé aux jésuites. Encore une fois, des pèlerinages au Saint-Sacrement, à Jésus-Christ vivant, quelle belle pensée! Oui, allons à Dieu : c'est le seul Sauveur. Les hommes sont impuissants. Le P. Albert Tesnières est ici. Il applaudit à cette grande démonstration de foi et d'amour. Courage! Acclamons le roi Jésus-Christ, vainqueur de la mort, des hérésies et de toute infirmité. Disons-lui : *Domine, salva nos, perimus*. Prions le Maître de se faire enfin connaître aux

peuples et de se laisser proclamer le roi des nations. *Laudate Dominum, omnes gentes. Laudate eum, omnes populi.*

Mgr Place, évêque de Marseille, bénit la pensée et approuve le pèlerinage que projette son diocèse. Des évêchés de Nîmes, de Besançon, de Bourges, de Toulouse, d'Arras, de Cambrai, de Montpellier, d'ailleurs encore, arrivent des lettres de louanges. Citons en partie celle de Mgr de la Bouillerie, coadjuteur de Bordeaux. Elle est adressée à Mlle Blanchet :

Je n'ai pas besoin de vous donner l'assurance de ma vive sympathie pour la belle œuvre que vous avez en vue. Je serai très heureux d'y concourir moi-même, autant que mes incessantes occupations du ministère pourront me le permettre. Bien qu'au point de vue de l'Eucharistie chaque Tabernacle soit un lieu sacré de pèlerinage, je comprends que la piété des fidèles aime à vénérer ce sacrement d'amour là où, par des miracles, il a plus clairement manifesté la réalité de sa présence, et je suis assuré que beaucoup d'âmes chrétiennes répondront à votre appel... Les beaux vers que vous avez joints à votre lettre me font comprendre votre sainte ardeur pour le salut de la France. Le projet que vous avez en vue serait à coup sûr un moyen puissant pour fléchir la colère de Dieu. Encore une fois, je m'y associe de tout cœur[1]

1. Bordeaux, 25 janvier 1874.

Pouvait-on moins attendre du fondateur de l'Œuvre de l'Adoration Nocturne, du poète de l'Eucharistie ?

Un membre très zélé de l'Adoration Nocturne de Lyon, M. de Trénonay, se met en campagne. Il visite Marseille, Nîmes, Montpellier, Cette, Béziers, Castres, Toulouse, et recueille des promesses. « Les prières du bon Père Chevrier, dit il [1], ont été exaucées, car partout j'ai trouvé un bon accueil à ma proposition. Cette belle pensée pourra être bientôt réalisée avec l'aide de Dieu, si toutes les promesses qu'on m'a faites sont tenues. »

Mgr Richard, d'un regard très attentif et avec une pieuse sollicitude, suivait ces humbles commencements d'une grande chose : « Il me semble, lisons-nous dans une de ses lettres (2 février 1874), que la Providence conduit doucement l'œuvre des pèlerinages du Saint-Sacrement. Je crois qu'il faut continuer à vous en occuper tout suavement, comme aurait dit saint François de Sales, en vous en remettant à Notre-Seigneur sur la forme et l'extension qu'il voudra donner à cette œuvre... » L'évêque de Belley était à la veille de partir pour Rome. Il ajoute : « Je

1. Toulouse, 17 mars 1874.

vous donnerai part, ma fille, aux bénédictions que je recevrai du Saint-Père. »

A Rome même, il trouve une lettre de Mlle *** qui, par son entremise, sollicite pour l'Œuvre les faveurs du Vatican. Dès son retour en France, avec sa bienveillance coutumière et sa haute sagesse, il lui répond :

Belley, le 14 mars 1874.

Mademoiselle,

Je suis arrivé de Rome mardi soir seulement, et je consacre un de mes premiers instants libres à vous répondre.

Je n'ai point négligé la demande que vous m'avez adressée à Rome et j'ai pris immédiatement les moyens de la faire parvenir au Souverain Pontife par son secrétaire des lettres latines, Mgr Noussa. Ce bon prélat est très lié avec le séminaire français et aussi complaisant que possible. Mais voici, Mademoiselle, le conseil qu'il m'a donné, après avoir pris connaissance des demandes que vous m'aviez envoyées et que j'avais eu soin d'accompagner d'une supplique en forme : c'est qu'il fallait faire parvenir ces demandes par l'intermédiaire de l'Ordinaire ou Evêque du lieu. Il s'agit d'un acte de piété public et qui ne doit être accompli qu'avec l'autorisation de l'Ordinaire, et, de plus, il s'agit d'un pèlerinage à un sanctuaire *miraculeux*. Or, Rome est très réservée pour faire des actes qui semblent consacrer des miracles, sans la constatation de l'autorité épiscopale. Je m'attendais un peu à la réponse de Mgr Noussa ; et, si le Souverain

Pontife avait accordé quelques lignes de sa main, je les aurais transmises à la confrérie des Pénitents-Gris par l'intermédiaire de Mgr l'archevêque d'Avignon pour suivre la voie hiérarchique.

Dans la situation que je viens d'indiquer, je n'ai pas été d'avis que Mgr Noussa présentât la supplique. On aurait pu croire qu'un refus du Souverain Pontife, qui était très probable, aurait tenu *à la chose elle-même* et non *à la forme*. Pour avoir une Bénédiction du Souverain Pontife, il faudrait que les Pénitents-Gris rédigeassent et signassent une supplique que Mgr l'archevêque appuierait de sa recommandation.

« Il me semble, Mademoiselle, que l'œuvre des pèlerinages se développe tout bellement. Vous devez donc vous en occuper en paix, et vous voyez aussi que j'ai eu raison de vous engager à suivre la voie hiérarchique en plaçant l'œuvre sous l'autorité de Mgr d'Avignon.

Que Notre-Seigneur bénisse les efforts de votre zèle et augmente votre dévotion pour la Sainte Eucharistie !

† FRANÇOIS, *évêque de Belley*.

***

Un prêtre de Lyon, ami du P. Chevrier, l'abbé Pierre Bridet, applaudit à l'œuvre dès les premières ouvertures. C'était un passionné, lui aussi, de l'Eucharistie. Chargé par son archevêque, Mgr Ginoulhiac, de fonder dans le quartier le plus déshérité peut-être de la grande ville, la Guillotière, une nou-

velle paroisse, il l'appellera la Paroisse du Très Saint-Sacrement. « J'ai la conviction, disait-il, qu'après le XIXe siècle, qui a été le siècle de Marie, le XXe sera le siècle du Sacré-Cœur et du Très Saint-Sacrement, parce que le Sacré Cœur de Jésus est vivant et à notre portée dans l'Hostie, et c'est lui, ce Cœur adorable, qui pousse notre divin Sauveur à demeurer dans l'Hostie. Oui, après le siècle de Marie viendra le siècle du Sacré-Cœur et du Très Saint-Sacrement, car Marie conduit à Jésus ; c'est là sa mission [1]. » Qu'aux paroles de la pieuse zélatrice de l'Eucharistie, l'âme de ce bon prêtre, alors vicaire à Saint-Nizier, ait vibré, plus rien d'étonnant après ce qu'on vient de lire. « C'est un grand ouvrage, écrivit-il tout de suite [2], que ce pèlerinage de la France. S'il n'y a pas un souffle de Dieu qui soulève les âmes dans cette direction, il est de la plus radicale impossibilité. » Et, de toute sa foi robuste, de toute sa charité ardente, il va s'employer à « ce grand ouvrage ».

Pour préparer les esprits à cette Œuvre des Pèlerinages Eucharistiques d'un bout à l'autre de la France,

---

1. *Vie de M. l'abbé Bridet, chanoine honoraire de la Primatiale, curé fondateur de la paroisse du T.-S. Sacrement*, par l'abbé P. Ducroux. Lyon, 1905.

2. Lyon, 26 janvier 1874.

l'idée vient d'une brochure qu'on intitulerait : *le Salut Social par l'Eucharistie*, et que l'on jetterait à tous les vents du ciel. M. Bridet en accepte la rédaction, à la condition que l'anonymat le protégerait. Un bon chrétien fait un petit sacrifice d'argent; Mlle *** en fait un autre, M. Bridet un autre, et, moyennant « ces trois offrandes à Jésus-Hostie », la brochure paraît.

Elle comble de joie les amis de l'Œuvre. Seul l'auteur en est peu satisfait :

Je vous remercie du mot si délicat et si encourageant que vous avez bien voulu m'adresser sur ce pauvre travail. J'en suis toujours bien mécontent. Le directeur des *Annales du Saint-Sacrement* n'est pas de mon avis. Est-ce que vous vous seriez donné le mot ?... Il peut bien se faire que Dieu se serve de ce pauvre écrit comme d'un instrument. Je me rappelle involontairement la mâchoire d'âne entre les mains de Samson. Qu'il se serve de cet écrit comme d'un instrument pour répandre cette grande idée de profiter enfin largement de la présence d'amour du Fils de Dieu parmi nous, et qu'il donne par là occasion à des intelligences d'élite et à des âmes de saints de procurer à l'Eglise et à la société tous les biens qui rayonnent de ce foyer méconnu. Les temps sont venus peut-être et la terre est mûre pour un pareil bienfait [1].

1. Lyon, 11 mars 1874.

Cette brochure est d'une simplicité apostolique et d'une vigueur parfois éloquente :

Lorsque sur les flots de l'Océan un navire brisé par la tempête va être englouti par un nouvel ouragan, si un port ne s'offre à lui, le premier passager venu qui aperçoit la terre la fait connaître aussitôt par un cri de salut, afin que le vaisseau prenne cette direction, et tout le monde trouve l'intervention de cette voix très naturelle.

La patrie qui nous porte tous, avec nos autels et nos foyers, a vu passer sur elle des orages destructeurs, et des courants funestes la poussent aux abîmes : elle court aux plus réels dangers de périr.

Membre inconnu de la famille française, j'aperçois le salut, je l'aperçois a notre portée, je l'aperçois offert par la Providence et je ne puis retenir le cri du dernier des passagers : Terre ! terre ! quand même l'équipage attentif aurait déjà découvert cet horizon sauveur. J'élève la voix pour faire part aux autres de mon bonheur et pour appeler toutes les forces à seconder l'équipage.

Or, en cinq propositions, voici le salut : Il faut que la France redevienne chrétienne. Il n'y a pas d'autre moyen pour un pays d'être chrétien que celui de connaître Jésus-Christ et de l'aimer et de l'imiter. Le moyen par excellence donné par Dieu pour produire, dans toutes les âmes, la connaissance, l'amour et l'imitation de Jésus-Christ, c'est la présence même de Jésus-Christ. L'unique moyen de profiter de la

présence de Jésus-Christ, c'est la foi à l'Eucharistie et la pratique de l'Eucharistie. Rien, en ce moment, n'est aussi propre à raviver et à produire la foi au Saint-Sacrement et la pratique de l'Eucharistie que l'actuelle disposition aux pèlerinages, si on l'applique à des pèlerinages aux sanctuaires qui ont été favorisés de miracles eucharistiques.

De ces pèlerinages à travers la France, du levant au couchant, quels seront les effets providentiels? Sur leur passage, les plus indifférents, les plus distraits, ouvriront les yeux. Les âmes seront remuées : le baptême tressaillira, le sens de l'Eucharistie se réveillera. A la longue, l'opinion publique elle-même sera saisie de la grande vérité du Sacrement et elle s'apercevra peut-être que Dieu habite parmi nous.

Quant aux fidèles qui prendront part à cette glorification que l'on voudrait un jour nationale et à cette amende honorable pour le plus étonnant des oublis et le plus méconnu des amours, ils sentiront qu'un feu s'allume en eux, un feu divin, puis, de retour dans leurs familles et dans leurs paroisses, ils deviendront les apôtres embrasés de l'Eucharistie. Les œuvres elles-mêmes du Saint-Sacrement se raviveront partout et se dilateront. Et ainsi la France redeviendra chrétienne.

Dans cette brève analyse, on a reconnu les idées de la pieuse zélatrice et revu le but qu'elle se propose.

Mais où sont-ils, en dehors d'Avignon, de Paris, de Douai, de Faverney, connus de tous, les miraculeux sanctuaires qui pourraient devenir des centres de pèlerinages ? M. Bridet pose la question et il annonce à ses lecteurs qu' « un saint personnage » dont le nom et les écrits sont très populaires, travaille au récit authentique de ces manifestations de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie en France.

C'est de Mgr de Ségur qu'il s'agit. Suivant le conseil de Mgr Richard, on avait demandé au prélat de faire connaître par quelque brochure les sanctuaires favorisés d'un miracle eucharistique et ainsi d'annoncer à travers la France les pèlerinages. Le 24 janvier 1874, Mgr de Ségur répondait :

Mademoiselle et ma chère fille,

J'entre bien volontiers dans la grande pensée de foi que vous voulez bien me communiquer. Seulement les éléments historiques me manquent.

Le temps me manque aussi pour les rassembler. Si vous

voulez vous mettre à l'œuvre, écrire, demander, vous renseigner, me faire connaître les livres où ces prodiges eucharistiques ont été recueillis, je me mettrai immédiatement au travail.

Le bon évêque de Belley pourra sans doute vous aider dans cette recherche. Rabattez-moi du gibier, je me charge de l'abattre.

Je serais d'avis qu'avec Avignon Paris fût désigné comme point central de *cette levée en masse*. Au commencement du XIIIe siècle, saint François d'Assise forma le projet de venir se fixer à Paris, parce que, disait-il, la France, et Paris en particulier, est le lieu de la terre où le Saint-Sacrement de l'autel est le plus honoré, révéré, et aimé...

Rabattez-moi du gibier. Mlle Blanchet s'emploie avec ardeur à recueillir les matériaux. « Il faut donner à Mgr de Ségur un travail tout préparé. » Tous les jours et de tous les côtés, au milieu des plus cruelles souffrances de l'âme et du corps, elle écrit, et cela fait, comme elle dit, un feu de file épistolaire qui ne cesse pas. Elle écrit non seulement pour obtenir des renseignements historiques, mais en vue de promouvoir des pèlerinages et d'organiser des comités d'action. Elle est récompensée de ce long, fatigant et fastidieux labeur, car « toutes les mains se tendent et tous les cœurs s'ouvrent [1]. »

1. 19 mars 1874.

Ce sont les hommes surtout qu'il faudrait déterminer à l'action. La mission de la femme est plutôt intérieure. Par son influence douce et, pour ainsi parler, d'âme à âme, par sa vie sincèrement et profondément religieuse, elle servira l'œuvre plus efficacement que par l'action extérieure. Il faut proposer aux dames de s'enrôler en masse dans la communion réparatrice. Nous sommes à une époque de périls sociaux imminents. Tous nous avons été coupables et ainsi, tous, plus ou moins, nous avons contribué au dépérissement de la foi et aux malheurs de la patrie, les hommes par leurs blasphèmes, leurs sacrilèges, leurs mauvaises doctrines, leurs désordres, les femmes par leur légèreté, leur luxe, leur oubli du devoir familial, leur égoïsme, leur manque de charité et leur éloignement de l'Eucharistie. C'est pourquoi la réparation s'impose. La réparation des hommes, — leurs scandales ayant causé des dommages et des ravages connus du monde entier, — doit être publique, éclatante, solennelle. La réparation féminime, — le mal, plus sourd en quelque sorte et plus profond, ayant atteint la société jusque dans ses racines, — doit être faite, surtout, parce qu'il y a de plus intime en elle, le cœur. La femme doit rapprocher son cœur humain, son cœur coupable, du

Cœur divin qui pardonne, purifie, relève et sauve. Ah ! si les femmes de France voulaient, qu'il leur serait facile de lever des troupes de suppliantes, de former une armée de réparatrices !...

Et sur les instances de Mgr de Ségur, Mlle Blanchet compose le cantique national de la Réparation ou de l'Amende Honorable au Très Saint-Sacrement. Pensé et rythmé au milieu de névralgies qui lui sciaient les os de la tête, il n'est peut-être pas au point de maturité qu'en elle eût rêvé l'artiste ; mais quels accents de foi, de repentir ! et les beaux cris d'âme ! Rappelons-en quelques strophes :

Pardon, Seigneur !... O juge redoutable,
A vos genoux se courbe notre front...
Ces murs, empreints d'une gloire adorable,
Pour vous fléchir, ces murs mêmes crieront.

Pardon, Seigneur !... l'homme, cendre vivante,
Osa nier votre divinité.
Le monde entier, tressaillant d'épouvante,
Fut le témoin de son iniquité...

Pardon, Seigneur !... L'ingrate créature
Maudit l'Amour qui s'immole au saint lieu.
Son cœur, penché vers quelque idole impure,
Donne à Satan ce qu'il refuse à Dieu !...

Pardon, Seigneur, pour la France infidèle !
Cœur adorable, à nos vœux ouvrez-vous !
O Dieu fait chair, votre main paternelle
Ne peut frapper un peuple à vos genoux...

Chanté par une multitude de pèlerins eucharistiques, d'hommes surtout, en face de l'Hostie dans l'Ostensoir, ce cantique est impressionnant et sanctifiant.

Mlle Blanchet avait bien compris les idées de Mlle ***. Elle était heureuse de les répandre en France et hors de France et d'être ainsi apôtre. « C'est Dieu qui a fait notre amitié pour sa plus grande gloire. Je vous suis très reconnaissante de ce que vous m'avez jugée digne de travailler avec vous au triomphe du Très Saint-Sacrement, et je vous offre, digne amie, l'assurance de mon dévouement affectueux, à votre personne et à l'œuvre dont vous avez été l'initiatrice[1]. » Et déjà toutes les deux, grâce aux comités d'action qu'il faut fonder ici et là, un peu partout, voient, à genoux devant l'Eucharistie, non pas seulement telle et telle région de la France, mais la France entière.

1. 17 avril 1874.

Les Pèlerinages Eucharistiques.

LES PÈLERINAGES EUCHARISTIQUES

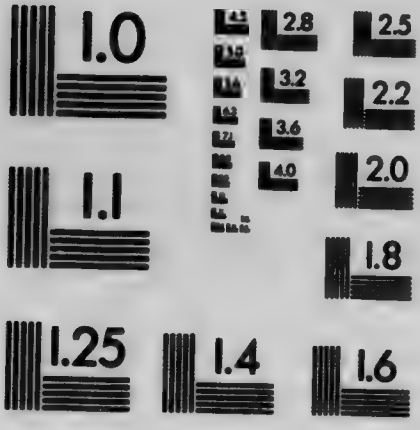
I

Un triomphe de l'Eucharistie à Avignon. — Les Dames d'Avignon et l'Eucharistie. — Mme Tissot. — Pèlerinage de Marseille. — La brochure de Mgr de Ségur : *La France au pied du Saint-Sacrement*. — Lettres de l'abbé Bridet. — Direction du P. Chevrier.

Dans Avignon, pendant ce temps-là, on ne restait point inerte. Tout d'abord, et par centaines, on avait distribué la brochure de l'abbé Bridet : *le Salut Social par l'Eucharistie*. La bonne semence tombait en bonne terre. Un jésuite, le P. Mombur, qui prêchait le carême à Saint-Agricol, secouait la masse et, de sa forte parole, très écoutée, très appréciée, préparait un pèlerinage de toute la ville aux Pénitents-Gris. Le P. de Foresta l'organisait. Il devait se faire le lundi de Pâques. Tout était prêt. La veille, au matin du dimanche, l'archevêque, pour des raisons de prudence que nous n'avons pas à discuter, enjoignit aux

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

curés des diverses paroisses d'annoncer que le pèlerinage général n'aurait point lieu. Toutefois, Sa Grandeur autorisait les pèlerinages paroissiaux, successivement.

Saint-Agricol commença avec douze cents hommes. Les autres paroisses suivirent en des processions superbes. Chacune, en ex-voto, laissait au cher sanctuaire une bannière. Les confréries et congrégations voulurent se grouper sous leur propre guidon en des pèlerinages particuliers. Parmi les plus beaux on distingua celui de la Communion Réparatrice. Ce fut dans toute la vieille cité un extraordinaire remuement et pour la Sainte Eucharistie un triomphe. La bénédiction de Pie IX, transmise par le Cardinal Antonelli, fit déborder la joie[1].

On ne s'en tint pas là. Les hommages silencieux de la piété intime au Dieu du Tabernacle furent innombrables et presque ininterrompus. Les dames réorganisèrent l'œuvre de l'Adoration. Il y eut, entre ces femmes de foi, dans un travail qui demandait du zèle, de la douceur et de la patience, comme une émulation sainte. L'une d'elles, — dans ces pages, pour l'honneur et la joie des membres survivants de sa

1. De Rome, le 4 avril 1874.

famille, appelons-la de son nom : Mme Tissot, — visita, une à une, plus de douze cents personnes et les enrôla, avec l'aide de zélatrices dévouées comme elle au Très Saint-Sacrement et comme elle ferventes, dans un service régulier d'adoration, que se partageaient les quatre paroisses de la ville. De temps en temps la chaude parole d'un apôtre entretenait et avivait l'étincelle. Quand c'était le tour du P. de Foresta, le feu flambait. Une fois entre les autres il salua le mouvement eucharistique qui commençait en Avignon, et qui delà envahirait la France, d'un accent tellement convaincu qu'au sortir de la chapelle des Pénitents les auditeurs, ravis et joyeux, se disaient : « Voilà notre salut prophétisé par un saint[1]. »

Non seulement les dames faisaient volontiers leur heure de faction devant le Saint-Sacrement, mais elles se chargeaient de l'ornementation et même, jusque dans les moindres détails, de la propreté de la chapelle. Tandis que leurs femmes de chambre priaient, on les voyait, le balai en main ou la brosse ou la cire, heureuses de servir dans la maison de

1. Nous regrettons de ne pas trouver dans nos documents les lettres du P. de Foresta à Mlle ***. Elles furent communiquées au P. de Chazournes, son biographe.

Dieu, et rien n'était touchant comme cette recrudescence de foi éclairée et de piété pratique.

Au matin du 30 juillet de cette même année 1874, de très bonne heure, cinq cents pèlerins de Marseille — on n'a pas oublié la lettre du P. Leroyer ni les bénédictions encourageantes de Mgr Place, — étaient accueillis à la gare par les vivats et les battements de mains des catholiques d'Avignon. Les Pénitents, croix et bannière en tête, sont allés à leur rencontre et, processionnellement, les ont conduits à leur miraculeux sanctuaire. Toute la rue des Teinturiers était enguirlandée de verdures et pavoisée d'oriflammes. Des draperies, des plantes, des fleurs décoraient les abords de la chapelle. L'intérieur resplendissait. Pendant qu'aux divers autels trente prêtres célébraient les saints mystères, les pèlerins de l'Eucharistie priaient, chantaient, communiaient. A l'action de grâces, M. l'abbé Payan d'Augéry, grand vicaire de Marseille, conjura, d'une voix émue, le Seigneur de se ressouvenir de ses anciennes faveurs et miséricordes envers la France ; puis il fit acclamer le Cœur de Jésus battant d'amour pour nous dans son Sacrement. C'était vraiment le Midi dans l'enthousiasme de sa foi et l'exultation de son amour.

Après la cérémonie et quelques instants de repos, la royale Confrérie des Pénitents, au milieu d'une foule immense, sympathique, respectueuse, qui bordait les deux côtés de la voie, fit cortège aux pèlerins jusqu'à la métropole. Sous le porche, le chapitre, en *cappa-magna* rouge, les attendait. L'archevêque était à son trône. Il souhaita la bienvenue aux fils de Saint-Lazare et de Notre-Dame de la Garde, puis ce fut à nouveau, dans une messe solennelle, l'immolation de l'Agneau de Dieu pour la Patrie et pour l'Église...

Ainsi commençait à lever la poignée de bon grain jetée en terre par de bons semeurs.

Quinze jours après[1], Mgr Richard écrivait à Mlle *** : « Ne vous découragez pas, mais travaillez doucement pour l'amour de Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie, vous en remettant à la sainte Providence pour le développement de l'œuvre. Le bon Dieu a ses moments. Vous devez, du reste, être très consolée du mouvement eucharistique qui se produit autour de vous à Avignon... »

1. 15 juillet 1874.

***

Sur ces entrefaites, l'opuscule de Mgr de Ségur parut : *La France au pied du Saint-Sacrement.*

On peut dire de la France qu'elle a été la terre eucharistique par excellence jusqu'à l'invasion du protestantisme qui brûla les églises, massacra les prêtres, viola le Saint Sacrement. Le jansénisme vint à son tour et il ferma confessionnaux et tabernacles en rendant la communion presque impossible. Privées de l'Eucharistie, les populations perdirent peu à peu la sève et la vitalité chrétiennes ; nos églises devinrent froides. Voltaire et la Révolution consommèrent le crime ; nos églises furent profanées, dépouillées, vendues à l'encan. Les sociétés franc-maçonnes d'aujourd'hui sont les héritières de cette haine et de cette rage. C'est à nous, catholiques, de réparer ces attentats, en ressuscitant les traditions eucharistiques par le moyen des pèlerinages.

Ce travail magnifique de réparation est commencé. Le long des routes de France, à Paray-le-Monial, aux principaux sanctuaires de la Vierge, des chants de pénitence retentissent ; le peuple chrétien jette un grand cri : « Pitié, mon Dieu ! » Oui, sur de certains

points du territoire, la France catholique se réveille. Qu'elle se lève donc toute entière et qu'elle se mette en marche vers les grands sanctuaires eucharistiques. C'est là, dans l'Hostie, qu'elle trouvera vivant, pardonnant, aimant, le Cœur Sacré de Jésus.

Certes, Notre-Seigneur est aussi parfaitement présent dans l'église la plus ignorée de nos campagnes que dans les célèbres sanctuaires, où, d'après les traditions de nos aïeux, il a fait rayonner sa gloire ; néanmoins il attend de notre piété, en ces sanctuaires privilégiés, avec des manifestations plus solennelles, des actes de religion plus éclatants. Or, le sol de notre pays est comme parsemé de ces églises de miracle : Bourges où, pour confondre les prédicants albigeois qui blasphémaient et niaient l'Eucharistie, une bête de somme, à la voix de saint Antoine de Padoue, s'incline devant le Saint-Sacrement (1227) ; Douai où tout un peuple, accouru au son des cloches, voit Jésus-Christ dans une hostie (1224) ; Paris où une hostie s'échappe des mains d'un voleur, s'envole dans l'air et y demeure suspendue jusqu'à ce que d'elle-même elle se remette aux mains du curé de Saint-Gervais, qui en avait été le consécrateur (1274) ; Paris encore, où une hostie, percée par un juif à coups de canif, saigne ; clouée au mur, saigne davan-

tage ; jetée au feu, s'en dégage ; ressaisie, est fixée à un poteau ; là, ni coups de fouet ni coups de couteau ne parviennent à l'entamer ; souillée, puis reclouée, le sang coule en ruisseau ; plongée dans de l'eau bouillante, elle se transforme en crucifix, redevient hostie, est transportée à l'église de Saint-Jean-en-Grève et exposée à l'adoration des fidèles (1290) ; en Bourgogne, à Blanot, où une parcelle d'hostie tombe sur la nappe de communion et s'y change en goutte de sang ; la divine tache est ineffaçable (1331) ; en Beauvoisis, à Marseille-le-Petit, où des hosties volées sont jetées dans la neige : à l'endroit où on les découvre, une chapelle, la Chapelle des Saintes-Hosties, est bâtie et des prodiges s'y opèrent (1532) ; Laon où l'hostie chasse les démons qui proclament la présence réelle, et guérit une possédée (1565) ; en Franche-Comté, à Faverney, où un reposoir étant devenu la proie des flamm[illegible] ensoir qui porte l'hostie reste, pendant trei[illegible] heures, à la vue de dix mille personnes, à sa place, en l'air, sans nul support, puis, de lui-même, doucement descend sur un corporal, d'une façon si juste et si délicate que pas un grain ne tomba des cendres dont il était couvert (1608) ; en Anjou, à Ulmes de Saint-Florent où dans l'hostie de l'Ostensoir, pendant la cérémonie,

du Salut, Notre-Seigneur apparaît, en sa forme humaine, vêtu de blanc et d'une beauté radieuse : tous les assistants virent le prodige (1666) ; à Pézilla enfin, au diocèse de Perpignan, où une jeune fille sauve, en pleine tourmente révolutionnaire, quatre hosties laissées dans le tabernacle et les dépose dans un vase de cristal tout uni, qu'on enferme dans une armoire où il reste six ans (1774-1800). Les hosties, contrairement aux lois les plus certaines de l'ordre naturel, n'ont subi aucune altération, et le ciboire s'est merveilleusement doré.

Après l'exposé de ces prodiges qui, peut-être, sur tous les points, ne défie pas toute critique, Mgr de Ségur fait un appel entraînant aux Confréries du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur, de la Sainte-Vierge, puis aux hommes et aux jeunes gens pour qu'ils prennent part à ces pèlerinages eucharistiques qui vont crier à travers la France : Miséricorde !

Pour cette brochure, on fit à Avignon, et bien ailleurs, ce qu'on avait fait pour l'opuscule de l'abbé Bridet, une propagande active. C'étaient de nouvelles poignées de grains jetées dans la terre de France par un maître semeur. Un jour, à l'heure de Dieu, non plus seulement quelques épis, mais toute une moisson lèvera.

***

A-t-on pris garde à ce petit mot que Mgr Richard écrivait, le 15 juillet 1874, à l'ardente zélatrice du Saint-Sacrement : « Ne vous découragez pas... Vous devez être très consolée du mouvement eucharistique qui se produit autour de vous, à Avignon ! »

De son côté, l'abbé Bridet, par des lettres tout imprégnées d'âme sacerdotale, ne cessait pas de la fortifier :

« Que Dieu vous dirige, qu'il multiplie l'effet de votre action, qu'il soit votre conseil, votre force et votre répondant! Qu'il fasse de votre œuvre son œuvre! Je le bénis de toute mon âme d'avoir inspiré à Mgr l'Archevêque d'Avignon le goût pour cette glorification du plus grand bienfait du Seigneur et du plus efficace moyen de salut offert aux hommes [1]... »

« Je suis confus de la confiance que vous me témoignez. Votre estime égarée par trop de charité grossit fortement mes qualités et mes capacités. Je ne vois pas en quoi j'ai pu vous être utile... Si mes conseils ne peuvent pas vous servir beaucoup, comme c'est ma conviction intime, je puis vous être utile, par Notre Seigneur, des mérites duquel je suis le maître au Saint-Sacrifice, et ne manque pas chaque jour de vous désigner, vous, votre action, votre santé à notre Père

1. 19 mars 1874.

du Ciel pour une abondante part des grâces de son bien-aimé Fils[1]... »

Quelques jours après, le 2 avril, ayant appris que des nuages passaient sur la chère âme, d'ordinaire si lumineuse, et l'assombrissaient, que même, parfois, elle semblait ployer sous des fardeaux qui, pour être invisibles, n'en étaient pas moins lourds, le bon prêtre reprenait la plume :

« Est-il bien vrai, mon enfant, que vous vous laissez envahir par les idées noires et un peu par le découragement ? Non, cela ne peut pas être. Une épouse de Jésus-Christ peut être fort éprouvée, mais découragée jamais. Elle sait trop bien la voie qu'a suivie son divin Maître, et elle entend toujours sa douce voix lui dire du fond de l'âme : *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il marche après moi.*

» N'est-ce pas le propre des œuvres de Dieu, leur caractère distinctif, de rencontrer l'obstacle, de traverser l'épreuve, d'en triompher et de montrer ainsi la vertu de la croix et le doigt de Dieu ?

» Mais vous êtes une enfant gâtée du Ciel, une privilégiée de Notre-Seigneur ! Cette glorification de l'Eucharistie et le bien incalculable qui va en résulter pour la France et pour l'Europe et pour le monde, Dieu vous a fait la grâce d'y [illegible] reçu une part de choix. Oh ! que vous devez lui être re[illegible] naissante !...

1. 23 mars 1874.

» L'œuvre est en très bonne voie. M. de Benque, sous-gouverneur de la Banque de France et Mgr de Ségur prennent chaudement l'affaire en main; c'est dire qu'elle réussira dans le ressort de leur action. A Douai, c'est déjà merveille. A Lyon on s'est mis en rapport avec Mgr de Grenoble pour un magnifique pélerinage à Vienne le jeudi de la Fête-Dieu, sans parler de ce que Lyon fera à Avignon.

» Avignon! La ville n'est-elle pas lancée, comme un navire, à pleines voiles, vers la glorification de l'Eucharistie qui va baigner dans les larmes de la joie tous ceux qui aiment Notre-Seigneur?

» Quand même il y aurait un petit retard dans la réalisation de vos désirs, cela empêchera-t-il cette tant désirée glorification d'arriver?... Je vous dis que vos efforts comme ceux de M. de Trénonay seront couronnés de succès. Attendez l'heure de la Providence, elle viendra. Travaillez toujours comme si le succès dépendait de votre action, de votre influence, de vos conseils, de vos efforts, de vos aptitudes, de vos relations de société et de vos peines et contradictions, quoiqu'en réalité il dépende tout de Notre-Seigneur. Mais il plaît à ce divin Maître de se servir de votre ardeur, de votre persévérance, de tout ce qui est en vous pour réaliser son dessein. Donnez-lui donc tout, votre volonté, votre esprit, votre cœur, vos renoncements, vos accablements, vos humiliations même s'il en survenait. Donnez-lui tout ce qui dépend de vous..., surtout votre volonté invinciblement persévérante, quels que puissent être les sacrifices propres dont ce doux Sauveur daigne avoir besoin de votre part.

» Continuez donc à répandre le feu, à l'attiser, à l'universaliser, le feu de l'amour d'un Dieu si méconnu, mais qui, une fois connu, va renouveler la face de la terre.

» Tous les jours je vous aide, non pas de mes forces, oh! non, mais des forces de Jésus-Christ que j'ai le pouvoir, quoique bien indigne, d'appliquer au . .nt-Sa: ·fice aux âmes que je veux. Oh! que le pouvoir du prêtr est grand! Aidez-moi à remercier Dieu. Ce sera travailler à la glorification de l'Eucharistie.

» Le bon Père Chevrier a été dangereusement malade. Une fluxion de poitrine... I · voilà hors de danger. Que Dieu nous le conserve! Mlle Ma: Let, elle aussi, a été bien malade; mais elle ne se de .age pas. Sa neuvaine à Notre Dame de Lourdes la fait souffrir jusqu'à la mort. Et la voilà qui en recommence une autre aujourd'hui. Les élus de Dieu sont éprouvés; mais ils sortent de l'épreuve plus vigoureusement trempés. C'est ce qui va vous arriver, mon enfant[1]... »

Une dernière citation :

« Mon enfant, Dieu est avec vous pour vous soutenir : « *Je suis avec elle dans la tribulation et je l'en tirerai et je l'en glorifierai,* » dit-il par la bouche du psalmiste. Aimez à montr · votre âme à Jésus-Hostie et à lui dire : Voyez, bon Maître. es épines et mes douleurs. Consolez-moi. Soutenez-moi. Donnez-moi la joie de vous ressembler...

» Vous avez toute votre vie désiré la glorification de l'Eucharistie. Je vous félicite avec les anges. Que vous êtes heureuse! Que votre sort est digne d'envie! Vous avez là une raison de vous réjouir toute votre vie, sans préjudice de la joie pleine et débordante de l'éternité. Que Dieu vous a fait là une grande grâce et comme il vous gâte[2]!... »

1. 2 avril 1874.
2. 11 avril 1874.

Quant aux tribulations et traverses qui provoquent les larmes dans l'instant même où le bien tant désiré se réalise, M. l'abbé Bridet les explique par d'admirables raisons : A notre action il faut la grâce qui féconde ; autrement elle demeurerait stérile. Or, la grâce jaillit du Calvaire. De plus, par l'humiliation et la souffrance, Dieu en quelque sorte nous ménage; il nous prémunit; il nous garantit contre nous-mêmes, contre la sotte vanité et le fol orgueil. Dieu enfin a pour nous des réserves d'éternité.

Ou je m'abuse étrangement ou ces lettres sont révélatrices d'une âme, très haute, très forte, très belle. Notre-Seigneur avait bien choisi les premiers ouvriers de son œuvre.

Il s'en fallait que le P. Chevrier traitât sa pénitente, habituellement du moins, avec cette délicatesse et douceur. Chaque saint a sa méthode, et toute méthode est bonne qui conduit les âmes à Dieu; mais quelle vigueur surnaturelle ! Il la savait assez forte pour porter le poids de sa parole.

Un jour qu'elle est à ses pieds, sollicitant, au

milieu de bien des contrariétés, contradictions et traverses, un peu de réconfort : « Oh ! qu'il faut s'en voir, n'est-ce pas, avant que Dieu nous choisisse pour faire un peu de bien ! » Et il reprend une image qu'il aimait : « Soyez le pain de Notre-Seigneur. Voyez quelle préparation subit le pain ordinaire. On sème le grain... Il meurt en terre... Il croît, puis il est coupé par la faulx du moissonneur, puis criblé, pétri, mis au feu, mangé... Vous n'êtes encore qu'au moulin... Vous en verrez bien d'autres...

« Cependant, courage ! Demandez les lumières du Saint-Esprit pour vous conduire en tout comme l'enfant du bon Dieu et savoir les démarches à faire. De la prudence... Pas d'empressement... Notre-Seigneur a mis quatre mille ans à préparer sa venue ; ce n'est pas en quatre jours que vous réaliserez vos désirs. Attendez le moment de Dieu... »

« Ne faisons rien de nous-mêmes. Laissons agir Dieu. Tout ce que j'ai fait a toujours été défait. C'est Dieu qui fait les âmes. Ne précipitons rien... Continuez à méditer sur l'anéantissement eucharistique de Notre-Seigneur... »

Et comme la pénitente demandait au Père de lui obtenir la grâce d'entrer dans ses sentiments de

représentant de Dieu près d'elle, dans sa pensée, dans son vouloir, il répondit :

« Servez-vous de votre Père comme d'une échelle pour monter plus haut. Posez le pied sur lui, pour vous élever vers le Ciel ; mais rien d'humain ; que tout soit divin...

» Pour le calme de l'âme et sa placidité, cherchez-les dans les oraisons. Entrez dans l'humilité toujours ; que Notre-Seigneur vous soit tout en toutes choses... »

Une autre fois, il incarne sa pensée dans une image saisissante :

« Si vous voulez réussir, n'oubliez pas d'y mettre un peu de paille et un peu de bois : paille de la Crèche, pauvreté et mortification : bois du Calvaire, humilité et sacrifice... Confiance ! Tout ira bien. Vous réussirez. Tout arrivera en son temps. A chacun sa grâce... »

Puis, comme s'il craignait d'en avoir trop dit, il se reprend avec une sorte d'enjouement :

« Moi, j'ai la mission de faire le catéchisme... Vous, vous voulez gouverner la France, et vous ne savez pas même gouverner votre bonne ! Moi, je ne sais pas gouverner mon portier. Il m'a fallu garder la porte pendant deux heures ; il s'était enfui... Vous

voulez que je vous guide dans vos projets. Je ne suis rien. Je ne sais rien. Je ne suis bon à rien... » — « Mais alors, répond la pénitente, si vous ne voulez plus me diriger, que vais-je devenir? Je serai vite découragée, tant je sens ma faiblesse! Et puis, je ne veux pas mettre tout le monde en l'air pour rien... » Le Père se recueille et sourit : « Courage! Nous prierons pour vous, et tout ira bien. »

Un jour, elle se présente un peu plus en toilette que de coutume. Sa mise, à l'ordinaire, était plutôt sombre et austère; mais par condescendance pour le milieu où elle fréquentait et suivant des conseils qui lui avaient été donnés, elle apporta quelques modifications à son habillement. Le Père la regarde, j'allais dire qu'il la toise : « Qu'est-ce que c'est que cela? dit-il avec une sorte d'indignation. Qu'est-ce que ce chapeau? Cette couronne?... Mais quelle idée que celle de la condescendance! Comme si Dieu pouvait se servir de l'esprit du monde, de la vanité de ces femmes du monde!.. Oh! non, non... Cela le repousse. Cela l'éloigne... Couvrez-vous de bure... Adoptez un costume, toujours le même... Pas de vanité, vous dis-je, non seulement dans la toilette, mais dans les manières, dans le langage... Pas de conversations oiseuses; pas de futilité dans vos rela-

tions. Devenez une âme de prière, si vous voulez faire quelque chose... »

Et le Père ne reculait ni devant le mot brutal, ni devant l'image réaliste : « Êtes-vous autre chose qu'un chien destiné à aboyer ? Commencez par prier, si vous voulez que vos aboiements soient entendus. » Passe encore cette assimilation : elle rappelle saint Dominique, le songe de sa mère et les armoiries des Frères-Prêcheurs ; mais celle-ci : « Vous vous croyez quelque chose. Vous ne savez rien ; vous êtes un pauvre âne. Vous vous mettrez à braire ; espérons au moins qu'on finira par vous entendre... » L'ange de l'École, saint Thomas d'Aquin, fut bien comparé par son maître à un bœuf dont les mugissements devaient retentir dans le monde entier. Il est vrai qu'en parlant de la sorte Albert le Grand entendait exalter son disciple. Le P. Chevrier prétendait humilier sa pénitente et en même temps la fortifier. Écoutons-le jusqu'au bout ; la pauvre âme l'écoutait bien, elle, et, avidement, recueillait chacune de ses paroles et s'en nourrissait : « Vous ferez beaucoup de démarches. Vous vous agiterez beaucoup. Vous écrirez beaucoup ; peut-être sur mille paroles n'y en aura-t-il pas dix de bonnes et qui produiront quelque fruit... Vous ne ferez pas grand'

chose ; mais cependant un petit bien sortira de là... » *Un petit bien sortira de là*. En voilà assez pour relever le courage et pour affronter le reste. Quel est ce reste ? « Attendez-vous aux déceptions, aux humiliations, aux croix de toutes sortes... On dira que vous êtes une intrigante, une *meneuse*, que vous cherchez à vous mêler de tout... Laissez dire... » Elle laissera dire. « Il est tout clair qu'une pensée n'est jamais complète au début, qu'une œuvre laisse plus ou moins à désirer... Nous sommes si imparfaits ! Il y aura toujours le côté faible qui dressera contre vous des détracteurs. Cependant un bien sortira de tout cela. Marchez. C'est votre vocation ; c'est une vocation comme une autre, comme la mienne, comme celle de Benoît Labre... Étudiez l'Évangile. Vous ne le savez pas. *Bienheureux ceux qui souffrent persécution !* Malheur à vous, quand on vous baise les mains, quand on vous traite avec honneur ! Bonheur à vous, quand on vous dit des injures, quand on vous méprise !.. Qu'êtes-vous ?.. » Le Père avait une façon d'accentuer cette interprétation : *Qu'êtes-vous ?* qui glaçait et pétrifiait. C'était sur ses lèvres, à lui, prêtre si humble et si grand, comme la voix terrible du Dieu de majesté.

Et il reprenait : « Ne comptez sur aucun ami, mais

seulement sur Notre-Seigneur. Servez-vous quand même de ceux qui se présenteront... Vous ne fonderez rien, vous n'édifierez rien... Vous n'habiterez nulle part. Vous serez le Juif Errant... Votre mission sera de semer, cinq ans, six ans et plus... Vous soufflerez quelques idées ; d'autres les complèteront. Dans votre vie voyageuse, faites le chemin de la croix, trois pas en avant; puis, arrêtez-vous pour prier... »

Et les ironies humiliantes recommençaient, tempérées parfois d'un bon sourire :

« Tout le monde vous connaît. Vous êtes reçue par les évêques, et cela vous va. Ils vous bénissent; mais toutes ces bénédictions n'entrent pas à cause de votre orgueil; elles passent sur votre tête sans même toucher les cheveux. Ah! je vous connais bien... »

Et, après un silence :

« Cependant vous attraperez quelques petits mérites, par ci par là, à travers toute cette vie...

» Y pensez-vous? Une grande œuvre comme celle-là demande de la sainteté. Une petite œuvre comme la mienne peut s'appuyer sur des âmes ordinaires; mais quand il s'agit de Dieu en personne, d'une œuvre eucharistique, oh! il faut de la sainteté pour

y travailler. Purifiez-vous sans cesse. Soyez intérieure. Soyez âme d'oraison...

» Faites les démarches nécessaires, oui; mais surtout priez. Nous prierons avec vous et pour vous. La prière, c'est le moyen raccourci d'arriver... Ah! si vous étiez une sainte, cela irait plus vite. L'Eucharistie est à l'état de passion chez vous. Remerciez Notre-Seigneur que cela ait tourné du bon côté, sans quoi... Mon Dieu, que vous auriez fait un mauvais sujet!.. »

Dans une autre direction où elle faisait remarquer au Père que tel personnage, jusque-là très dévoué, se refroidissait : « Il en sera toujours ainsi, répond le Père; un jour bien, un jour mal. » Et il redit cette parole profonde : « Dieu seul fait les œuvres. »

La pauvre âme insiste : les bons, les meilleurs eux-mêmes, ont peur de la seconder; ils se tiennent à l'écart, prêts à la louange si elle réussit, prêts à la critique et au dénigrement si elle échoue. Le Père lui répond : « Faites ce que vous pouvez. Calme, prudence, maturité, humilité toujours, en tout et partout... »

Le lendemain, c'était un autre son de cloche, une cloche d'alarmes, et des paroles si âpres, si morti-

flantes et en apparence si contradictoires, que le courage faiblissait, et la poitrine était pleine de sanglots, et la voix dans la gorge s'étranglait. Le Père alors, de sa main bénie, doucement la frappe et il lui dit : « Ne vous tourmentez pas ; vous avez besoin de souffrir. — Mais, mon Père, vous m'avez dit que si je ne fondais rien, du moins mes paroles éveilleraient l'attention et produiraient quelque fruit ; d'autres fois vous me dites de rester tranquille et de ne point me produire. Certes il m'en coûte assez de paraître... Je ne puis plus continuer ce métier, à moins que l'obéissance ne m'y entraîne. Or, ma confiance en vous est telle que, si vous me dites d'y renoncer, je le ferai, croyez-le. — Vous ne pouvez donc pas boire le calice ? — Oh ! si, avec la grâce de Dieu, je le puis. Je sais ma profonde misère ; ma force est dans l'obéissance, et je ne puis supporter d'être un instant en opposition avec vous... — Eh bien, allez votre vie errante. Soyez le petit chien de garde de l'Eucharistie. Dieu vous donnera en son temps les personnes nécessaires. Installez-vous de nouveau à Avignon. Vous irez ailleurs aussi. Pénétrez-vous de ces paroles : *Il faut qu'Il croisse et que je diminue...* Il est tout clair que vous ne trouverez pas de directeur ; l'œuvre n'est

point assez caractérisée... Marchez quand même, et courage ! »

Et ce fut comme les adieux du Père ; car il va faire une longue maladie qui le mettra à deux doigts de la mort, et la pauvre âme, enrichie de sa forte doctrine spirituelle, ne tardera pas à « marcher » et à « mendier » pour le salut du monde par le Très Saint-Sacrement. Elle avait bien compris que, pour toucher d'un peu près à l'Eucharistie, il faut une purification grande et profonde, intégrale, et donc l'épreuve. L'Eucharistie n'est-elle pas sortie de la Croix ? D'autre part la sainte Victime n'appelle à son service, que l'on ait la vocation d'apôtre, d'adorateur, de serviteur ou de servante du Très Saint-Sacrement, que des immolés.

Mgr Doutreloux, évêque de Liège et président des Congrès Eucharistiques, lira un jour ces notes et il écrira : « J'en suis à ma seconde lecture : elles me font tant de bien ! Quelle admirable direction ! quelles espérances pour les Congrès et le mouvement eucharistique ! Quelle consolation, quel encouragement, quel stimulant pour ceux et celles qui y travaillent, soit par l'action, soit surtout par la prière [1] ! »

1. Lettre du 20 mars 1893.

Le pieux évêque y reviendra plus tard et il dira : « Le Père Chevrier était chargé par le bon Dieu de vous confier un dépôt. Il devait vous traiter comme il l'a fait, pour mieux vous faire comprendre comment et en quel esprit vous deviez le recevoir... Soyez toujours fidèle à cette direction d'humilité, d'oubli et de sacrifice que le Père vous a donnée et que Mgr Richard a confirmée [1]. »

1. 1er mai et 21 aout 1899.

II

Réunion d'Ars. — Le petit groupe eucharistique et Mgr Richard. — Échange de vues. — Pèlerinages généraux ; pèlerinages locaux. — Comités diocésains ; comité central. — Encouragements de l'Évêque de Belley.

Pèlerinages Eucharistiques en Vendée sous Mgr Collet : doyennés de Saint-Fulgent, de Rochesservière, des Essarts. — Temps d'arrêt. — Réveil des Pèlerinages sous Mgr Catteau : Chavagnes-en-Paillers, Saint-Gilles-sur-Vie, Mortagne-sur-Sèvre, Pouzauges. — Gorges au diocèse de Nantes. — Fruits de ces Pèlerinages. — Faveur de Léon XIII.

L'évêque de Belley avait convoqué son diocèse à un pèlerinage au tombeau du Vénérable J.-B. Vianney pour le 4 août 1874, jour anniversaire de la mort du saint curé.

Le petit groupe d'amis du Très-Saint-Sacrement ne manqua pas de s'y rendre. Mgr Richard le reçut avec joie.

Dans une réunion intime, à laquelle assistait Mgr de Langalerie, archevêque d'Auch, on insista tout d'abord sur la visite au Saint-Sacrement. Il faut

en raviver la dévotion et la pratique, y inciter vivement, y entraîner doucement les familles chrétiennes et, de bonne heure, y façonner les petits enfants. A ce dernier propos, Mgr Richard se mit à raconter, avec un abandon plein de charme, qu'en son enfance il n'allait jamais à la promenade sans faire une visite à Notre-Seigneur dans la première église que l'on rencontrait : c'était l'usage du temps, ajoutait-il, et la coutume de nos bonnes. Tâchons de revenir à cette coutume et à cet usage. De même, quand on se rend dans une paroisse étrangère, il est convenable d'entrer un instant à l'église pour y saluer le Saint-Sacrement. On résolut aussi de préparer la voie au prêtre près des malades, et d'environner d'honneurs le Saint Viatique ; puis l'on reprit l'idée grande des Pèlerinages Eucharistiques, généraux et locaux.

La brochure de Mgr de Ségur : *la France au pied du Très Saint-Sacrement*, a déjà fait quelque lumière. Les principaux sanctuaires eucharistiques sont connus. Par leur situation qui semble providentielle, ils rayonnent à peu près sur chaque province ecclésiastique, en sorte que, pour les diocèses circonvoisins, ils sont comme des centres d'attraction et de gravitation...

Ne pourrait-on pas dire que ces pèlerinages de l'Hostie seront le complément en quelque sorte nécessaire et la conclusion pratique des pèlerinages de la Vierge? Dans l'Église catholique, entre tous les sacrements, l'Eucharistie est le soleil. La lumière, c'est elle; la chaleur, c'est elle, et la résurrection et la vie. Si la France veut être sauvée, il faut donc qu'elle revienne à l'Eucharistie, qu'elle se place sur le passage de l'Hostie comme les malades de la Judée se plaçaient sur le passage de Jésus. Coupable et châtiée, elle a fait monter vers Dieu la voix de son repentir. Elle a, par l'intermédiaire de Notre-Dame, sollicité le pardon. Elle doit maintenant, la prière de l'amour au cœur et sur les lèvres, s'en aller à l'Eucharistie tout droit.

Peu à peu ces pèlerinages prépareront le retour à Notre-Seigneur des foules populaires; ce sera comme l'inauguration par étapes, l'inauguration progressive, du règne social de Jésus-Christ. Pour lointain qu'il paraisse, ce règne viendra. Notre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas dit à la voyante du Très Saint-Sacrement, à la Bienheureuse Marguerite-Marie : « Je régnerai malgré mes ennemis. » C'est à nous, ses fidèles et ses amis, de travailler à lui ramener les masses. Il faut que l'Homme-Dieu les

revoie autour de sa personne eucharistique, comme, durant sa vie mortelle, il les voyait en Judée.

De plus, si chaque diocèse s'en allait en pèlerinage à un sanctuaire eucharistique, soit que le sanctuaire ait été favorisé d'un prodige, soit simplement qu'il ait été désigné par l'autorité épiscopale, ce serait pour Notre-Seigneur comme une entrée solennelle à Jérusalem ou une Fête-Dieu ininterrompue.

Mais tous les fidèles ne peuvent se rendre à de lointains et dispendieux pèlerinages. De là l'utilité manifeste de pèlerinages plus rapprochés, de pèlerinages locaux. Les plus humbles ne seront pas les moins fervents et ce sera comme un écho touchant des enthousiastes clameurs des pèlerinages régionaux ou nationaux. Eux aussi, à leur manière, feront hommage à la royauté sacramentelle de Notre-Seigneur et Sauveur.

Or, l'adoration paroissiale des Quarante-Heures s'y prête, semble-t-il, à merveille. Elle pourrait être, à sa façon, une sorte de prière nationale perpétuelle, un grand acte de religion tout ensemble et de patriotisme. Une paroisse déléguée s'en irait en visite à l'église voisine favorisée de l'Adoration et elle porterait à l'Eucharistie, ce jour-là, en quelque sorte

officiellement, l'hommage des autres paroisses du diocèse, de la province, de la France. A cette date où nous sommes (1874), cinquante diocèses environ ont l'Adoration des Quarante-Heures; voilà une belle chaîne de Pèlerinages Eucharistiques quotidiens. En admettant une moyenne de cinquante personnes par paroisse, voilà sur pied plus de cinq mille pèlerins de l'Eucharistie. Comptez le nombre des adorations, des réparations, des supplications, des communions.

Ainsi parlait, le 4 août 1874, la zélatrice du Très Saint-Sacrement, et elle ajoutait que, pour faciliter l'organisation de ces pèlerinages, soit généraux, soit locaux, il serait bon de constituer des comités diocésains d'abord, puis, peu à peu, un comité central et permanent. — « Allez de l'avant, conclut Mgr Richard; allez, mais tout doucement; attendez l'heure de Dieu, mais sans vous lasser du travail ni de la lenteur de la marche... Et courage! »

Peu de temps après, au château de Cibens près d'Ars, Mgr Mermillod disait à Mlle *** : « Il faudra songer, pour l'étude de ces idées et le développement de ces œuvres, à un Congrès Eucharistique. »

***

A l'automne de cette même année, à Saint-Fulgent, en Vendée, il se passait de grandes choses. Mgr Collet, évêque de Luçon, avait écrit à son clergé : « C'est pour tous et pour chacun un devoir de premier ordre de contribuer à éteindre l'incendie révolutionnaire allumé par l'athéisme et l'impiété, et dont le Très Saint-Sacrement de l'autel a été partout la victime de prédilection. Nous serions d'avis que, dans chaque doyenné, les fidèles fussent invités au moins une fois pendant la morte saison à faire un pèlerinage au Sacré Cœur de Jésus devant le Très Saint-Sacrement exposé dans une église assez vaste pour contenir de nombreux pèlerins... »

Le doyenné de Saint-Fulgent répondit le premier à l'appel de son évêque et victorieuse fut la réponse. Dans l'église aux riches tentures de velours rouge frangées d'or, une retraite avait préparé les âmes à un triduum solennel. Nuit et jour le Saint-Sacrement fut exposé et les heures d'adoration remplies avec une ponctualité, une ferveur et une affluence admirables. Pour la clôture, les huit paroisses du canton étaient là. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait

vu dans Saint-Fulgent spectacle comparable à cette procession du 10 novembre. L'Hostie s'avançait entre deux rangées de maisons qui toutes avaient leurs pavois. La rue verte et fleurie ressemblait à une clairière du Bocage au printemps. Des arcs de triomphe, — il y en avait vingt-quatre, — portaient haut dans les airs, avec la croix, des images symboliques. L'innombrable multitude à laquelle présidaient les prêtres, chantait l'*O Salutaris Hostia* et les cantiques des pèlerinages vendéens. On célébra la messe dans le parc du château. On prêcha l'Hostie. On chanta le *Credo*. On fit l'amende honorable. Quand pour la bénédiction le célébrant éleva l'Ostensoir sur la foule agenouillée, le soleil sortit d'un nuage et l'enveloppa de rayons d'or. Le *Te Deum* des grandes journées triomphales retentit.

Quelques jours après, Mgr Collet écrivait à l'abbé Guérin, doyen de Saint-Fulgent : « Je vous remercie et vous bénis d'être entré le premier dans ma pensée et de l'avoir interprétée avec autant de résolution et de savoir-faire. » Que le lecteur veuille bien remarquer la phrase suivante : « Ma pensée était de tirer *la conséquence pratique* de nos nombreux pèlerinages locaux et lointains, qui est d'aller à Jésus par Marie, selon la doctrine de notre Vénérable

Père de Montfort, et de faire succéder à l'entrain d'une dévotion affranchie du respect humain l'expression d'une piété de foi et d'adoration. » On a reconnu non seulement la pensée, mais l'expression même de l'initiatrice. L'évêque ajoutait : « Il appartenait à votre doyenné, où la vraie foi chrétienne s'est généralement si bien conservée, d'ouvrir la voie aux pèlerinages eucharistiques, et de faire tomber toutes les hésitations en prouvant qu'ils pouvaient réussir. Ceci donnera de la peine ; mais, en présence des maux de l'Église et de ceux de la France, sa fille aînée, en présence surtout des désastres dont nous sommes menacés, il n'est permis à personne de se croiser les bras ; aux maux extraordinaires il faut apporter des moyens d'action extraordinaires[1]. »

Mgr Collet, comme tous les évêques de France, avait lu sans doute la brochure de Mgr de Ségur ; sa foi et son zèle avaient fait le reste.

Le 8 décembre de la même année, le doyenné de Rocheservière se leva ; puis, l'année suivante, le canton des Essarts.

L'œuvre peu à peu se précisera.

---

1. Cette lettre se trouve dans le premier volume des *Congrès des Œuvres Eucharistiques* en note de la page 244. Lille, 1882.

C'est ainsi que, dans ce même diocèse de Luçon, le programme des solennités décanales fut dressé par l'évêque après entente avec le clergé. Les ecclésiastiques d'une même conférence choisissent le lieu du Pèlerinage et fixent le jour. Plusieurs dimanches à l'avance, les fidèles sont informés de tout et invités à la fête chaleureusement. La paroisse désignée comme but du Pèlerinage se prépare au grand jour par un triduum d'adoration et de prédication eucharistiques. Le Saint-Sacrement demeure exposé pendant trois jours et deux nuits avec tout l'appareil des Quarante-Heures les plus solennelles. Les hommes se partagent les veilles de la nuit, les femmes les heures de garde du jour. On se relève de deux heures en deux heures. Les villages eux-mêmes les plus éloignés de l'église participent à l'adoration s'y rendant, d'une même contrée, par groupes. Le dernier jour, c'est le pèlerinage de toutes les paroisses. Rien n'est beau, dans la campagne, comme ces longues théories de pieux pèlerins qui descendent de toutes les collines ou montent de toutes les vallées, soutenant leur marche et leur ferveur par des cantiques ardents.

Toutefois l'œuvre qui paraissait si bien lancée, soudainement s'arrêta et sommeilla. La voix d'un

évêque qui a mis dans ses armes l'Agneau victorieux et pris pour devise : *Il faut qu'il règne*, Mgr Catteau, successeur de Mgr Collet promu à l'archevêché de Tours, la réveilla. Le doyenné de Saint-Fulgent donna le branle une fois encore : huit mille pèlerins sur treize mille habitants firent à Chavagnes-en-Paillers, le 18 juin 1882, une ovation triomphante à l'Eucharistie. Au mois de novembre suivant, ce fut le tour du doyenné de Saint-Gilles-sur-Vie. Le 24 mai 1883, dix mille pèlerins, douze mille peut-être, du canton de Mortagne, l'image du Sacré-Cœur sur leurs poitrines, comme autrefois les géants de 93 leurs ancêtres, dressèrent leur tente eucharistique à Saint-Laurent-sur-Sèvre, et, vibrant à la parole puissante de leur évêque qui, dans sa grande âme, portait toutes leurs âmes, ils acclamèrent la royauté sociale de Jésus-Christ. Pouzauges entretint le feu sacré et même l'embrasa, si bien que, sur tous les points de la Vendée, on vit alors et en peu de temps s'allumer des foyers eucharistiques. Le vent du ciel souffla et emporta l'étincelle par delà les frontières vendéennes. Nous ne voulons signaler que l'inoubliable journée eucharistique de l'agreste paroisse de Gorges, près Clisson, dans la Loire-Inférieure, où affluèrent, le 31 août 1884, dix-sept paroisses,

quinze mille pèlerins, au nombre desquels on remarqua tous les hommes de la Communion Hebdomadaire de la ville de Nantes.

Plus tard, le doyen de Mortagne soulignera l'opportunité providentielle de ces Pèlerinages du Saint-Sacrement. Des exhibitions, non pas seulement mondaines, mais trop souvent antichrétiennes, se multiplient partout jusqu'au fond des campagnes les plus retirées, et très particulièrement le dimanche. On attire ainsi le peuple baptisé hors de l'église pour le dissiper, l'agiter, le corrompre ; nous le rassemblerons, en des cérémonies grandioses, pour l'édifier, le consoler, l'élever. A de certains jours, nous sortirons de l'église, nous emporterons l'Hostie, nous lui dresserons un tabernacle sur la place publique ou dans la rue et, si notre liberté est entravée, dans nos jardins, dans nos prairies, sous la voûte ensoleillée du vaste ciel.

De son côté, le doyen de Saint-Fulgent ne se lassera pas de redire les surnaturels bienfaits de ces journées eucharistiques. Les populations en emportent des impressions durables. Vrais pèlerins, ils ont en quelque sorte senti Dieu. L'Hostie qui passait, a rayonné sur leur âme. Leur dévotion s'est éclairée ou attendrie. Ils ont communié plus fré-

quemment. « Avant ces pèlerinages, nos hommes ne communiaient guère plus de quatre à cinq fois par an. Depuis ils se sont rencontrés plus souvent à la Table Sainte. Plusieurs y paraissent maintenant tous les mois. » L'Adoration nocturne et diurne a pénétré jusque dans les campagnes vendéennes. A Saint-Fulgent, dans la nuit du jeudi au premier vendredi de chaque mois, une quarantaine d'hommes fait la veillée sainte au pied de l'Hostie. Plus de cent femmes continuent pendant le jour. A la Rabatelière, tous les premiers dimanches du mois, une députation de soixante hommes se succède de huit heures du soir à minuit devant le Tabernacle. A Saint-André-Goule-d'Oie et à Bazoges-en-Paillers, aussi tous les premiers dimanches du mois, entre messe et vêpres, cent à cent cinquante hommes sont en adoration devant le Saint-Sacrement. Voilà ce qui se passe dans quatre paroisses sur huit d'un même doyenné; voilà les fruits visibles et palpables des Pèlerinages Eucharistiques. Qui oserait dire que ce ne sont point des fruits de vie? Bientôt, à la demande de Mgr l'évêque de Luçon, Léon XIII accordera une indulgence plenière à tous les fidèles qui prendront part à ces Pèlerinages.

III

Louis de Cissey, l'apôtre du Dimanche, et le P. Chevrier. — Correspondance de M. de Cissey. — L'Assemblée générale des Catholiques du Nord et les Pèlerinages Eucharistiques. — Projet de Pèlerinage au Saint-Sacrement de Miracle à Douai. — Philibert Vrau et l'Adoration Nocturne. — Les Quarante-Heures dans le diocèse de Cambrai.

Pèlerinage à Douai. — Petit Congrès Eucharistique. — Gustave Champeaux.

Pèlerinages de Paris à Saint-Jean-Saint-François et à Montmartre. — Pèlerinage du diocèse d'Angers aux Ulmes-Saint-Florent.

Revenons sur nos pas, à la date du 4 août 1874. Au sortir de la petite réunion d'Ars, un homme de cinquante-cinq à soixante ans aborde le vicomte de Damas, secrétaire du Conseil général des Pèlerinages de France, et à brûle-pourpoint : « Que faites-vous donc ici ? — Nous sommes là quelques-uns qui nous occupons du Saint-Sacrement. — Oh ! j'en suis, » répond M. de Cissey. C'était lui, en effet, l'apôtre du Dimanche. Bonne recrue pour la pro-

pagande eucharistique. Comment surgit tout d'un coup sa vocation apostolique, rappelons-le brièvement.

Un jour de l'année 1873, le P. Chevrier prêchait à Lyon dans la chapelle des Dames de Sainte-Claire sur la sanctification du dimanche : « Pourquoi, dit-il soudainement, ne se trouverait-il pas dans cet auditoire un homme de cœur, un chrétien passionné pour la gloire de Dieu, qui se déciderait à parcourir la France, pour rappeler partout l'obligation de sanctifier le dimanche ? »

M. de Cissey était présent. Il avait entendu. Il avait compris : « Mon Pere, me voici ! dit-il à l'abbé Chevrier. Avec la grâce de Dieu, je serai le chrétien que vous demandez. »

Et, sur l'heure, son apostolat, bientôt béni par Pie IX, commence; il ne se terminera qu'avec sa vie [1].

Remarquons, en passant, que ces œuvres de réparation religieuse et sociale sont écloses en 1873, comme le fruit béni de la consécration de la France au Sacré-Cœur par nos députés français devant l'Hostie de Paray-le-Monial.

---

1. Né à Beaune (Côte d'Or) en 1817, il est mort en 1889.

Remarquons aussi que ces deux œuvres : Culte Eucharistique et Sanctification du Dimanche, se touchent de près sans pourtant se confondre ; et c'est pourquoi elles devaient agir séparément. La société, d'ailleurs, ne vit pas d'une seule œuvre, mais d'un ensemble d'œuvres qui se donnent la main pour réparer les ruines.

Relisons enfin ce qu'écrivait, il y a déjà longtemps, un grand évêque du nom de Parisis :

« Le monde se sécularise et tend à faire ses affaires en dehors du clergé. Les hommes du jour se plaisent à répéter que l'État est laïque. Eh bien ! Dieu suscitera au milieu de ce monde un sacerdoce laïque, qui n'aura ni le caractère sacramentel qu'il blasphème, ni l'autorité qu'il repousse, ni la vie à part qu'il critique ; mais qui aura l'intelligence et le zèle nécessaires pour remplir, non les fonctions réservées à la hiérarchie ecclésiastique, mais les fonctions sociales qui sauveront la société. »

Les prévisions de l'évêque de Langres se sont en partie déjà réalisées. De nos jours, bon nombre de laïques ne sont pas seulement d'excellents chrétiens, ils sont apôtres,

Au premier rang nous apparaît Louis de Cissey. Tout en proposant son .concours pour l'Œuvre

Eucharistique, il cherche d'abord à faire de Mlle *** une « dimanchère ».

« Je désire vivement voir s'établir entre nous des relations pour le bien de nos chères œuvres, pour la gloire de Dieu et pour le soutien d'un frère de foi qui a grand besoin du secours de vos prières, de vos conseils et de vos encouragements... Nos désirs, nos espoirs sont les mêmes[1]. »

Nous allons feuilleter cette correspondance; elle nous renseignera sur les progrès de l'Œuvre Eucharistique, spécialement dans la région du Nord. De plus, à lire ces pages ardentes, d'autres âmes s'embraseront peut-être et deviendront à leur tour, au service de Notre-Seigneur dans son Sacrement et dans son Église, feux et flammes. Citons intégralement la première où l'influence religieuse de la femme, en tous les temps et particulièrement dans le nôtre, est mise, nous semble-t-il, en beau relief.

Château de Cissey, le 16 septembre 1874.

» Mademoiselle et bien chère sœur d'armes,

» Si j'avais quelque droit à vous remercier de vos belles intentions pour notre chère œuvre du Dimanche, je le ferais

1. Lettre du 6 septembre 1874.

bien vite, mais c'est Dieu qui le fera lui-même dans l'intimité du mystère adorable où vous trouvez tant de divines consolations que vous voudriez les faire partager à tous les chrétiens. Je ne puis que vous féliciter de votre grand cœur à vous dévouer en tout et partout à la gloire de Dieu...

» Non, Mademoiselle, votre rôle n'est pas si modeste que vous le dites. A toutes les époques de notre histoire, les femmes ont reçu de Dieu d'importantes missions. Sainte Catherine de Sienne n'était-elle pas le feu et la lumière de son temps? Sainte Thérèse et Marie d'Agréda n'ont-elles pas communiqué un amour de Dieu extraordinaire à leurs contemporains? Plus près de nous, quelle influence n'ont pas eue sainte Chantal et Madame Acarie, et tant d'autres femmes illustres! Ne sont-ce pas les grandes chrétiennes, qui ont fait le grand XVIIe siècle? C'étaient presque toutes des religieuses. Sainte Thérèse, Mme de Chantal remuaient tous les cœurs du fond de leurs couvents, et les populations entraînées accouraient sur leurs pas, illuminaient les villes à leur entrée. Du cloître sortait un souffle de vertu avidement recueilli par les foules attentives à toute parole sortie de la bouche ou de la plume de ces saintes religieuses.

» Autres temps, autres mœurs. Le cloître est aujourd'hui sans action sur notre société qui s'en détourne avec effroi[1]. Pour être l'interprète écouté des volontés de Dieu, il faut entrer dans le drame de la vie contemporaine... De même qu'un laïc entraîne plus d'âmes à Dieu dans une causerie

1. Sans action directe s'entend : car la vie de prière et de pénitence est un divin contrepoids aux blasphèmes et aux voluptés du monde.

publique que le prêtre faisant son métier dans la chaire[1], de même, Mademoiselle, votre rôle est non seulement appelé à être plus efficace que celui de quelque recluse que ce soit, mais vous êtes placée par la Providence juste où il veut que soient ces grandes chrétiennes appelées à travailler efficacement, activement, pour sa gloire et pour ses œuvres.

» Libre, indépendante, ardente dans votre foi, ayant reçu les dons absolument nécessaires de la parole, de l'activité, de l'initiative, de l'esprit aimable qui fait bien venir de tous les nouveaux apôtres que Dieu se choisit.

» A notre époque, la société est descendue des hauteurs sublimes de la foi, du dévouement, de l'héroïsme... Nous marchons, tout simplement, dans l'herbe et la poussière. [illegible] qu'il faut atteindre les âmes, en y vivant avec elles, en s'y traînant, s'il le faut, avec elles, en se mêlant à ce courant général qui emporte la société dans sa voie nouvelle.

» Oui, c'est là seulement, je le répète, que, en se mêlant au drame plus ou moins vulgaire et prosaïque de la vie commune, le bien se fait de nos jours... C'est là que se sont organisés les pèlerinages, les cercles ouvriers, Saint-Vincent-de-Paul[2] et toutes les œuvres catholiques modernes.

» A vous prendre, Mademoiselle, au point de vue d'un examinateur catholique, pour qui vous seriez, comme vous

1. Métier sublime, sans doute; mais pour ceux qui n'ont pas la foi ou dont la foi est peu éclairée, métier, rien que métier.

2. On comprend qu'il s'agit ici, non pas du saint lui-même, mais des conférences qui portent son nom.

l'étiez pour moi, *une inconnue*, il est impossible de ne pas reconnaître en vous tous les caractères d'une de ces chrétiennes, auxquelles Dieu accorde une mission ici-bas qu'elles ignorent souvent elles-mêmes, mais à laquelle elles obéissent et que la Providence accorde aux peuples dans tous les temps... Apôtres nouveaux, taillés à la besogne que Dieu leur destine.

» Oh! oui, c'est de grand cœur que je vous tends une main fraternelle, vous réclamant de marcher à vos côtés et de travailler avec vous, nous soutenant, nous aidant l'un l'autre ici-bas pour arriver ensemble au séjour de la paix et du triomphe éternels... Fraternité d'œuvre. Amitié devant Dieu. Prière et soutien mutuel dans nos œuvres. Je vous le demande bien instamment et y serai fidèle de mon côté. »

Ce n'est pas que M. de Cissey admît toutes les idées, tous les projets, tous les beaux rêves de sa « sœur d'armes » ; même, sur plus d'un point, il la contredira. Toutefois il distinguera vite que les Pèlerinages du Saint-Sacrement sont une chose grande et sainte et que ces mouvements locaux peuvent préparer une levée en masse ; mais, tout en se dévouant aux œuvres proprement eucharistiques, il restera avant tout l'homme et l'apôtre d'une idée : la sanctification du Dimanche.

» Je vous ai su un gré infini de votre lettre. Je l'ai lue, relue. Je m'en suis pénétré. J'ai compris de plus en plus

combien Dieu m'avait fait une grande grâce en me plaçant sur votre passage et quel concours unique, incomparable, il voulait que vous apportassiez à l'Œuvre Dominicale de France, qui n'est que la grande fédération de toutes les œuvres du dimanche diocésaines de France, parce que l'union seule fait la force. Supprimer le dimanche, c'est supprimer la religion, car, sans dimanche, pas de religion; sans religion, pas de société durable. Les Tables du Décalogue sont les assises fondamentales de toute société durable. Supprimer le dimanche, c'est supprimer le respect dû à Dieu, c'est supprimer la principale assise de la société, c'est supprimer l'ordre social par la base. Voilà ce qu'il faut répéter, crier sur les toits...

» J'ai toujours beaucoup applaudi à l'idée parfaite que vous avez eue des Pèlerinages au Saint-Sacrement. Ainsi, ceux que vous m'annoncez ne m'étonnent point, j'en remercie Dieu, je vous en félicite, et je prie afin que les grâces qui en découleront retombent en bénédictions abondantes sur la tête de leur promotrice, de leur fondatr[illegible] admirable; mais en dehors de ces pèlerinages, je ne croi[illegible] que vous arriviez à fonder, en ce moment, aucune œuvre [illegible] parfaite, plus populaire, que celles qui existent déjà[1]... »

Quelques jours après :

» ... Dieu nous a rapprochés, nous a unis pour agir ensemble et nous aider réciproquement dans ce désir que nous avons de servir Dieu, et en même temps pour notre avancement spirituel qui a pour but l'amour de Dieu et son service. Si

1. Lettre du 22 octobre 1874.

jamais amitié fut fondée en Dieu, eut Dieu pour fin dernière, soutenue par Dieu et alimentée par le service de Dieu, ce serait bien la nôtre, si vous l'acceptez et la permettez... Mais une amitié toute céleste et pure comme celle-là doit être sincère, n'est-ce pas?

» Ce sera donc par une contradiction bien amère pour mon amie que je débuterai... Eh bien, vos idées sont excellentes, vous les développez parfaitement bien, mais elles sont en ce moment irréalisables vis-à-vis des fidèles, surtout du clergé. Le clergé s'y opposera comme il s'oppose à tout ce qui vient d'une femme. Pour que sainte Catherine de Sienne fût écoutée, il a fallu qu'elle fît des miracles qui frappâssent les yeux, les oreilles, les sens... Alors on se rend. Jusque-là le clergé, par esprit de corps, proteste. Il vous répondra que les confréries, les œuvres de l'Adoration perpétuelle, nocturne et autres, sont plus que suffisantes pour les besoins actuels et opposera une fin de non-recevoir complète à toutes vos plus ferventes, ardentes et pieuses provocations à faire plus pour Jésus-Hostie et votre salut...

» Le moment n'est pas venu, je le répète. Une seule œuvre est possible, parce que les laïques peuvent s'en occuper et le doivent en conscience, celle de ramener la pratique du Jour de Dieu.

» Dieu veut sauver la France, il ne peut la sauver que par là. S'il ne rétablit pas l'observation du dimanche, nous périssons. Comme nous espérons qu'il la sauvera, nous devons travailler avec obstination; mais pour votre chère œuvre de l'Eucharistie, je ne vois qu'un échec d'autant plus grand que vous aurez plus lutté[1]... »

---

1. Lettre du 28 octobre 1874.

Y a-t-il exagération dans les jugements du comte de Cissey? Nous sommes tenté de le croire. En tout cas, Dieu permet ces contradictions et même ces oppositions pour éprouver, pour épurer aussi les ouvriers du bien et leur apprendre à ne guère compter que sur sa grâce. « C'est Dieu, comme disait le P. Chevrier, qui fait les œuvres. » D'autre part, le succès, un merveilleux succès, a couronné les infatigables et inconfusibles efforts de la dévouée « sœur d'armes », et M. de Cissey, de son côté, a été un admirable apôtre.

Le 3 novembre 1874, le missionnaire du Dimanche reprend la plume :

« Que dirai-je de vous, grande, héroïque amie! Pardonnez ce mot que mon cœur répète depuis hier, à toutes mes pensées qui ne cessent de voler vers vous. Oui, que dirai-je de vous, si humble, acceptant avec une si touchante simplicité les dures contradictions par lesquelles je froisse vos plus chères affections? Ah! je n'avais jamais douté de votre amour ardent pour Jésus-Christ, de votre dévouement sans limite au tendre objet de vos adorations dans le saint Tabernacle où il demeure oublié de la foule indifférente! et c'est là que vous puisez votre abnégation et votre force; mais votre humble patience à supporter les contradictions de votre cruel frère dépasse tout. C'est parce qu'elle a été humble que Dieu fera en elle de grandes choses...

» Je remercie de plus en plus Dieu qui m'a conduit sur votre route, parce que vous devez être pour moi un grand appui, une grande force... N'est-ce pas Dieu qui m'a conduit à Ars sur cette terre où sa puissance se manifeste?

» Il y a bien des années, j'étais agenouillé près du saint Curé à Ars. J'allais, comme tout pèlerin, lui demander diverses grâces. A sa vue, j'oublie tout et je ne puis que m'écrier : « Mon père, faites que j'aime Dieu de tout mon cœur! » Par surcroît, le bon curé m'aurait-il, avec l'amour de Dieu, obtenu une amitié spirituelle, sincère, intime, une véritable fraternité d'âmes pour mon bien à moi et pour celui de notre prochain?... J'admire, je le répète, j'aime, j'envierais vos conceptions eucharistiques ; mais en ce moment elles ne sont pas réalisables...

» Et cependant Dieu vous a donné une merveilleuse force d'expansion dont vous devez user pour sa plus grande gloire. En vous donnant à l'œuvre du Dimanche, cette œuvre que Pie IX proclame *la plus urgente, la plus capitale, l'œuvre essentielle de notre époque*, croyez que vous travaillez pour Jésus-Hostie... Avant d'amener les populations à des adorations quotidiennes du Saint-Sacrement de l'autel, amenons-les à l'adorer chaque Dimanche, ce jour que Dieu s'est réservé et qu'en lui ravissant, nous commettons un sacrilège qui l'irrite au plus haut point. Oui, ramenons chaque Dimanche les populations au pied de Jésus-Hostie, voilà le pèlerinage qu'il exige et qui plaira le plus à son Cœur. Faisons d'abord le nécessaire, l'accessoire viendra ensuite. Faisons l'un et l'autre comme le saint Curé d'Ars qui piochait sa vigne, les yeux fixés sur une petite image de la Vierge placée au bout du champ. Nous, plaçons Jésus-Hostie au bout de nos travaux, pour lui amener tous les catholiques français, pour

les lui conduire tous, chaque dimanche, au pied de ses saints Tabernacles. Ah! bien chère sœur, quelle belle mission ce serait! Quel beau pèlerinage au Saint-Sacrement nous obtiendrions et...tous les dimanches! Quel vaste champ ouvert à votre ardeur et à votre courage!... Dites, n'est-ce pas vrai? N'ai-je pas mille fois raison?... »

Et il annonce qu'il va partir pour Lille où doit se tenir la seconde assemblée plénière des catholiques du Nord et du Pas-de-Calais. Il a demandé à Mlle *** et il a reçu et il a lu avec émotion le plan idéal de ses pensées, de ses désirs, de ses projets eucharistiques qui tous ne seront pas réalisés demain, sans doute, mais qui le seront un jour peut-être, et il lui écrit[1] :

« Voyez, je suis votre bannière plus aveuglément que vous ne le croyez, malgré mon dissentiment avec vous relativement à la réalisation complète de vos chers désirs eucharistiques. Je vous admire profondément ; je m'unis de cœur à vos belles résolutions et je voudrais bien y venir en aide dans la mesure de mes forces.

» Vos pèlerinages doivent être partout acceptés et la dévotion à Jésus-Hostie réchauffée. Voilà ce qui sera à jamais votre honneur et votre gloire sur cette terre et au ciel, car

1. Lettre du 6 novembre 1874.

vous aurez été la promotrice de ce grand mouvement d'amour et de dévotion qui, je l'espère bien, va réchauffer partout le respect et l'adoration du Très Saint-Sacrement de l'autel. Je vous adresse le programme du Congrès de Lille. Vos pensées, vos désirs y seront discutés dans ce qu'ils ont de praticable : Pèlerinages et accroissement d'adoration et de zèle adorateur. Je serai votre indigne organe pour appuyer vos chers désirs. Je garde le petit cahier dans lequel sont développées les œuvres que vous désirez : il m'instruira et m'inspirera. Si vous avez de nouvelles instructions à me donner, écrivez-moi bien vite. Votre ami et frère d'armes est à vos ordres...

» Voyez, comme nous marchons aisément d'accord. Je semble vous contredire complètement, vous me remerciez de vous dire la vérité vraie et moi je me hâte de vous dire : Votre frère est à vous, dans tout ce qui peut devenir pratique. Cela ne nous empêchera pas de travailler ensemble de cœur, à l'œuvre sérieuse, capitale du moment présent, celle du pèlerinage, chaque dimanche, de tous les fidèles d'une paroisse, au Tabernacle où repose cette Hostie qui s'y interpose entre la colère de Dieu et nos sacrilèges profanations.

» Qu'en Dieu nous combattions, excellente amie, qu'il soit avec nous, afin que nous soyons en lui ici-bas toujours, et au Ciel éternellement.

» Votre très respectueux et très affectionné frère de foi,

« L. DE CISSEY. »

Le Congrès se tint le 13, 14 et 15 novembre. M. de Cissey et d'autres, comme lui, avaient souffert

d'une certaine défiance qui, çà et là, se répandait à l'égard des laïques hommes d'œuvres. Il dut être agréablement surpris et religieusement ému lors qu'il entendit l'évêque d'Arras, Mgr Lequette, appeler ces chrétiens de bonne volonté ses « collaborateurs » et ses « auxiliaires » et les remercier de l'être. Avec quel respect il recueillit cette parole cordiale, avec quelle joie il la savoura : « Ces mains tendues que vous nous présentez, nous les acceptons avec reconnaissances, nous les bénissons avec amour, nous les serrons dans les nôtres, unies à celles de nos prêtres et de nos religieux. » Et l'Évêque, « de sa haute et sereine autorité », vengeait les laïques de « la mesquine contradiction des censeurs oisifs qui, disait-il, trouvent plus commode de critiquer que de travailler[1]. »

L'apôtre du Dimanche s'empresse d'informer sa sœur de foi de tout ce qui, dans le Congrès, touche aux œuvres eucharistiques.

« *Lille, 14 novembre 1874.*

» Le Congrès a émis le vœu que le pèlerinage du Saint-Sacrement à Douai, au mois d'avril, soit déclaré et considéré par

1. Mgr Baunard. *Philibert Vrau et les Œuvres de Lille*, p. 120. Paris, Poussielgue, sans date.

la Province Ecclésiastique de Cambrai : « Pèlerinage national de toute la province ». Il sera organisé par les Confréries du Saint-Sacrement, convoqué par elles, et elles tiendront un *Congrès d'Œuvres Eucharistiques* de la province à Douai même, à l'occasion de ce pèlerinage présidé par plusieurs évêques. A ce Congrès seront convoqués tous les membres des Confréries du Saint-Sacrement de la province pour augmenter le zèle, améliorer les Confréries existantes... On n'a pas voulu traiter hier les œuvres Eucharistiques, bien qu'il y eût là dix à douze prêtres, parce qu'on n'a pas osé y toucher en l'absence des évêques qui arrivent ce matin et qu'on ne veut rien faire sans qu'ils soient présents, dirigeants .. Tout marche ici admirablement. Nos provinces ne se doutent pas de ce que les catholiques du Nord leur sont supérieurs en zèle, en énergie, en action, en persévérance. Nous les imiterons, n'est-ce pas, bien chère sœur. J'ai dit que vous étiez l'inspiratrice du mouvement eucharistique, et chacun a béni la main de Dieu qui s' est servi de mon humble sœur... »

« *18 novembre 1874.*

» Au Congrès on a lu un admirable récit de toutes les Adorations diurnes, nocturnes,qui se font dans la province... Ainsi, dans chaque paroisse du diocèse de Cambrai, trois jours de Triduum préparatoire précédent l'Adoration perpétuelle. Toute la ville et toutes les paroisses voisines accourent pour y prendre part. Vingt confesseurs au besoin confessent tous les pénitents. On communie les trois jours et, le jour de l'Adoration, Communion générale. Les trois nuits

qui précèdent, Adoration nocturne par des hommes. Vous voyez combien ici le culte de Jésus-Hostie est développé... »

Le rapport dont il est question dans cette lettre était l'œuvre du « Saint Homme de Lille », M. Philibert Vrau. Il y disait : « Quel est donc, Messieurs, le mystérieux attrait qui attire tant d'âmes au pied du Tabernacle et qui les fait s'arracher aux douceurs de leur foyer, pour aller chercher le bien suprême, mille fois plus aimable que tous les biens de la terre? « A quoi il répondait : « C'est un acte de foi : la foi en la présence de Celui qui est là, aussi réellement qu'il était autrefois dans ce monde, et qui y reste pour nous y sanctifier, élever et, en quelque sorte, déifier. Comment n'irions-nous pas à lui de toute l'impétuosité de notre cœur? — C'est un acte de pénitence ; il faut en avoir l'esprit et le courage pour sacrifier son sommeil, fouler aux pieds la mollesse et venir montrer à ce siècle étonné que les chrétiens de nos jours ne sont pas dégénérés de leurs pères. — C'est un acte d'amour : nous voulons montrer à Notre-Seigneur que nous l'aimons plus que nous-mêmes, et nous donnons aux hommes un sujet d'émulation à qui l'aimera mieux et le fera mieux

aimer, par l'exemple d'un surcroît de charité qui les dépasse. »

L'historien de Philibert Vrau qui cite ce passage, ajoute : « Ici se déploie sous sa plume le tableau de l'extension de l'œuvre, non seulement dans la province, mais dans les principales villes de France, une à une. C'est bien plus loin que Lille et le Congrès de Lille que se portent les ardeurs de cet ambitieux de la gloire de Dieu. Il y revient à la fin pour demander aux Comités de transformer en vraies fêtes ces nuits plus belles que les jours, afin que les populations s'éclairent par cette affirmation éclatante de notre croyance, et s'échauffent au spectacle de ces hommages d'amour rendus à Notre-Seigneur habitant parmi nous [1]. »

Nous avons voulu citer ce fragment du rapport de M. Philibert Vrau, parce que son nom reviendra dans ces pages et que déjà son âme eucharistique s'entr'ouvre.

M. de Cissey reprend :

« Le clergé est très zélé. L'archevêque de Cambrai néanmoins exige que dans les vingt-quatre heures qui suivent

1. Mgr Baunard. *Philibert Vrau*, p. 125-126.

une *Adoration Perpétuelle* dans une paroisse, le Curé lui rende le compte détaillé de ce qui s'est passé, le nombre et le nom des prêtres venus pour confesser, pour prêcher, le nombre des confessions, celui des communions, le nombre des assistants de la paroisse et des paroisses voisines... On fait chaque jour la lecture de ces lettres et l'on y répond... »

A propos de cette Adoration Perpétuelle paroissiale, que préparait l'Adoration Nocturne, M. Vrau écrira : « A Lille, les comptes-rendus citent des nuits d'adoration comprenant cent, cent vingt et jusqu'à cent trente hommes. Ailleurs, dans une paroisse rurale, des adorateurs dont quelques-uns sont venus de très loin, se succèdent de deux heures en deux heures, par groupe de dix, de quinze et plus encore... Notre-Seigneur est de plus en plus aimé, adoré, glorifié. »

Il est même question, dira à son tour M. de Cissey, parce qu'elles le demandent, d'établir dans certaines églises de ville, l'Adoration Perpétuelle, où le Saint-Sacrement serait exposé toute l'année et durant tout le jour. Enfin, on voudrait dans ce diocèse l'Adoration Nocturne perpétuelle. Le clergé la désire ; mais dans les cent vingt communautés religieuses du diocèse chacune aurait trois nuits par an....

« Vous le voyez, vos idées sont soulevées vivement ici, et vous y avez aidé en obtenant la publication du petit volume de Mgr de Ségur : *la France au pied du Saint-Sacrement*, qui a intéressé tous les adorateurs. Pour clore ce chapitre, j'ajoute que j'irai aujourd'hui à la chapelle du Miracle du Saint-Sacrement de Douai déposer le cœur de notre amie au pied de Jésus-Hostie... »

C'est devant cette Hostie qu'au printemps prochain aura lieu le pèlerinage du Nord de la France, organisé par les Confréries du Saint-Sacrement diurnes et nocturnes de toutes les paroisses, et que se tiendra le premier Congrès Eucharistique.

« Vous voudriez, chère sœur d'armes, une réunion semblable à Avignon, mais pour obtenir ce Congrès, il faudrait un pèlerinage pareil, il faudrait le zèle des confrères du Saint-Sacrement... Il faudrait un Comité Catholique central, comme celui de Lille, rayonnant par plus de trente Comités de villes qu'il dirige avec une unité parfaite ; et de cette unité centrale vient une diffusion facile et complète...

» Oh ! si vous saviez ce qu'est le zèle de ces Messieurs pour le Saint-Sacrement dans cette catholique province ; ce que sont ces jeunes catholiques ardents, bien autrement ardents, actifs que ceux que vous connaissez déjà ! Ces jeunes gens ont parlé au Congrès avec une éloquence entraînante.

» Je vous ai dit que ces Messieurs voudraient l'Adoration nocturne toutes les nuits de l'année, diurne tous les jours en quelques églises de la ville, l'Adoration vraiment perpé-

tuelle... J'avais prié M. Vrau, un chrétien admirable, de me donner des notes, mais il n'a pas eu le temps...

» ... Je vous combats dans l'irréalisable, mais je vous félicite de votre grande idée des Pèlerinages du Saint-Sacrement. C'est cette idée, ce sont ces Pèlerinages qui ranimeront peu à peu le zèle, l'ardeur, et c'est par eux seulement que peuvent, comme à Douai, se former de grands Congrès Eucharistiques qui, quoi qu'on en dise, réchaufferont partout l'amour de Jésus-Hostie. Tenez-vous-en aux Pèlerinages, poussez-y, encouragez-les. Voilà la clef de la résurrection de l'amour de Jésus-Hostie.

» Laissez-moi vous dire encore une fois que je reviens plein d'admiration pour nos catholiques du Nord. On y aime vraiment Jésus-Hostie. Et puis quelle foi, quelle piété, quelle charité inépuisable ! La semaine dernière, les Petites Sœurs des Pauvres de Tourcoing voulaient augmenter leur maison. Elles entreprennent une quête : à la cinquième maison, elles avaient cinquante mille francs ; dix mille francs par maison, plus qu'il ne fallait. A Roubaix, le curé de Notre-Dame veut faire des réparations à son église. A la treizième porte, il avait soixante-cinq mille francs ; cinq mille francs par ménage. A Lille, il faut une maison des Frères, cent mille francs. Un jeune marié les offre pour cadeau de noce. Il faut acheter l'ancienne Préfecture pour une Université catholique qui s'ouvrira demain ; sept cent mille francs à trouver. Un adorateur de Jésus-Hostie en donne deux cent mille comptant et garantit les cinq cent mille autres...

» C'est bien au foyer de l'Eucharistie que ces âmes puisent la foi aussi ardente que généreuse qui les entraîne à de pareils sacrifices... »

***

A l'appel de M. Vrau et des catholiques lillois, plus de cinquante mille personnes, de tous les points de la France du Nord et de la Belgique, s'en allèrent, le 17 mai 1875, à Douai, à l'église du Saint-Sacrement du Miracle, en pèlerinage eucharistique. Rappelons le prodige tel que l'a vu de ses yeux et raconté de sa plume, Thomas de Cartimpré, de l'Ordre de Saint-Dominique, plus tard évêque suffragant de Cambrai, témoin principal.

« En la ville de Douai, dans l'église des chanoines de l'évêque saint Amé, un prêtre qui avait donné la communion au peuple, aperçut avec terreur une sainte hostie à terre. Tandis qu'il s'agenouille pour la recueillir, l'hostie s'élève d'elle-même, et va se poser sur le linge dont les prêtres se servent pour purifier leurs doigts consacrés. Aux cris du prêtre, qui appelle les chanoines, ceux-ci accourent ; le prêtre voit sur le linge un corps plein de vie, sous la forme d'un très bel enfant. Le peuple est convoqué, il se présente, et il n'est aucun des assistants qui soit privé de cette vision céleste. Instruit de ce prodige, dont le bruit s'est répandu, je me rendis à

Douai. J'allai trouver le doyen de l'église dont j'étais particulièrement connu, et je lui demandai à voir le miracle. Il y consentit et donna des ordres en conséquence. La boîte (où se trouvait la sainte hostie) est ouverte, le peuple accourt, et aussitôt que cette boîte est ouverte, tous s'écrient : « Le voici, je le vois, je vois le Sauveur ! » J'étais debout, étonné de ne rien voir, si ce n'est la forme d'un pain très blanc, ma conscience pourtant ne me reprochait rien qui pût m'empêcher de voir, comme les autres, ce corps sacré. Je ne fus pas longtemps occupé de cette pensée ; tout à coup je vis la face du Christ dans la force de l'âge. Sur sa tête était une couronne d'épines ; deux gouttes de sang lui découlaient du front sur la figure de chaque côté du nez. Aussitôt je me jette à genoux, et, pleurant, j'adorai. Je me relevai ensuite. Sur la tête, plus de couronne, plus de trace de sang ; je vis une figure d'homme vénérable au delà de toute expression ; elle était tournée vers la droite, en sorte que l'œil droit était à peine visible. Le nez était très long et très droit, les sourcils arqués, les yeux très doux et baissés, sa longue chevelure lui descendait sur les épaules. La barbe, que le fer n'avait point touchée, se recourbait sous le menton, et près de la bouche, qui était très gracieuse,

elle s'amincissait en laissant de chaque côté du menton deux petits espaces à peu près privés de poils, comme cela arrive ordinairement à ceux qui, dès leur enfance, ont laissé croître leur barbe. Le front était large, les joues maigres, la tête ainsi que le cou, qui était assez long, s'inclinait légèrement. Tel était le portrait, telle était la beauté de cette face très agréable. Durant une heure entière, on voyait ordinairement le Christ sous différentes formes. Les uns l'ont vu étendu sur la croix, d'autres comme s'il venait juger les hommes, plusieurs, et c'est le plus grand nombre, le virent sous la forme d'un enfant. »

La Révolution a détruit la chapelle du Miracle. C'est à Saint-Jacques que, depuis 1806, Douai commémore tous les ans ce prodige. Le Saint-Père, par un Bref du 23 avril, avait accordé une indulgence plénière à tous les fidèles qui s'étant confessés communieraient et visiteraient l'église privilégiée. Durant toute la semaine, des pèlerinages ininterrompus vinrent des paroisses du diocèse. Quant à la journée du 17, elle fut d'une magnificence inouïe.

Déjà belle par elle-même, l'église s'est embellie encore. Du haut des arcades jusqu'au sol courent d'amples rideaux de velours cramoisi crépiné d'or, dont les plis somptueux, resserrés par des

câbles d'or, se rattachent aux colonnes. Des guirlandes de roses unissent leurs gracieux rinceaux aux lambrequins qui pavoisent les cintres, puis elles montent vers la corniche, se courbent sur la frise, en y reliant les écussons des évêques ou des figures symboliques de l'Eucharistie. Dans les ouvertures laissées par chaque rideau à l'intérieur des arcades, des lustres de bronze doré projettent sur les tentures de vives et chatoyantes lumières. Dans le chœur, un riche baldaquin tombe de la voûte, encadre le rétable qui reproduit le miracle, couvre de velours d'or et d'hermine l'autel où le Saint-Sacrement est exposé. Des médaillons fixés au fût des colonnes portent les armes des villes qui sont représentées à la fête. Du haut de la coupole descendent de grandes bannières étoilées d'or, où sont brodées les images des saints patrons de la cité douaisienne.

De bon matin, dans un ciel de lumière, toutes les cloches des églises et des chapelles sonnent à la grande volée, et bientôt une autre cloche, de toutes la plus puissante, la cloche Gayant du beffroi municipal, affirme à tous les échos que, dans la vieille cité flamande, les sentiments, quand il s'agit de Dieu, sont unanimes.

Cependant, par les six portes de la ville, les

paroisses rurales affluent et, de dix minutes en dix minutes, la voie ferrée verse des flots de pèlerins qui viennent de Lille, d'Amiens, d'Arras, de Tournai, de Valenciennes, d'Hazebrouck, de Comines, de Tourcoing, d'Armentières, d'Haubourdin ; d'où n'en vient-il pas ? Hommes et femmes portent sur leur poitrine une croix rouge. Des fanfares jouent des marches militaires ; des orphéons accompagnent des cantiques. Bientôt, dans les trois églises, à tous les autels, des messes se disent et les pèlerins communient.

Après les messes, une grande réunion à laquelle les hommes seuls furent admis, — ils étaient plus de deux mille, — se fait à Notre-Dame. Les députations des Confréries du Saint-Sacrement prennent place dans la nef principale : celles de Paris, d'Amiens, d'Arras et de Tournai occupent la première travée ; celles de Cambrai, Lille et Valenciennes la deuxième ; Douai, Dunkerque, Hazebrouck la troisième. La nef de droite est réservée à Tourcoing, Armentières et Comines ; celle de gauche à Roubaix, Haubourdin, Saint-Amand. Les prêtres sont dans le sanctuaire. Cinq évêques sont à leurs trônes. L'évêque d'Arras, Mgr Lequette, monte en chaire. Ce fut une effusion mélodieuse de la piété la plus tendre envers Jésus-Christ Notre-Seigneur dans le

Sacrement de son amour. Après quoi, un prêtre lut un rapport général sur les Œuvres Eucharistiques de France; puis, un laïque, M. Gustave Champeaux, secrétaire et ami de M. Vrau, sa main droite, sa plume et même souvent sa voix, un rapport spécial aux Œuvres Eucharistiques de la province de Cambrai. Très détaillé et très précis, ce rapport s'élève à la grande éloquence. N'est-ce-pas Joubert qui disait : « La piété est une espèce de génie qui donne des ailes à l'esprit[1]. » Voici l'exorde :

« Les Comités Catholiques des diocèses d'Arras et de Cambrai ont inscrit en tête de leur programme les œuvres de foi et de prière et plus particulièrement celles qui s'adressent à Notre-Seigneur Jésus-Christ présent au Très Saint-Sacrement de l'autel. Hommes de zèle et d'action, les membres de ces Comités ont compris que, pour atteindre le but qu'ils poursuivent, pour rassembler dans une cohésion puissante les éléments longtemps dispersés de la vie catholique et travailler efficacement à restaurer le règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il leur fallait un centre qu'ils ne pouvaient trouver en eux-mêmes. Soldats d'un maître que le monde croit avoir vaincu,

1. Œuvres, tome II, titre XXXVI.

mais qui, du fond de sa prison volontaire, répand sur ses amis fidèles des trésors de lumière et de virilité, ils ont senti qu'en lui — mais en lui seul — était leur force, qu'autour de ce roi méprisé, près de leurs évêques et de leurs prêtres, ils devaient se serrer, la prière aux lèvres et l'humilité dans le cœur, et mériter de faire agréer, par cette cause immortelle, leur trop insuffisant effort.

» Ils s'appliquent donc à faire aimer et servir le Dieu du Tabernacle, en fortifiant ses confréries, en lui procurant une nombreuse escorte, quand il passe à travers nos cités pour nous bénir, au jour de sa grande fête, ou pour porter à l'âme des mourants son viatique vers l'éternité, en favorisant enfin l'organisation de ces Adorations diurnes ou nocturnes dont la succession non interrompue entoure son trône eucharistique d'un culte vraiment perpétuel. Et quand ils remplissent cette partie de leur tâche, ils n'oublient pas qu'appelés surtout à combattre en dehors de l'enceinte sacrée, ils ne sauraient avoir, dans les œuvres qui touchent de si près au sanctuaire, qu'une intervention discrète, dont la délicate et respectueuse mesure n'affaiblit en rien d'ailleurs l'énergie de leur concours.

» Ainsi disposés, ils ne pouvaient manquer d'ac-

cueillir avec bonheur la proposition présentée dans l'Assemblée générale tenue à Paris en 1874 et tendant à ce que, pendant l'année 1875, des pèlerinages considérés comme nationaux fussent dirigés vers tous les sanctuaires illustrés par des manifestations de la présence réelle de Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement des autels. Et nous, catholiques du Nord, nous avons été d'autant plus heureux de nous associer à cette pensée que, dans la ville de Douai, à laquelle de si fraternels liens nous unissent, nous trouvions, parmi toutes les splendeurs religieuses de sa glorieuse histoire, un des plus grands miracles eucharistiques qui aient été constatés.

» Nous nous sommes dit : Voici venir le jour du nouveau triomphe de notre Roi ! voici qu'au moment où la fausse philosophie pervertit toute doctrine, où l'indifférence gagne toutes les âmes, où l'égoïsme des peuples et des individus oblitère toutes les notions de l'éternelle justice, nous verrons affirmer et glorifier la vérité surnaturelle dans sa source la plus mystérieuse en même temps que dans une de ses plus éclatantes démonstrations. Nous qui croyons et qui aimons, mais qui devons augmenter notre foi et grandir notre amour à la hauteur de l'ingratitude de ceux qui ne croient plus, nous nous rassemblerons,

sous les yeux de nos pasteurs, et, certains de ne point faire assez pour le divin délaissé des autels, nous examinerons ce que, dans notre infirmité, nous pourrions ajouter à nos hommages... »

A propos du respect humain chassé des grands centres et qui semble vouloir se réfugier dans les petites villes et jusque dans les campagnes, un cri viril échappe à M. Champeaux :

« Nous avons peur, Messieurs ! Est-ce possible, et de qui donc sommes-nous les fils !

» Aux premiers jours de notre histoire, le fondateur de la monarchie française s'écriait, en entendant le récit des douleurs de l'Homme-Dieu : « *Que n'étais-je là avec mes Francs !* » La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est continuée à travers le monde, et dans les siècles passés, chaque fois qu'il s'agissait d'épargner à son Dieu quelque nouvelle injure ou d'écarter de ses autels quelque nouveau danger, la France était à genoux dans une immense prière, ou debout pour d'héroïques combats. Alors, par la piété de nos ancêtres, le Christ consolé régnait, du fond des tabernacles, sur les intelligences et sur les cœurs. Aujourd'hui, Messieurs, quand nous regardons le monde, pouvons-nous dire que la Passion du Christ ait cessé, et nous, qui craignons de nous

montrer ses fidèles, ne sommes-nous donc plus des Francs, et sommes-nous encore des Chrétiens? Ah! combattons sans relâche ce mal dissolvant qui nous mène à toutes les ruines; relevons le courage de ces indécis et de ces tièdes, afin que le Maître, dont ils rougissent à de certaines heures, ne les rejette pas de sa bouche, et que le peuple au sein duquel ils vivent ne soit pas conduit à d'irrémédiables décadences. Faisons renaître au milieu de nous cet esprit d'association qui était si puissant autrefois et qui est l'esprit même de l'Église, afin que les natures chancelantes soient fraternellement soutenues par des natures plus fortement trempées; unissons-nous pour la lutte et portons fièrement, comme en ce jour, la Croix d'où nous viendra le salut; opposons à chaque oppression de l'iniquité triomphante la noble protestation de la conscience révoltée, à chaque perfidie des faux docteurs l'affirmation totale des vérités sorties de la bouche infaillible de Pierre, à chaque injure qui resserrera la couronne d'épines sur le front sanglant de notre Dieu, la réparation immédiate de nos sacrifices humblement consentis et de notre amour publiquement témoigné! »

Ecoutons encore cette péroraison admirable :

« La région du Nord a pris une belle part au retour

qui se manifeste, de tous côtés, vers la dévotion eucharistique. Mais dans un pays comme le nôtre, où la foi a conservé de si profondes racines, on peut, on doit faire bien plus encore.

» Nous, les croisés du Très Saint Sacrement, qui allons emporter de cette journée mémorable une ardeur nouvelle ajoutée à celle qui nous anime déjà, redoublons d'efforts pour le faire aimer et glorifier davantage. Devenons véritablement ses serviteurs et ses humbles apôtres et, à mesure que le monde, dévoré par le matérialisme, abreuvera notre Dieu caché de plus de haine et d'opprobre, offrons-lui plus de dévouement et de consolation.

» Il y a dix ans, l'Œuvre de l'Adoration nocturne de Paris comptait encore parmi ses membres un homme, j'oserais presque dire un saint, dont la mémoire doit être à jamais vénérée. Il serait trop long de vous dire ici, même à grands traits, tout ce que sa vie si parfaite et si simple enseigne aux adorateurs du Très Saint-Sacrement. Nous ne voulons en détacher qu'une page, afin de terminer ce rapport par ce qui laisse dans les âmes une impression plus profonde que tous les discours, l'argument de l'exemple !

» Antoine Ricoux remplissait, à l'Adoration noc-

turne de Paris, les fonctions d'*hôtelier*, et, à ce titre, il se chargeait de transporter tous les jours, d'une église à l'autre, les objets de couchage qui devaient servir au pieux campement de la nuit. Son âge et les longues distances rendaient cette occupation très fatigante et bien souvent, dans les chaudes et lourdes journées, il sentait la soif monter de sa poitrine brûlante à ses lèvres desséchées. Il s'arrêtait alors devant un cabaret; puis, prenant une pièce de monnaie dans sa poche droite, il la mettait dans sa poche gauche et poursuivait son chemin jusqu'à ce qu'il eût rencontré un pauvre. Dès qu'il l'apercevait, il laissait un moment sa charrette, il s'avançait vers lui, la tête découverte par respect, et lui donnait la pièce de monnaie en disant ; « Tenez, Seigneur, voilà pour vous désaltérer ! »

» Messieurs, faisons-nous assez pour désaltérer le Bon Maître ? Aujourd'hui plus que jamais il tend, à travers le monde, ses mains ensanglantées pour solliciter de la pitié des âmes qui lui doivent tout, une partie de ces divins trésors qu'il leur a donnés ; il tend les mains pour son Vicaire que l'on crucifie, pour ses évêques et ses prêtres que l'on emprisonne ou qu'on exile, pour ses pauvres que l'on oublie, et pour lui-même le grand pauvre du tabernacle que

les méchants insultent et devant qui ses disciples passent indifférents. Ah! donnons-lui pour tous les besoins de son Cœur; mais donnons-lui surtout notre fidélité aux pures croyances de l'Église, notre affection manifestée par des actes, notre garde quand il sort du temple, notre adoration du jouret de la nuit autour de son trône eucharistique! C'est ce que nous pouvons offrir de plus consolant et de plus doux à l'éternel *sitio* de son amour![1] »

Sous le charme de cette pieuse éloquence, nous nous sommes un peu attardé; mais, outre qu'en Gustave Champeaux nous avons voulu saluer un des bons ouvriers eucharistiques de la première heure, il nous a plu aussi de nous arrêter un instant à cette Assemblée Générale de Douai, qui fut comme le prélude des Congrès Eucharistiques de France.

Mgr Perché, archevêque de la Nouvelle-Orléans, félicita l'auditoire et la nation française de sa fidélité au Dieu des ancêtres, puis tous les évêques étendirent sur les croisés du Saint-Sacrement à genoux leurs mains chargées de bénédictions.

L'après-midi tout autre est le spectacle. La ville

---

1. *Rapport sur les Œuvres Eucharistiques de la province de Cambrai*. Lille, imprimerie de Lefebvre-Ducrocq, 1875.

n'est plus reconnaissable. Sur un parcours de plus de trois mille mètres, huit cent mâts portent dans les airs des banderolles, des écussons, des drapeaux tricolores. D'un mât à l'autre, des guirlandes de tarlatane, où cent mille fleurs s'épanouissent, s'enlacent, se courbent, se relèvent, s'envolent. Partout des inscriptions chantent, implorent ou adorent le Christ de l'Eucharistie. Aux fenêtres, entre les guirlandes, se balancent des corbeilles vertes et fleuries. Partout de riches bannières, partout des arcs de triomphe, même dans les rues où ne passera point le Saint-Sacrement. Rue Saint-Jean, une vigne grimpant le long des fenêtres enlace de ses souples rameaux six grandes bannières, qui retracent dans leurs emblêmes la vie de Notre-Seigneur, et sortent d'un massif de roses. Au centre de la façade, de longs rideaux blancs constellés d'or couvrent la porte et encadrent les armes du Saint-Père que surmonte, dans un tympan de feuillage d'or, le nom de Jésus formé de roses rouges. A l'étage supérieur, sur une draperie blanche qui recouvre les fenêtres, c'est un étincellement d'étoiles ; les trumeaux sont garnis de de vases précieux, d'où échappent des guirlandes qui vont former des lambrequins autour de lustres fleuris de roses. Une large draperie blanche bordée

vert et or descend du toit et ombrage ce prestigieux ensemble que complètent, au sommet, des oriflammes agitées par la brise. L'Hôtel de Ville, le Palais de Justice, l'Hôtel du Dauphin se sont associés à la joie commune, si bien que, les couleurs nationales mêlées au drapeau du Pape, on peut dire que la France et la Religion fraternisent. Place Saint-Amé, où se dressait avant la Révolution l'église du Miracle, une chapelle de feuillage, surmontée d'une flèche toute en verdure, émerge au-dessus des platanes qui l'entourent. Place d'Armes, un reposoir d'architecture ogivale s'harmonise avec le style du beffroi qui le domine. Sur l'Esplanade, l'armée a construit un portique grec dont les colonnes, les entablements et le fronton sont formés par des lances, des sabres, des baïonnettes, avec cette inscription : *Au Dieu des armées.*

C'est dans ce décor de rêve et dans le rayonnement d'un soleil très doux qu'à deux heures, au son des cloches, le cortège, massé sur l'Esplanade, s'ébranle. La foule qui regarde, est immense. Emue et recueillie, les gendarmes à cheval n'ont aucune peine à la contenir. Quelle procession : plus de dix mille dignitaires et pèlerins !

Deux parties dans ce poème : la première représente la France des Pèlerinages. Elle se subdivise en trois :

pèlerinages des saints protecteurs de Douai, pèlerinages des saints protecteurs de la Patrie, pèlerinages de la Très Sainte Vierge, et les bannières que portent les pèlerins concourent à la représentation symbolique de l'idée : bannières de saint Amé, de saint Jacques, de saint Pierre ; — bannières de saint Martin, de saint Vincent de Paul ; — bannières de Notre-Dame de Boulogne, de Notre-Dame de Saint-Omer, de Notre-Dame de Tournai, de Notre-Dame des Victoires, de Notre-Dame de Lourdes, de Notre-Dame de la Treille, de combien d'autres !

La seconde partie glorifie le Saint-Sacrement. Trois bannières rappellent le Miracle de Douai. Vingt rappellent la tradition chrétienne de la foi au mystère eucharistique. L'une, en velours rouge brodé d'or, représente Notre-Seigneur tenant en main l'Hostie et disant : « Ceci est mon corps. » Dix-neuf autres, en drap d'argent rehaussé d'or, symbolisent les dix-neuf siècles eucharistiques. Chacune, irradiée d'une Hostie éclatante, a pour épigraphe une parole empruntée à l'un des docteurs du siècle dont elle exprime la croyance : saint Paul, saint Irénée, Tertullien, saint Cyrille, saint Chrysostome, saint Remi, saint Grégoire, saint Jean Damascène, saint Paschase

Radbert, Fulbert, saint Anselme, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, Urbain IV, Thomas à Kempis, le Concile de Trente, Bossuet, Bridaine, le cardinal Giraud. L'institution de la Fête-Dieu est évoquée par vingt-quatre oriflammes sur lesquelles circule en broderies le texte du *Lauda Sion*. Enfin douze autres oriflammes font flotter au vent douze versets du chapitre VIe où Notre-Seigneur, en saint Jean, évangélise le dogme de sa chair et de son sang pour la vie du monde.

Quant au cortège, énumérez toutes les villes du diocèse de Cambrai et du diocèse d'Arras et les députations de Paris, d'Amiens, de Belgique, et les corporations et les confréries et les écoles et les séminaires, d'innombrables prêtres en surplis, les chanoines en costume, les évêques crossés d'or et mitrés d'or : Bataille d'Amiens, Monnier de Lydda, Lequette d'Arras, Paoli de Bucharest, Martin de Nachitoches, Perché de la Nouvelle-Orléans, puis, précédé de sa croix, en robe rouge, le cardinal Régnier, archevêque de Cambrai, à peine courbé sous le poids de ses quatre-vingt-deux ans, et, derrière Son Eminence, les autorités du département et de la ville, la musique des pompiers et un peloton d'artillerie fermant la marche. Le moyen âge a-t-il jamais déployé, sous le

beau soleil de Dieu, en des ondulations plus compactes, spectacle plus grandiose[1]?

***

Quelques semaines auparavant, le deuxième dimanche de carême, c'était le premier Pèlerinage Eucharistique de Paris à Saint-Jean-Saint-François où sont conservées les traditions du fameux miracle des Billettes : l'Hostie percée par un juif à coups de couteau, jetée dans une chaudière d'eau bouillante, soudain rouge comme du sang, et qui en sort intacte.

L'année suivante, à la même date, ce Pèlerinage fut renouvelé sous la présidence de Mgr Richard, devenu coadjuteur de Paris. Les hommes, en grand nombre, y prirent part.

Cette même année 1876, 26 novembre, quatre cents membres de l'Adoration Nocturne de Paris s'en iront en Pèlerinage à la chapelle du Vœu National au Sacré-Cœur et promettront de recommencer tous les ans.

Cette même année encore, le 6 juillet, aux Ulmes

1. Cf. les journaux du temps, en particulier *Le Monde* du 17 et du 18 mai 1875, sous la signature de M. O. Havard, que nous n'avons fait, pour ainsi dire, que résumer.

de Saint-Florent près Saumur, où Notre-Seigneur, pour confondre les négations des protestants très nombreux dans cette contrée, était apparu en sa forme humaine dans l'Hostie, les Pères du Saint-Sacrement organiseront un Pèlerinage angevin qui réussira à merveille.

Mgr Richard, évêque de Belley, recommandant à Mgr Dubreuil, archevêque d'Avignon Mlle *** et son projet de Pèlerinage Eucharistique à la chapelle des Pénitents-Gris, lui écrivait : « Si votre Grandeur approuve le projet et que le bon Dieu le bénisse, Avignon deviendra peut-être le point de départ de ces nouveaux hommages rendus à la divine Eucharistie. »

Il plut à Dieu, on commence à le voir, de réaliser ces belles espérances.

IV

La semence. — Le P. Mombur. — Le P. Darlin. — Le P. Calage. — La consécration du monde au Sacré Cœur et le P. de Foresta. — L'ordre social chrétien et Mgr Pie. — Un Comité des Pèlerinages Eucharistiques et Mgr de Ségur.
Correspondance de M. de Cissey. — L'Assemblée générale des catholiques de Paris et les Œuvres Eucharistiques. — L'Adoration Réparatrice.
Préparation de la Procession Jubilaire des Pénitents-Gris à Avignon. — Lettre de Mgr Richard. — Récit de la fête.
Petit Congrès Eucharistique.

A la fin de l'année 1874, nous retrouvons Mlle *** à Avignon pour un second séjour. La zélatrice jetait çà et là, suivant sa coutume, dans le champ des âmes, sa parole, comme une semence! « Semons, semons, lui avait écrit Mlle Blanchet; le grain se prépare à germer quand il est enfoui sous la froide neige[1]. » — « Je ne sais pas trop ce que je fais, disait-elle elle-même, ni où Dieu me mène. Qu'importe?

1. Lettre du 17 juin 1874.

Dieu fera ce qu'il voudra. » Et elle abordait toute âme qui lui semblait dévouée à l'Eucharistie. « Les petits ruisseaux font les grandes rivières, disait-elle encore; petit ruisseau, je me jetais dans les grandes âmes que je rencontrais sur ma route. » Le P. Chevrier, de plus en plus souffrant, devenait inabordable. La paroisse du Saint-Sacrement qu'il créait de toutes pièces, absorbait M. l'abbé Bridet. Mlle Blanchet dont la plume sympathique et rapide avait écrit tant de lettres pour la diffusion de l'idée et de l'Œuvre des Pèlerinages, était en proie à une maladie effroyable et ne donnait plus guère signe de vie. Toutefois, à mesure qu'une direction s'éteignait et qu'un secours disparaissait, Dieu mettait sur sa route des prêtres de lumière et de réconfort. L'année 1875 fut plutôt marquée par le progrès dans les idées eucharistiques que par des œuvres.

Mgr Mermillod lui avait prodigué ses encouragements. Elle n'a pas oublié la parole du château de Cibens : « Il est temps peut-être de songer pour l'étude de ces idées et de développement de ces œuvres à un Congrès Eucharistique. On ne fait rien aujourd'hui dans le monde de la science, du commerce, du travail, de l'industrie, de l'économie politique et sociale, que par des Congrès. Il faudra, pour réveiller

les masses, pour les rapprocher de Jésus-Christ et les sauver, des Congrès de l'Eucharistie. » Plus tard, au Congrès de Fribourg, l'évêque de Lausanne et Genève reprendra ces mêmes pensées et les développera magnifiquement.

A chaque rencontre ou dans ses lettres, le P. Mombur ne cessera de redire à Mlle *** la parole de Mgr Mermillod : « Des Congrès, des Congrès Eucharistiques ! Vous ne ferez rien sans Congrès. » Un autre jésuite, de la résidence d'Avignon, le P. Darlin, qui avait gardé de son ancien métier militaire je ne sais quoi d'alerte et d'impérieux, souvent lui répétait : « En avant, marche !... Et point de retour sur vous-même ! Et point de défaillance !.... En avant, vous dis-je !.. » A Marseille, le P. Calage, une manière de saint original que nous avons un peu connu et à la bienheureuse mort duquel nous avons eu la grâce d'assister, feignit tout d'abord de la prendre pour une aventurière, et la traita comme telle, puis, vaincu par l'émotion de ce qu'il entendait et entrevoyait peut-être, fondit en larmes[1].

---

1. Le P. Calage a joué un rôle important dans la fondation de l'Institut des Filles du Cœur de Jésus. Voir la *Vie de la R. M. Marie Deluil-Martiny* par M. l'abbé Laplace. Paris, Lecoffre.

On songeait aussi, dès ce temps-là, à obtenir du Vicaire de Jésus-Christ la consécration de Rome et du Monde au Sacré Cœur présent dans l'Eucharistie et vivant au milieu de nous. Le P. de Foresta qui considérait, nous l'avons déjà noté, le mouvement eucharistique comme un des signes précurseurs du triomphe de l'Église, applaudissait à l'idée et orientait les démarches.

On rêvait de tout rechristianiser : l'individu, la famille, la paroisse, la cité, la province, la nation, le gouvernement lui-même. On avait lu avec admiration, en 1874, et copié dans les notes intimes, cette page doctorale de l'évêque de Poitiers sur la royauté sociale de Jésus-Christ : « Le nom de Jésus est au-dessus de tout nom. Il a été donné par Dieu à son Christ comme récompense de ses abaissements, de ses souffrances, de sa Croix ; c'est un nom auquel tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers et dont toute langue doit proclamer la gloire. La grande erreur, l'hérésie capitale et universelle de notre époque, c'est le libéralisme qui écarte Dieu de l'*Ordre social*, qui confine dans le domaine des consciences privées l'autorité du Seigneur Jésus-Christ et les hommages qui lui sont dus. Le *pouvoir*, la dignité *royale* lui appartient sur

les nations comme sur les individus. Certains vieux-catholiques trouvent trop modernes les déclarations du *Syllabus* et du Concile du Vatican; mais déjà, dans le VIe siècle, le pape saint Grégoire disait de certains esprits forts de son temps : « Il y a quelques hérétiques qui croient à la Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais qui refusent de croire à sa Royauté universelle? Aussi, notre nation qui a refusé de fléchir le genou devant le Christ-Roi, voyez à quelle humiliation elle s'est vue condamnée devant ses vainqueurs!... Sa langue n'a pas proclamé la royauté de Jésus et aujourd'hui, il ne lui est plus permis d'ouvrir la bouche, elle a été diminuée, abaissée au-dessous des peuples; elle reçoit la dérision et la menace de ces jeunes et nouveaux venus que nos pères ne connaissaient pas et dont elle comptait pour rien la puissance. La cause du mal indique le remède, il n'y aura de salut que dans le retour aux bases chrétiennes de la société. »

A cette page du grand évêque Mlle *** ajoutait ces simples mots : « Oui, royauté sociale de Jésus par le retour à l'Eucharistie. Il nous faut atteindre peu à peu les groupements humains, les chefs de famille, les associations, et c'est pourquoi des Congrès sont

nécessaires. » En attendant, et pour les préparer, ne pourrait-on pas établir un comité d'élite dirigeant, un comité général formé des chefs des grandes associations catholiques, des comités diocésains, des comités paroissiaux, tous spécialement dévoués aux Œuvres du Saint-Sacrement? Et elle s'adresse à Mgr de Ségur.

Voici la réponse du prélat :

« Je profite de mes premiers moments de loisir pour vous prévenir que j'ai confié toute cette affaire aux R. P. Augustins de l'Assomption, chez qui s'est organisé le grand Comité central de pèlerinage avec la Bénédiction du Souverain Pontife. Personnellement, je ne puis pas m'occuper de cette organisation, surchargé et absorbé que je suis par le travail.

» Si pour une raison ou pour une autre le Comité d'Avignon préférait ne pas s'agréger au susdit Comité central, il ne faudrait pas croire que tout est perdu; pour ma part, je n'y verrais pas de bien grand inconvénient. Pourvu que l'œuvre d'adoration et de réparation s'accomplisse, les moyens n'ont plus qu'une importance secondaire...

» Dites bien à votre sainte amie qu'elle ne se décourage pas et qu'elle laisse dire le saint homme qui l'engage à se tenir tranquille. Nous sommes en pleine bataille, ce n'est pas le moment de déposer les armes[1]... »

1. 29 avril 1874.

Le « saint homme » dont il s'agit dans cette lettre, n'était autre que le pieux et bon Mgr de Langalerie : il semblait avoir peur de ces idées de femmes et des mouvements sociaux que sans doute elles détermineraient.

M. de Cissey, tout en combattant sa « vénérée sœur d'armes » dans ce qu'il croyait, sinon chimérique, du moins présentement irréalisable, ne cessait de la fortifier et de travailler avec elle. Le 7 décembre 1874, il lui écrit :

« Vous me convertissez tout doucement à Jésus-Hostie... Par vous, je commence à entrevoir que *le fait capital* dans l'histoire de la fin du monde, depuis l'avènement du Messie, c'est sa *présence* au milieu de nous. Oui, cette vertu secrète qui sortait de sa robe, s'échappe toujours de Jésus-Hostie pour produire les mêmes effets si on le touche. Que de maladies morales, que de plaies qui semblent incurables dans notre société défaillante [illegible] par cet attouchement, par une simple visite fidèle, confiante, cordiale et amie, au Saint-Sacrement ! Le remède est là et nous périssons faute de vouloir l'employer ! Le parfum le plus suave monte à notre cœur et nous le rejetons !... Oui, Jésus-Christ est le souverain médecin des âmes. Il nous appelle pour nous sauver et nous résistons !... Oh ! je le sens de plus en plus, je m'identifie à vos idées et à vos désirs ; mais, en voyant ce qui se passe partout, je crois que le bien ne peut s'opérer que lentement, peu à peu... Ce n'est que peu à peu

que nous pouvons redevenir catholiques... Cependant travaillons; luttons quand même. Cherchons, par le Dimanche, à rétablir les liens brisés par l'homme avec son Dieu... Sans Dimanche, entre Dieu et sa créature, il n'y a plus de rapports. A l'homme sans Dimanche, il ne reste plus que l'égoïsme barbare, qui produit le communisme social, qui broierait, sous sa dent féroce, famille, patrie, société, vous et moi, s'attaquerait à Dieu même et amènerait la fin de ce monde... »

« *Noël, 1874.*

» ...Est-ce que la prudence des habiles du siècle ne vous révolte pas?....

» J'aime notre fougue, notre impétuosité naïve, incivilisée, notre ardeur à travailler pour notre divin Maître, à nous dévouer pour lui, à nous jeter à travers les ennuis, la certitude d'échouer même, et tous les déboires. Avec la grâce de Dieu, nous ne reculerons point, n'est-ce pas? En me donnant cette ardeur de néophyte, Dieu m'a encore fait la grâce de voir *très positif*, le mode d'arriver, le mode d'organiser et la possibilité de réussir. De là, quand se dresse un mur de fer, je tourne bride et je prends une autre route.

» Nous nous diviserons devant les obstacles, l'un prendra la droite, l'autre prendra la gauche, jusqu'à ce que nous ayons trouvé un joint, une fissure pour pénétrer dans la place assiégée où nous réunirons nos efforts pour lancer l'assaut du dernier donjon, pour rendre notre société chrétienne par le Dimanche, lui rendre la paix et le bonheur temporel par le règne social de Jésus-Christ-Eucharistie. Le Dimanche est l'œuvre capitale du temps présent. L'Eucharistie est l'œuvre capitale de tous les siècles. »

« *4 janvier 1875.*

» ...Votre œuvre est une œuvre de pénétration lente par une onction secrète qui agira peu à peu sur les esprits. Ce n'est pas une œuvre d'action vive, déterminée; vous n'êtes pas appelée à un ministère de combat, mais de persuasion.

» Souffrons, prions, agissons sans découragement, mais sans trop de précipitation. Voyez la taupe, elle agit cachée de tous, cependant elle accomplit son but providentiel : elle détruit les vers et les insectes qui s'attaquent aux racines; elle pousse très loin ses galeries souterraines; nul ne les connaît; mais le cultivateur les devine parce que, sur ces galeries, les blés dessinent des lignes plus hautes, plus vertes, plus touffues... Eh bien, agissons, s'il le faut, ignorés de tous, inconnus; mais il faut qu'on reconnaisse notre passage à une moisson plus abondante et meilleure. Taupes ou lions, comme Jésus voudra.

» Abandonnons tout à sa sainte volonté. N'est-ce pas Notre Seigneur qui disait à sainte Brigitte : Bien-aimés, je vous aime si tendrement que, si cela se pouvait, j'aimerais mieux mourir autant de fois, pour chacun de vous, de la mort qui a causé votre rédemption, que de perdre un seul d'entre vous. Ah! soyons les chiens de chasse de ce Jésus Rédempteur... Chiens courants, nous devons courir toujours pour faire lever le gibier du Bon Dieu.

» Hélas, nous ne recevons guère que des coups de fouet... Pour moi, mon corps en est sillonné et de très cruels. Dieu ne me donne que la consolation, il est vrai qu'elle est grande, de voir au milieu de mes croix, de mes épreuves, de mes fatigues, de voir, dis-je, son œuvre grandir et prospérer.

» Dieu nous crucifie sans cesse, dans notre vie active et

militante, il ne nous donne personnellement que du pain noir... Et qui sait si nous-mêmes nous ne noircissons pas notre pain?... Tirons à la voie la plus directe pour gagner le Ciel et le faire gagner au prochain... »

Au mois d'avril 1875, M. de Cissey est à Paris, à l'Assemblée générale des catholiques :

« J'ai vu M. de Damas. Il m'a dit que les Pèlerinages du Saint-Sacrement prenaient très bien leur place parmi les autres, que cette idée était partout acceptée et qu'il n'avait nul besoin de s'en mêler ; cela se fait de soi. Quant aux Pèlerinages des Quarante-Heures, c'est une idée à jeter, mais c'est l'affaire du clergé et non du comité des Pèlerinages.

» M. de Benque a lu un très long rapport sur les Œuvres Eucharistiques. Ses conclusions très pratiques ont été adoptées par tout l'auditoire. Les voici :

1° Prière à tous les comités catholiques d'obtenir de Nos Seigneurs les Evêques l'établissement de l'Adoration Perpétuelle là où elle n'est pas établie ;

2° Prière à tous les comités catholiques de recommander l'établissement de l'Adoration Nocturne qui complète la première là où elle n'existe pas ;

3° Prière à tous les comités catholiques de recommander les Pèlerinages du Saint-Sacrement dans tous les diocèses où il se trouve des sanctuaires qui puissent les attirer. »

Il faut souligner dans cette lettre le nom de M. de Benque, ami du P. Hermann, ce converti de l'Eu-

charistie, fondateur de l'Œuvre de l'Adoration Nocturne, M. Cyrille de Benque, président de cette œuvre à Paris et son apôtre dans le monde entier. Ses fonctions de secrétaire général du Conseil de Régence à la Banque de France auraient suffi à l'emploi d'une vie. Ses devoirs d'état une fois remplis, M. de Benque était tout entier à sa famille, à l'Eglise, à l'Eucharistie. Chaque matin, il faisait une longue oraison, assistait à la messe, communiait; chaque soir il donnait une heure à l'adoration du Saint-Sacrement. Son nom, tout parfumé de l'Hostie, reviendra souvent dans ces pages[1].

M. de Cissey conclut sa lettre par une juste remarque :

« Tout cela est pratique, il y a déjà un progrès immense obtenu. Il y a vingt ans, on n'eût pas eu l'idée d'un pareil rapport dans une réunion d'hommes du monde. Prenons le progrès là où il est ; remercions-en Dieu ! Songeons à rendre ce progrès de plus en plus positif et travaillons à l'étendre... M. Vrau viendra, je crois, à Paris. Je lui remettrai vos deux écrits admirablement rédigés. S'il peut oser plus, je l'en presserai ; mais j'en doute. Ne devançons jamais trop les

1. Né en 1821 à Aurignac (Haute-Garonne), il est mort au château de Montperat en 1899. Cf. sa vie par un Membre du Conseil de l'Œuvre. Paris, 1901.

idées de nos contemporains. Les progrès se font successivement... Les Pèlerinages des Quarante-Heures sont pratiques dans une société plus parfaite que la nôtre ; ils se feront peut-être, mais quand les esprits y seront mieux préparés ; préparons-les. »

On a lu plus haut ce qui devait se passer cette même année et les suivantes dans le diocèse de Luçon.

L'idée de réparation en général et spécialement par les œuvres eucharistiques pénétrait de plus en plus les âmes. Pie IX avait dit : « La Réparation est une œuvre destiné à sauver le monde », et Mlle *** se plaisait à raconter ce trait de la vie de M. Dupont, le saint homme de Tours :

Un jour de l'année 1866, quelques mois après la mort de sa mère, elle le rencontre au beau milieu de la ville. Après le premier salut de politesse chrétienne, comme il était, à son ordinaire, sous l'impression d'une grande pensée de foi : « Venez avec moi, lui dit-il, nous allons faire ensemble deux à trois tours dans la rue Royale (la plus fréquentée de la cité) et nous parlerons très haut et très fort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Personne ne prononce son nom dans cette grande rue. Voyez tous ces gens qui marchent, s'agitent, se précipitent, ne songeant qu'à leurs affaires ou à leurs plaisirs : ils ne pensent

point à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils ne parlent point de lui. Parlons-en, nous, et très fort. Promenons-nous pour Jésus-Christ. » Et, sans attendre la réponse, il entraîne la jeune fille quelque peu interloquée et même rougissante et confuse. « Je ne compris qu'après, dira-t-elle plus tard, la pensée réparatrice du saint homme. La terre a besoin de purification. Il faut tout assainir, non pas seulement les âmes, mais les places publiques et les rues de nos cités. Y prononcer le nom de Jésus, c'est le faire passer comme un courant salubre. Même à ce seul point de vue de la réparation, la suppression des processions est un désastre que comprennent bien les croyants de l'Eucharistie. Partout où Jésus passe, il passe en faisant le bien ; or, Jésus ne passe plus !.. »

M. de Cissey entrait facilement dans ces idées mystiques qui lui paraissaient justes et profondes :

« Suivant l'heureuse inspiration que j'ai reçue de vous, lui écrivit-il de Lyon où il « prêchait » pour son Dimanche[1], je me laisse aller de plus en plus au désir de contribuer au mouvement des Œuvres eucharistiques. L'Œuvre de l'Adoration réparatrice perpétuelle fondée par Mlle Dubouché me sourit beaucoup. C'est bien le corollaire de l'Œuvre du Di-

1. Lettre du 23 avril 1875.

manche, puisque les adorateurs réparent dans leurs adorations les outrages commis contre Dieu par le blasphème et la violation du saint jour... L'Adoration réparatrice, c'est le lest du vaisseau dont nous sommes les voiles ; ce sont les mains élevées au ciel et qui obtiennent grâces et miséricordes pendant que nous combattons et luttons. A notre vie extérieure si agitée il faut le contrepoids de la méditation, de la contemplation, de l'étude des vertus contenues dans l'Hostie divine. On communie beaucoup ; certes c'est un immense progrès, mais je crains que souvent il n'y ait là quelque dévotion un peu sentimentale. Satisfaire son cœur, c'est bien, il faut aussi nourrir son âme et sa vie active de l'aliment des forts : l'oraison, sentir le besoin que l'on a d'humiliation, de pauvreté volontaire, de mépris de soi, de confusion et de sacrifice... Ah ! si cette Œuvre dont le centre est à Lyon, s'étendait à la France entière, ne serait-ce pas la réalisation de l'un de vos désirs ?... »

En plusieurs autres lettres il y reviendra :

« Notre œuvre du Dimanche va de plus en plus à la source même de la réparation. Nous nous unissons à la Victime d'un prix infini. Nous nous associons à Jésus-Hostie réparateur. Nous entrons en quelque sorte dans l'essence même de sa réparation pour sauver par Lui, avec Lui, en Lui notre peuple... Nous nous faisons nous-mêmes hosties... Et notre œuvre devient la grande œuvre réparatrice du rationalisme, du naturalisme, de la négation de Dieu et du blasphème, demandée par la Mère de Saint-Pierre de Tours et par M. Dupont [1]... »

1. Lettre du 6 août 1876.

Et déjà il voudrait voir le monde entier transformé en je ne sais quel atelier mystérieux de divines réparations :

« Où est notre missionnaire de Jésus-Hostie? Ce Dieu infiniment bon vit au milieu d'une société qui le fuit, qui le renie, qui, hélas ! trop souvent le maudit. Le froid de vingt degrés que nous avons aujourd'hui à Cissey[1] n'est pas plus fort que l'indifférence de ceux qui devraient être dévoués à Dieu et que la rage de ceux qui ne veulent plus reconnaître leur Créateur. Il y a d'heureuses exceptions, mais l'ensemble m'attriste... Ah ! que nous avons besoin des prières des grandes âmes réparatrices et constantes adoratrices comme vous nous en formez ! Votre mission est bien nécessaire et nulle n'est plus actuelle que la vôtre. Il faut que Jésus répare, aime, prie pour nous qui n'aimons plus, ne prions plus, n'expions plus qu'exceptionnellement. Unissez-vous à Lui et amenez-Lui de nombreux adorateurs et réparateurs... Là est le salut. »

Cependant, les efforts de Mlle *** tendaient à provoquer en faveur du Très Saint Sacrement une action générale, au moins de tout le Midi de la France, à l'occasion de la Procession Jubilaire des Pénitents-Gris qui se renouvelait tous les vingt-cinq ans et qui devait avoir lieu le 9 juillet 1876. Déjà on s'y prépa-

1. Lettre du 10 décembre 1879.

rait. Mgr Richard, avec sa discrétion et sa bienveillance accoutumées, bénit la zélatrice et l'encourage :

« Mademoiselle et chère fille en Notre-Seigneur,

» C'est bien tard venir vous remercier de vos vœux de bonne année et vous envoyer ma bénédiction paternelle pour l'année qui commence. Mais les évêques sont comme saint Pierre qui, selon la prédiction de Notre-Seigneur, devait aller dans sa vieillesse là où il ne voulait pas. Ils ne font pas ce qu'ils veulent, mais ce qu'ils peuvent. Il suffit que la sainte volonté de Notre-Seigneur s'accomplisse en eux.

» J'ai lu avec intérêt toutes vos lettres. Je vous retourne celle de Monsieur de Cissey.

» Je comprends vos grands désirs de faire honorer Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie. Mais l'Œuvre marche plus, je crois, que vous ne le pensez. J'espère de la bonté de Dieu qu'elle portera ses fruits, même dans le diocèse de Belley.

» Pour vous, ma fille, soyez de plus en plus fidèle à notre divin Sauveur dans l'Eucharistie. Servez-le humblement, patiemment, et abandonnez-vous à la conduite de la Providence pour vous, comme pour l'Œuvre... »

La grande idée du comité d'Avignon était de transformer le Pèlerinage jubilaire de la ville et du diocèse en un Pèlerinage expiatoire de toute la France. L'audacieuse initiatrice avait même, de concert avec les maîtres-élus des Pénitents-Gris,

demandé à Rome un délégué du Saint-Siège. La réponse fut immédiate : Volontiers Pie IX enverrait un nonce, si l'archevêque lui-même en faisait la demande. Mgr Dubreuil ne crut pas devoir exprimer de désir. Il invita son suffragant, l'évêque de Valence.

Néanmoins la fête fut très belle. Nous n'en voulons donner, d'après la *Semaine Religieuse*[1], l'*Union de Vaucluse*[2] et le *Très Saint-Sacrement*[3], Revue que venaient de fonder les disciples du P. Eymard, qu'un crayon rapide.

On avait dressé trente-trois reposoirs pour honorer les trente-trois années de la vie terrestre de Notre-Seigneur. La ville tout entière était comme ombragée d'un dôme mouvant de verdure et de fleurs. Le cortège mit plus d'une heure à se déployer et la Procession dura depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à onze heures du soir.

En tête, un détachement de chasseurs à cheval, suivi des sapeurs de la garnison, des pompiers, des tambours, des clairons et d'un piquet d'infanterie. Puis la Croix, les Pénitents avec l'étendard bleu, que

1. N° du 15 juillet 1876.
2. N° du 13 juillet.
3. N° du 1er août.

leur fondateur, Louis VIII, leur donna au jour qu'il les établit à Avignon, et d'innombrables enfants, tout de blanc vêtus qui portaient des palmes vertes, des gerbes de fleurs, des gerbes de blé, rappelant ainsi l'Entrée du Roi plein de douceur à Jérusalem.

Au passage, on admirait des autels portatifs dont chacun était comme la strophe d'un original poème en l'honneur du Saint-Sacrement : l'autel de Sion où repose l'Agneau de Dieu et que quatre fleuves arrosent ; l'autel où, de ses propres mains, la divine Sagesse prépare pour ses convives la Table Sainte ; l'autel des Parfums, riches cassolettes d'où montent des nuées d'encens ; l'autel de la Croix sur lequel deux anges à genoux élèvent le signe de notre rédemption ; l'autel de l'Horeb où des troupeaux s'abreuvent ; l'autel des Lis devant lequel s'avance un bataillon d'enfants ; l'autel du Saint-Nom de Jésus ; l'autel du Calice ; l'autel du Sacré-Cœur ; l'autel d'Emmaüs où les disciples reconnaissent le Maître à la fraction du pain ; l'autel de la Tour-Forte enfin, la tour crénelée et bastionnée, le Saint Tabernacle, qui sert de palladium à la France catholique et au monde.

Après ces longs défilés, le clergé en surplis, en dalmatiques, en chasubles d'or, en chapes d'or, et,

sous le dais en drap d'or, splendide œuvre d'art, dans l'Ostensoir d'or porté par l'archevêque, le Roi, le Seigneur, le Triomphateur, Jésus-Christ, notre Hostie, notre Dieu.

Quand le Saint-Sacrement sortit de la chapelle, les tambours battirent au champ, les clairons sonnèrent, les canons tonnèrent et, joyeuses, toutes les cloches, à tous les vents, jetèrent leurs grandes et solennelles volées, et la voix du peuple, montant comme celle des grandes eaux, en des rythmes superbes, chantait : « *Tu Rex gloriæ, Christe!* Le Roi de gloire, c'est vous, ô Jésus-Christ ! »

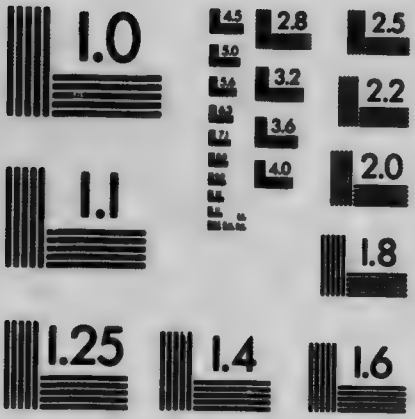
Derrière le dais marchaient l'évêque de Valence, les députés de l'Œuvre des Pèlerinages et de l'Adoration Nocturne de Paris ayant en main des cierges d'honneur, les autorités municipales, les notables de la ville, les magistrats, puis, fermant la marche, un bataillon d'infanterie et un détachement de chasseurs à cheval.

Soixante mille personnes regardaient.

A la place de l'Horloge, l'armée, massée à l'entour, attendait le Saint-Sacrement. Le général de division, Martineau-Deschenez, avec son état-major, était là. Dès que l'Ostensoir apparut, ne voulant céder à personne l'honneur de faire rendre à Dieu les hom-

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

mages que la loi prescrivait encore, le général, d'une voix émue et vibrante, cria : « Présentez armes ! Genou terre ! » Et l'armée tombe à genoux, et les drapeaux s'inclinent, et Dieu bénit. Le général et ses officiers entrent dans le cortège. La marche reprend triomphale.

Au pied du Palais des Papes, en face de la Métropole, un reposoir monumental s'élève. La foule déborde par toutes les rues, pousse ses flots sur la place immense ; on aurait dit un océan d'hommes avec sa houle. Quand l'Ostensoir fut posé sur l'autel, l'archevêque, en quelques mots tout pénétrés de l'amour de l'Église et de l'amour de la Patrie, fit acclamer Rome et la France. Il lut ensuite l'Amende Honorable, et se leva pour donner la bénédiction du Saint-Sacrement. Il était sept heures. Le soleil embrasait l'horizon. Debout dans la lumière, lentement, solennellement, l'archevêque bénit. Il bénit au levant, il bénit au couchant, au nord, au midi, la foule silencieuse et prosternée, le Rhône qui charriait des vagues d'or et le firmament qui s'empourprait des feux du soir.

Lorsque la nuit fut tombée, la foi ouvrit au Fils de Dieu un chemin nouveau, une voie lumineuse. On avait disposé à toutes les fenêtres, au-dessus de toutes

les portes, sur toutes les corniches, le long de toutes les saillies, partout, des lampes, des lampions, des lanternes multicolores, des torches, des flambeaux. On éclaira de feux de bengale ininterrompus tout le parcours, et c'était une féerie que toutes ces lueurs qui couraient, vertes, ou bleues, ou rouges comme des flammes d'incendie.

Et, dans cette nuit glorieuse, quel *Te Deum* montant jusqu'aux étoiles! « Vous êtes le Roi de gloire, ô Christ! Vous êtes le Fils éternel du Père! Vous êtes le vainqueur de la mort! C'est vous qui ouvrez le paradis à vos fidèles! Sauvez votre peuple, et bénissez cette portion choisie de votre héritage!.. »

Quand le Très Saint-Sacrement rentra dans la chapelle, il était onze heures et demie du soir.

Quelques jours après, Mgr Dubreuil écrivit à Pie IX : « Jésus-Christ avait demandé à ses apôtres une salle grande et ornée pour inaugurer le Sacrement de l'Eucharistie. Nous, nous lui avons donné pour l'adorer, pour l'y porter en triomphe, une ville tout entière, transformée tout à coup en un vaste et magnifique temple. »

***

Une manifestation pareille devait-elle s'éteindre comme les feux de bengale, ne laissant après elle qu'un vain souvenir, poussière dorée? Ne devait-elle pas plutôt avoir un glorieux lendemain? Pourquoi des processions semblables ne surgiraient-elles pas, non seulement ici et là, mais sur tous les points de la France, faisant au Dieu de l'Eucharistie une longue suite d'ovations et de triomphes? Les pèlerins d'Avignon, de toute l'ardeur de leurs âmes, désiraient que l'auguste et sacrée personne de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement devînt, sous la direction des évêques, le but direct de grands mouvements périodiques. Que disaient-ils donc ces aveugles, que les Pèlerinages ne sont plus dans nos mœurs? Il suffit d'un appel, et voici des multitudes frémissantes, les voici debout, les voici en marche.

Ce désir fut exprimé, le lendemain de la fête, 10 juillet, à Mgr Dubreuil qui l'accueillit avec faveur. L'archevêque voulut même ouvrir tout de suite ses salons, pour que, dans une sorte de Congrès en miniature, on étudiât ces projets.

La réunion, peu nombreuse mais triée, peut-on

dire, sur le volet, se composa de Nos Seigneurs d'Avignon et de Valence, de leurs vicaires généraux, de M. de Salvador, grand-maître de la Confrérie des Pénitents et de plusieurs Confrères, du vicomte de Damas, secrétaire général du Conseil des Pèlerinages, de plusieurs membres de l'Adoration Nocturne de Paris, du P. Tesnière et de trois autres prêtres du Très Saint-Sacrement.

Mgr Dubreuil ouvrit la séance par la lecture d'une adresse au Souverain-Pontife, où sa Grandeur remerciait Pie IX de la bénédiction apostolique qu'il avait accordée avec tant de bienveillance, et l'assurait qu'en cette fête « dont nos descendants parleront, » la pensée de ses souffrances et le désir de son triomphe n'avaient cessé d'être l'objet des prières de tous.

M. Daniel Collet de Paris, sollicita l'établissement de l'Œuvre de l'Adoration Nocturne à Avignon, dans la chapelle des Pénitents, et exprima le vœu qu'en attendant son organisation définitive, l'on passât cette nuit en prière devant l'Eucharistie. Monseigneur répondit que cette pensée lui agréait singulièrement et qu'en attendant la réalisation de l'Œuvre dans son diocèse, il se rendrait à la chapelle, ce même soir, de dix à onze heures. M. de Salvador

ajouta qu'il se ferait un honneur d'accompagner son archevêque. Le P. Tesnière appuya de sa parole théologique ces résolutions et ces vœux. A la présence perpétuelle de Dieu parmi nous il faut répondre par la présence perpétuelle des adorations. L'Eucharistie, c'est Notre-Seigneur qui veut entretenir avec chacun de nous des rapports personnels et vivants ; donnons-lui donc la présence vivante d'adorateurs de jour et de nuit. L'Eucharistie, c'est Jésus couronné, Jésus exalté dans les cieux, Jésus régnant à la droite du Père ; glorifions-le, exaltons-le, faisons-le régner par des expositions solennelles, des processions triomphales, des pèlerinages, s'il se pouvait, ininterrompus. A son tour, le P. Leroyer, de Marseille, émet le vœu que, chaque année, sur un point ou sur un autre de la France, on organise un grand Pèlerinage au Saint-Sacrement, qui serait suivi d'un Congrès où l'on traiterait de toutes les Œuvres de prière et de zèle qui ont rapport au royal service de Jésus-Christ. M. de Damas reprend ce vœu avec chaleur et compétence : Nous avons été à tous les sanctuaires illustrés par les reliques des Saints ; nous avons surtout visité les sanctuaires de la Reine des Saints. C'est beaucoup, ce n'est point assez. Bien que tout pèlerinage se ter-

mine par la communion et qu'ainsi l'Eucharistie en soit en quelque sorte la fin obligée, nous n'aurons atteint la perfection de cette grande Œuvre qu'aux jours où Jésus-Christ, Roi des nations dans l'Eucharistie, sera le but déclaré, explicite, de pèlerinages régionaux et nationaux.

Et, dès maintenant, l'on songe que la ville d'Angers où l'archidiacre Bérenger enseigna ses erreurs sur la présence réelle, pourrait être le lieu du Pèlerinage Eucharistique de l'année prochaine et du Congrès qui s'ensuivrait.

Le soir on se retrouva au pied du Saint-Sacrement. Le lendemain, au moment où les adorateurs quittaient la sainte chapelle où ils avaient passé la nuit, un pèlerinage de Besançon, succédant à un pèlerinage de Cette, entrait dans le sanctuaire.

V

En 1877, marche en avant peu sensible. — La Zélatrice, garde-malade. — M. de Bonque publie son livre sur « l'Adoration Nocturne ». — Lettres de l'abbé Augustin Lémann, de Mgr de Ségur, de M. de Cissey. —

Mlle * à Lyon. — Rencontre de Mgr Dubuis, évêque de Galveston. — Une Supplique à Léon XIII. — Cinq cents signatures. — Parole du Pape : « Pour les Œuvres Eucharistiques j'accorderai tout. »**

Rêves incessants d'un Comité central, d'un Cardinal protecteur. — Mgr Mermillod et les religieux. — Lettre de Mgr de Ségur.

Préparation d'un Pèlerinage Eucharistique à Faverney. — Lettre-circulaire de l'archevêque de Besançon. — Maladie de Mlle *. — Elle part quand même. — Le « Credo Eucharistique » d'un prêtre. — Faverney. — Émotion d'une femme juive. — Scélératesse d'un enfant.**

Petit Congrès Eucharistique.

Lente est la marche dans le mouvement qui se dessine vers la Sainte Eucharistie. La Zélatrice elle-même est entravée dans son action par la maladie d'une nièce tendrement aimée. Durant dix mois, elle se fera garde-malade.

En cette année 1877, rien ne traduisit vivement le progrès, si ce n'est que, dans les assemblées plénières

de Lille et de Paris, on redoubla d'intérêt pour les Œuvres du Très Saint-Sacrement, qu'à Paris, on émit le vœu qu'un comité permanent fût spécialement chargé des Œuvres eucharistiques, — si ce n'est aussi que cette année-là, parut l'ouvrage de M. de Benque sur *l'Œuvre de l'Exposition et Adoration Nocturne*, lequel, même au point de vue de la propagande eucharistique, fit un grand bien ; un chapitre y est consacré aux Pèlerinages. Il faut noter encore la procession mensuelle des hommes à Notre-Dame de Paris.

L'abbé Augustin Lémann dont Mlle *** avait entendu, à Avignon, les belles conférences sur *le Christ et les Nations frémissantes*, et qui, plus d'une fois, la fortifia de sa bonne parole non seulement dans la vie intime, mais dans sa vie extérieure pour sa part de zèle eucharistique qu'il lui était donné de porter ici ou là, lui écrivait : « Ne vous inquiétez pas trop devant les points d'arrêt que la Providence sème en ce moment sur la route de votre zèle. Tout souffre avec le Pape ; toutes les œuvres avec l'Église sont entravées. Conservez soigneusement vos bons désirs, le jour de l'élan et du *Magnificat* arrivera aussi pour vous. »

A la même date, 17 mai 1877, Mgr de Ségur lui

faisait entendre le même son de cloche, un peu mélancolique :

« Mademoiselle,

» Bien que je regarde comme un des plus grands dangers du temps présent la désolante *maladie de la peur*, je ne sais réellement que répondre à vos questions. Les moments que nous traversons sont si difficiles, les résistances et les responsabilités de nos évêques s'appuient sur des motifs si graves, que je me trouve heureux de n'avoir point la charge de diriger n'importe quel mouvement catholique. Dans le doute abstenons-nous et prions d'autant plus qu'il nous est difficile d'agir.

» Pardonnez-moi le vague forcé de cette réponse et croyez-moi votre serviteur entièrement dévoué en l'amour de Notre-Seigneur outragé, vilipendé, blasphémé et rejeté par les princes de ce monde et par leurs abominables lois. »

Tout autre est le timbre de la voix de M. de Cissey : « Faut-il que ce soit une de mes œuvres, de vous rappeler à Jésus, de ne pas vous laisser vous engourdir dans la famille ! Allons, laissez-moi vous dire que Dieu vous veut à autre chose que d'être garde-malade. Ne perdez plus une heure, plus une minute d'une vie qui appartient toute à Jésus. Ne vous endormez pas. Soyez apôtre ! »

Sitôt qu'il y eut dans l'état de la chère malade

une accalmie, Mlle *** prit le chemin de Lyon. Elle s'installa à Fourvière.

Un jour du mois de janvier 1878, elle fut rencontrée par un prêtre du Prado qui lui dit : « Je m'en vais faire visite à Mgr Dubuis, évêque de Galveston au Texas, mon compatriote et mon ami. Venez avec moi. Je vous présenterai. Mgr vous donnera une poussée pour vos œuvres du Saint-Sacrement. » Elle n'hésita point.

L'entretien dura deux heures. Il se renouvela plusieurs fois. On ne parlait que de l'Eucharistie. Mlle *** appuyait sur la nécessité urgente d'un recours général à Notre-Seigneur dans son Sacrement pour le salut de la France et du monde, et en même temps sur la nécessité d'Assemblées générales ou Congrès pour la propagande et la réalisation de l'idée. L'évêque-missionnaire, à son tour, racontait les merveilles qu'il avait obtenues au Texas par l'Eucharistie. Arrivé là-bas, sans ressource, avec un seul prêtre, il trouve dans sa foi à l'Hostie et dans son amour de quoi susciter comme par enchantement des chrétientés florissantes, à telles enseignes qu'en 35 ans, de six cents chrétiens le Texas est monté à plus de cinq cent mille et que le nombre des prêtres s'élève (en 1878) à deux cent cinquante ; il y a six évêques.

Lorsque Mgr Dubuis fut bien au courant des idées et projets de Mlle ***, il lui dit : « Je crois comme vous au salut social par l'Eucharistie. Je vais partir pour Rome. Préparez une supplique au Saint-Père où vous demanderez une bénédiction pour le développement des Œuvres du Saint-Sacrement. Envoyez-la-moi ; je la présenterai à Léon XIII. »

Bientôt la supplique fut rédigée ; en voici la teneur[1] :

« Très Saint Père,

» Humblement prosternés aux pieds de Votre Sainteté, nous la conjurons de donner une nouvelle bénédiction[2] au mouvement Eucharistique qui s'est produit depuis quelques années en France par les Pèlerinages au Saint-Sacrement.

» Pie IX, de sainte mémoire, avait bien voulu les encourager et les bénir en même temps que le précieux opuscule de Mgr de Ségur : *La France au pied du Saint-Sacrement*, qui en a popularisé la pensée. De grandes manifestations ont suivi, à Douai, à Avignon, à Paris, à Angers.

» Dans leur désir de susciter dans notre pauvre France un plus grand développement des Œuvres Eucharistiques, les soussignés déposent aux pieds de Votre Sainteté leur supplique ardente et pleinement bénie par leurs Evêques... »

1. Lettre du 2 avril 1878.

2. On se rappelle que la première fut accordée pour Avignon.

Mlle *** envoie ce texte à Mgr de Ségur, qui lui répond de le faire imprimer à mille exemplaires au moins et de le faire couvrir de signatures dans tous les diocèses, afin de pouvoir le présenter au Vicaire de Jésus-Christ comme une sorte de vœu national.

Et le prélat ajoute : « Je suis assuré qu'en s'y prenant un peu de bonne heure, les Pères de l'Assomption pourront faire entrer dans le grand réseau de l'Œuvre des Pèlerinages nos beaux Pèlerinages Eucharistiques. »

Remarquons au passage que Mgr de Ségur tendait toujours à un large mouvement, un mouvement général, s'il se pouvait et si Dieu l'accordait.

Pour l'instant il s'agissait de recueillir de nombreuses signatures ; mais, pour une telle propagande, Mlle *** était trop seule. Elle n'obtint guère, — et au prix de combien de démarches et d'écritures ! — que cinq cents signatures d'hommes, des plus respectables, il est vrai, de Paris, d'Angers, de Marseille, surtout d'Avignon.

Quelques semaines plus tard, elle revoyait Mgr Dubuis, à son retour de Rome. — J'ai entretenu Léon XIII, lui dit-il, de tous vos désirs eucharistiques. Le Saint-Père ne se lassait pas d'écouter et il ne tarissait pas lui-même sur ce sujet. Il croit

aussi à notre salut par l'Eucharistie. Il accorde la Bénédiction apostolique à chacun des dépositaires de la supplique, nommément. Quand j'allais me retirer, le Pape daigna me dire : « Vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir que de me parler de l'Eucharistie. *Pour les Œuvres Eucharistiques j'accorderai tout.* »

« A présent, ajouta Mgr de Galveston, vous pouvez marcher : la bénédiction de l'Eglise est avec vous. »

Seule ou à peu près, que pouvait-elle faire? M. de Cissey avait raison de lui écrire : « Ce qui vous manque, c'est d'être un homme et de mener la vie que je mène. Une œuvre sans apôtre marche difficilement. Pour aboutir, il lui faudrait un ensemble de forces considérables. »

Aussi rêvait-elle toujours, ne fût-ce que pour représenter les cinq cents signataires de la supplique, et aussi pour conduire d'une manière régulière le mouvement, d'un comité central : Mgr de Ségur en serait le président ; M. de Benque et les principaux confrères de l'Adoration Nocturne les membres agissants. Elle rêvait aussi — quel rêve ne faisait-elle pas, tout éveillée, pour la glorification de Notre-Seigneur dans son Eucharistie ! — d'un cardinal

protecteur des Œuvres du Saint-Sacrement non seulement de France mais de l'Eglise entière. Elle s'en était ouverte à M. de Benque qui goûtait l'idée et lui écrivait : « Cette nomination faciliterait l'union et le développement de toutes nos œuvres ; mais comment y parvenir? » Mgr Dubuis, dans un second voyage à Rome, emporta l'idée et il la communiqua tout de suite au cardinal Pitra. Mais le temps sans doute n'était pas encore venu.

De son côté, Mgr Mermillod écrivait à la zélatrice : « Que faites-vous donc? Où en sont les Pèlerinages de l'Eucharistie? Il ne faut pas laisser tomber cette œuvre. Pourquoi ne la confieriez-vous pas à une société religieuse d'hommes? » Et il indiquait les Prêtres du Saint-Sacrement, à leur défaut les Assomptionnistes, ou les Jésuites de Paray-le-Monial. L'infatigable zélatrice fit les premières démarches. Les Prêtres du Saint-Sacrement auraient cru sortir de leur vocation : « Nous sommes faits, disaient-ils, pour le prie-dieu. » Les Pères de l'Assomption étaient absorbés par tant d'œuvres déjà qu'ils n'osaient en prendre une nouvelle. Restaient les Pères jésuites. Mlle *** en écrit à Mgr de Ségur.

« Chère Mademoiselle,

Vous ne m'annoncez jamais que de bonnes grandes nouvelles. Je ne puis malheureusement pas grand'chose par moi-même pour ces grandes Œuvres de réparation et de Pèlerinages Eucharistiques, retenu que je suis par des travaux auxquels je ne puis pas même suffire. La pensée de Paray-le-Monial comme centre permanent de tout ce bien, me semble être l'expression de la volonté du Bon Dieu : n'a-t-il pas Lui-même choisi Paray, et la Compagnie de Jésus, qui vient de s'y fixer providentiellement, pour réaliser les grandes pensées de réparation, et par conséquent de salut qui vous préoccupent à si juste titre? L'excellent P. Drevon, avec son armée bénie et immense de la Communion réparatrice, n'a-t-il pas déjà planté le drapeau eucharistique du Sacré-Cœur en ce lieu véritablement unique? Je n'ai pas besoin de vous dire que plus vous ferez pour faire aboutir ces projets, plus vous entrerez selon moi, dans les desseins miséricordieux du Cœur de Jésus, et que je vous autorise de tout cœur à vous servir de mon nom, partout où vous croirez qu'il pourra être utile à la glorification du Saint-Sacrement et du Sacré-Cœur. Veuillez vous souvenir aux pieds du Sauveur du pauvre homme qui a l'honneur d'être votre serviteur bien affectueusement dévoué. »

Les Pères jésuites pressentaient qu'un orage allait éclater sur les Congrégations et tout d'abord sur leur Compagnie. Pour l'instant, répondait le provincial, il n'y a rien à faire. — Il faut conclure que Dieu avait d'autres desseins sur l'Œuvre.

***

En attendant, on songe à promouvoir un grand pèlerinage à Faverney, au diocèse de Besançon. Le miracle de Faverney est un fait historique indiscuté, indiscutable. Une nuit, pendant que les religieux qui devaient faire la veillée sainte devant le Saint-Sacrement, s'étaient endormis, le feu prit à l'autel. Le ciboire et l'ostensoir furent maintenus dans les airs par une force invisible trente-trois heures durant. Vingt-trois mille personnes virent le prodige et l'attestèrent.

On se souvient qu'au petit Congrès d'Avignon l'espoir fut exprimé d'un prochain Pèlerinage Eucharistique à Angers. L'archevêque de Besançon, Mgr Paulinier, à l'instigation d'un prêtre de sa ville épiscopale, M. l'abbé Jeannin, directeur des Pèlerinages de la Franche-Comté, prit l'initiative et attira le mouvement vers Faverney.

Depuis longtemps déjà, Mlle *** était en relation avec M. l'abbé Jeannin. Dès 1874, un instant, on avait cru ce pèlerinage possible et même à la veille d'être réalisé.

Par une lettre-circulaire en date du 5 août 1878,

Mgr Paulinier, qui avait consacré son Instruction quadragésimale à la discussion historique et doctrinale du miracle de Faverney et institué l'Adoration Perpétuelle dans son diocèse, annonce à son clergé le Pèlerinage Eucharistique pour le 3 septembre.

Tout d'abord il se félicite de l'établissement des Quarante-Heures :

« Le divin Voyageur, parti de notre basilique de Saint-Jean, où il a été l'objet, le 23 mars dernier, d'un triomphe qui a dépassé toutes nos espérances, s'en va, chaque soir, à travers nos vallons et nos montagnes, établir sa demeure sur le nouveau trône que lui prépare la piété de ses enfants ; et, dans nos hameaux les plus modestes aussi bien que dans nos cités, il est accueilli partout avec un saint enthousiasme. La paroisse revêt ses habits de fête, les travaux sont suspendus, les fidèles des campagnes voisines accourent, un clergé nombreux se réunit pour faire un cortège d'honneur à son roi, l'église se pare de fleurs et de feuillages et s'illumine de mille feux, des chants pieux retentissent, les prières se succèdent la nuit et le jour. Tandis que nous avions eu le projet de confier aux communautés religieuses le soin de l'Adoration nocturne, il n'est presque pas un pasteur qui n'ait réclamé cette faveur précieuse pour les hommes confiés à sa sollicitude. Sous l'influence de ces cérémonies, la foi se réveille et d'innombrables communions proclament l'accroissement de dévotion qui se manifeste dans les âmes pour la Victime de l'autel. »

Mais l'amour du pieux prélat pour Jésus-Eucharistie n'est pas encore satisfait, et il adresse à son peuple un nouvel appel.

Sans doute, chaque année, au jour anniversaire du miracle, à Faverney, dans la vieille église abbatrale, les foules se pressent, mais seulement de la région voisine.

« Nous voudrions provoquer un mouvement plus général, cette pensée que vous a déjà confiée sous notre inspiration le zélé directeur de notre *Semaine religieuse*[1] a éveillé d'unanimes sympathies. Des adhésions et des encouragements nous sont arrivés d'un grand nombre de paroisses : prêtres et fidèles se sont émus. Des diocèses étrangers, Paris, Lyon, Cambrai, Avignon, Nîmes, Angers, ont exprimé le désir de s'associer à cette manifestation eucharistique. Le comité du Pèlerinage national a promis son concours, et plusieurs de nos vénérés collègues ont daigné répondre à notre appel. Tout nous fait donc espérer une de ces solennités exceptionnelles proclamant à notre siècle sceptique que la France est toujours la nation chrétienne, et que l'Eglise dont on se presse trop de sonner les funérailles est plus que jamais pleine de vie. »

Puis, l'archevêque fait aux prêtres une invitation spéciale. Pourquoi ? D'abord parce que tout Pèleri-

1. M. l'abbé Jeannin.

nage Eucharistique est essentiellement un pèlerinage sacerdotal ; mais aussi parce que « des délégués des Œuvres eucharistiques se trouveront réunis à Faverney, et qu'ils pourront peut-être discuter dans quelques réunions particulières les moyens de propager dans les paroisses ces œuvres et de donner au culte du Très-Saint Sacrement un développement nouveau. »

C'est peu en soi que cette dernière phrase ; elle indique pourtant que, petit à petit, nous nous acheminons vers les Congrès de l'Eucharistie.

Depuis plusieurs mois au courant de ces projets, Mlle *** comptait se rendre à Faverney pour aider aux préparatifs matériels de la fête et semer là, comme ailleurs, des idées ; mais voici qu'au moment du départ, elle tombe malade. Il lui faudra, durant trois semaines, garder le lit. La lettre-circulaire de Mgr Paulinier paraît. Elle en reçoit comme une secousse électrique. « Docteur, dit-elle à son médecin, puis-je voyager? — Impossible ! » Elle ne se décourage point pour si peu. Elle interroge l'aumônier du couvent où elle était descendue : « M. l'abbé, je voudrais partir pour Faverney ; le docteur me le défend. Que faire ? » Elle se tenait à peine debout. « Que faire ? reprend le vieux prêtre. Faire

un acte de foi et partir... Comment pourriez-vous hésiter? Votre vocation est de travailler pour l'Eucharistie; or, un grand pèlerinage, c'est comme la mise en marche des foules vers le Saint-Sacrement. Là vous êtes dans votre voie. Partez, Dieu fera le reste. » Elle partit. « Après tout, disait-elle, si je meurs dans ce voyage, je mourrais sur la route de l'Eucharistie. »

A peine dans le train, un mieux se fit sentir, et il sera progressif jusqu'à Besançon.

Dans la ville épiscopale, elle visita un ecclésiastique dont nous ne sommes pas autorisé à dire le nom, et qui lui rappelait, pour la direction eucharistique, le vénéré P. Eymard. Elle le connaissait depuis cinq ans, mais seulement par ses lettres. Un jour de l'an 1875, le 16 août, il lui avait écrit :

« Je ne puis répondre d'une manière un peu précise à toutes les questions que vous me posez; mais, en revanche, je vous réciterai volontiers mon *Credo* :

» Je crois que l'adorable Eucharistie n'a pas encore reçu les honneurs universels qu'elle doit reçevoir avant la fin des siècles.

» Je crois que le mouvement qui porte les âmes vers l'Eucharistie aujourd'hui, est un mouvement providentiel et précurseur de quelque grand triomphe pour l'Eucharistie.

» Je crois que tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, en

l'honneur de l'Eucharistie : Ordres religieux, Confréries, Associations, n'est encore qu'une ébauche de ce que Dieu fera dans la suite.

» Je crois, en particulier, que les pèlerinages au Saint-Sacrement ont été et sont, dans les vues de la Providence, un moyen de réveiller la foi envers l'Eucharistie.

» Oui, je crois tout cela fermement. Mais quand, comment, par qui ou par quoi Dieu commencera-t-il *ce règne permanent de l'Eucharistie sur le monde ?* je ne le sais pas !...

» Allez en avant, soufflez le feu de la charité Eucharistique. Tenez-vous sous la dépendance de votre Evêque et du Chef de l'Eglise, afin que votre action ait plus de vertu. Et tout ce que vous ferez, tout ce que vous souffrirez, sera une préparation au règne et au triomphe perpétuel et universel de l'adorable Eucharistie.... »

Comprend-on que la zélatrice du Saint-Sacrement ait savouré la joie d'assister à la messe de ce prêtre?

Elle prit ensuite le chemin de Vesoul où se trouvait Mgr Paulinier qui lui fit grand accueil, et, enfin, arriva sans trop de fatigue, à Faverney. La Providence avait veillé sur elle.

Ce fut une belle vision que la journée eucharistique du 3 septembre[1]. Dans la vaste plaine, se

1. Cf. la *Semaine Religieuse* du diocèse de Besançon du 7 et du 14 septembre 1878. Voir aussi *le Très-Saint-Sacrement*, n° du 15 septembre de la même année.

dressait, haute et large, telle une île au milieu de l'océan, une estrade où l'on célébra le saint Sacrifice. La foule humaine, — vingt-cinq, trente mille pèlerins, — l'entourait et la pressait de son remous tranquille. On chanta le *Kyrie*. On chanta le *Credo*...

> Et chacun de ces flots que Dieu seul peut compter,
> Quand l'autre avait fini, se levait pour chanter...

Quelle harmonie et quel spectacle !

L'après-dîner, la procession reprit sa marche vers le reposoir. Sous le chaud soleil, on aurait dit des moissons ondulant à la brise. Quand furent dites les vêpres, l'âme de l'archevêque éclata en des tressaillements de joie surnaturelle. Jésus est là dans son sacrement, il est là vivant pour nous, intercédant pour nous. Ne nous lassons pas de faire monter vers lui des adorations, des louanges, des prières. Réparons aussi ; réparons pour nos familles, pour nos paroisses, pour nos diocèses, pour la patrie... Et tout un peuple à genoux, chantant le *Miserere* et le *Parce Domine*, demandait grâce. Quelle émotion quand l'Hostie, dans son blanc manteau d'amour et de miséricorde, s'éleva, puis s'abaissa sur la multitude, bénissant et pardonnant ! A la bénédiction de Notre-Seigneur s'ajouta celle de son vicaire.

De retour à l'église, Mgr Besson, évêque de Nîmes, à la joie des pèlerins, monta en chaire. Un passage de cette allocution achèvera de raconter cette sainte journée :

» Vous avez souhaité qu'un évêque sorti de l'Eglise de Besançon terminât par quelques paroles le pèlerinage que nous venons d'accomplir en souvenir du miracle de Faverney, qui est la gloire la plus authentique et l'espérance la plus chère de cette illustre Eglise. Quel souvenir et quelle gloire !

» Sept prélats sont venus, les uns du fond de leur cloître, les autres du haut de leur siège épiscopal[1], pour adorer la sainte Hostie de Faverney en inclinant leur mitre d'honneur devant les autels du miracle ; vingt-cinq mille fidèles et plus de mille prêtres la chantent ; voici les fils de saint Benoît, de saint Dominique, de saint Bernard et de saint Ignace qui leur disputent l'initiative des saintes louanges. L'éloquent métropolitain que Dieu a fait asseoir sur le siège de Besançon, se mettant à la tête de tout ce pèlerinage, publie plus haut que tous les autres, avec sa vive foi, son zèle ardent et sa profonde pitié, les miséricordes du Seigneur,

» Nous avions appelé le pèlerinage de Faverney un pèlerinage national. Il n'y a pas de mot qui le caractérise mieux. C'est, en effet, une nation tout entière qui célèbre cette fête, c'est la nation comtoise, comme on disait encore au

1. Les évêques de Saint-Dié, de Nîmes, de Verdun, de Bâle ; les abbés de la Trappe de N.-D. des Dombes et des Bénédictins de Delle.

XVIIe siècle, quand elle était maîtresse de ses destinées et qu'elle gardait, jusque sous un maître étranger, ses franchises, son caractère et ses lois. La voilà à la fin du XIXe siècle telle encore que la foi catholique l'avait faite La voilà tout entière au pied de la sainte Hostie de Faverney. La voilà avec ses pasteurs, ses paroisses, ses bannières. Aucune ville n'y manque. Besançon, Dole, Salins, Gray, Vesoul, Saint-Claude, Jussey, Luxeuil, Pontarlier, nos anciennes capitales et nos places fortes, nos bourgs et nos campagnes, notre vieille noblesse et notre excellente bourgeoisie, nos laboureurs, nos vignerons, nos ouvriers, toutes les professions et tous les âges, toute la Comté est ici. La Suisse et la Lorraine y ont envoyé leurs évêques. Lyon et Paris y sont représentés par l'élite de leurs comités catholiques ; c'est assez pour que la France le sache, l'admire et le répète... »

Et l'éloquent prêcheur appelle à son tour les miséricordes de Dieu sur la France et sur l'Église :

« Miséricorde pour la France ! Aux blasphèmes nous ne répondons que par des prières, aux insultes par des bienfaits, aux injustices par des larmes, et à force de prier, de pardonner, de pleurer, d'oublier, nous finirons peut-être par vaincre l'ingratitude. Que la France demeure catholique et tout sera sauvé...

» Plus haut que la France, je vois l'Eglise. L'Eglise seule a des promesses d'immortalité, seule l'Eglise peut se promettre de durer toujours... O Eglise romaine ! que vous êtes bien digne d'être appelée le centre de l'unité, le fondement inébranlable de toute croyance, la colonne qui soutient le

monde, la chaire où toute vérité s'enseigne, la voie hors de laquelle il n'y a point de salut, la porte du ciel! Vous êtes tout cela, ô sainte Eglise, et vous êtes cependant la barque fragile que les flots envahissent et menacent de submerger. Ils montent plus haut que jamais, ces flots insolents; les timides tremblent, les prudents se taisent, les politiques déclarent que vous allez périr; les impies, prenant le bruit qu'ils font pour le signal de leur victoire prochaine, affirment que vous avez péri et que vous n'êtes plus qu'une ombre encombrée de cadavres à ensevelir. Non, sainte Eglise, vous ne périrez pas. Je vois au gouvernail Pierre qui prend les ordres du Seigneur. Hier c'était Pie IX, aujourd'hui c'est Léon XIII, toujours c'est le pape, le pape toujours infaillible. Pie IX s'est couché dans sa gloire, Léon XIII s'est levé dans sa force, et le rameur immortel mène la barque de l'Eglise toujours plus haut que les flots qui l'emportent. Pèlerins de Faverney, vous y reposez avec confiance, les yeux tournés vers le soleil qui se voile quelquefois, mais qui ne pâlit jamais. Ce soleil, c'est Jésus. Le feu marchera éternellement devant lui : *ignis ante ipsum præcedet*. La flamme qui lui a servi de trône dans ce sanctuaire n'est qu'une faible image des rayons qui l'enveloppent de tous les points du temps et de l'espace dans la lumineuse demeure du ciel : *thronus ejus ignis atque flammarum*. Là, nous le verrons sans voile, nous l'aimerons sans partage, nous le louerons sans mesure. Et nos cantiques, transportés un jour dans la langue des anges, le célébreront avec un accent qui ne fera que croître et s'embellir encore, pour vérifier dans toute sa vérité et dans toute sa grandeur l'oracle du prophète : Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. »

Un détail à noter de cette journée sanctifiante. Une dame juive qui avait invité Mlle*** à contempler de ses fenêtres le grand spectacle de la procession, pleurait à chaudes larmes. — « Eh! pourquoi donc pleurez-vous, Madame? — Oh! que vous êtes heureux, vous catholiques! On vous attaque, on vous insulte, on vous écrase, vous triomphez toujours! »

Là aussi le démon fit des siennes. Un enfant d'une douzaine d'années, — poussé, d'après le récit qui s'en fit alors, et payé par un inconnu, — avait scié aux angles quelques unes des poutres qui soutenaient l'estrade où devait se tenir le clergé. Une fois chargée, une partie de la tribune ploya. Trente à quarante personnes chancelèrent ou tombèrent. Une pauvre femme fut blessée; elle mourut le lendemain. Il n'y eut point de panique, car la masse ne s'aperçut pas de l'accident.

Après cette manifestation éclatante, l'idée d'un Congrès Eucharistique apparaissait à tous comme une conclusion nécessaire. On avait adoré, on avait prié, on avait crié sa foi; il était bon maintenant, il était opportun et salutaire, de traduire les inspirations et les grâces du Pèlerinage en résolutions pratiques. C'est ce qu'on essaya le lendemain, dans l'église même de Faverney, sous la direction immédiate de

l'archevêque et en présence de l'évêque de Nîmes.

Le Congrès s'ouvrit par la messe et le chant du *Veni Creator*. Il y avait là deux cents prêtres parmi lesquels l'abbé Bridet, de Lyon, et de nombreux pèlerins, notamment : M. Champeaux, réprésentant les Œuvres Eucharistiques de Lille, M. Collet, représentant l'Adoration Nocturne de Paris, M. de Beffort, représentant l'Adoration Réparatrice des Pères Maristes de Paris, M. Cartier, représentant les Œuvres Eucharistiques d'Avignon, le P. Drevon, représentant la Communion Réparatrice de Paray-le-Monial, M. de Damas, président du Comité des Pèlerinages de France, M. de Montalvo, représentant les Œuvres Eucharistiques d'Espagne, M. Van Lier, vice-consul de Hollande à Paris, représentant l'Adoration Diurne des hommes. N'était-ce pas déjà comme un embryon de Congrès eucharistique international ?

Après une brève allocution du P. Tesnière, directeur des travaux, sur le but même de cette réunion, Mgr Paulinier prit la parole. « Avignon et Douai, dit-il, ont célébré avec magnificence des fêtes eucharistiques, mais, semble-t-il, locales. Faverney inaugure un mouvement plus vaste, le mouvement eucharistique de France. Nous avons le droit de

nous en réjouir, car c'est vers le Saint-Sacrement que tout doit converger dans l'Eglise; c'est par le Saint-Sacrement que Marie opère ses merveilles : la Mère n'a de puissance que par le sang du Fils. Aussi le culte de l'Eucharistie qui a été le culte de tous les siècles, doit-il devenir le culte souverain du nôtre. Aux jours mauvais que nous traversons, seul il est capable de nous sauver. Quel est en effet le mal dont nous mourons? N'est-ce pas l'adoration de soi-même, n'est-ce pas l'égoïsme? Le remède, c'est l'oubli de soi, le dévouement, le sacrifice. Or, où est-elle la source profonde du sacrifice, si ce n'est dans le Saint-Sacrement, si ce n'est dans la Communion? Là donc et là seulement est le salut social. Si la France et le monde doivent encore voir de beaux jours, ils les verront par l'Eucharistie. »

M. l'abbé Boilloz, vicaire général de Besançon, lut ensuite un rapport sur l'établissement de l'Adoration Perpétuelle dans l'archidiocèse. Elle vient de naître et déjà elle est glorieuse. Dans presque toutes les paroisses l'Adoration Nocturne la prépare ou la complète. Toute la nuit, les confessionaux sont assiégés par les hommes et, dès l'aube, on s'agenouille à la sainte Table.

Grâce à la communion Réparatrice, dit à son tour

le P. Drevon, laquelle se répand dans les deux mondes, le Cœur de Jésus, partout abreuvé d'outrages, est consolé dans la Sainte Eucharistie, tous les jours, par cinquante mille communiants.

A Paris, raconte M. Daniel Collet, l'Adoration Nocturne a groupé trois mille hommes pris dans tous les rangs de la société, dans les rangs ouvriers surtout peut-être, et c'est là une réponse, entre toutes victorieuse, aux insolents défis de la libre-pensée ou de l'impiété.

Donner à Dieu une heure de la nuit, assurément c'est bien ; mais n'est-il pas plus méritoire encore, dans ce grand tourbillon des affaires et des servitudes de la vie mondaine à Paris, de lui donner une heure pendant le jour ? Cette Œuvre de l'Adoration Diurne a été fondée dans la chapelle des Prêtres du Saint-Sacrement, et M. Van Lier en parle avec des accents d'une foi si entraînante que, malgré la sainteté du lieu, les applaudissements éclatent.

On accueille avec une émotion pieuse aussi le rapport d'un prêtre de la Rochelle, M. l'abbé Portier, sur l'Œuvre du Saint-Viatique, qui a pour but de visiter les malades pauvres, de les secourir dans leurs besoins matériels et spirituels, de les disposer

à recevoir les derniers sacrements. de tout préparer chez eux et d'y accompagner Notre-Seigneur. C'est du même coup former une ligue contre les solidaires, les surveiller, les attaquer, et ainsi sauver des âmes. A cette date, une trentaine de diocèses ont compris l'Œuvre et l'ont adoptée.

Dans la chapelle des Pères Maristes, à Paris, une Œuvre d'Adoration Réparatrice, fondée en 1874, prospère. Chaque mois, elle donne à Notre-Seigneur dans l'Eucharistie mille vingt-trois heures d'adoration, près de treize mille en un an. M. de Beffort fut son rapporteur très écouté.

Enfin, un Espagnol, M. de Montalvo, révéla aux congressistes les merveilles qu'opéraient l'Adoration Diurne et l'Adoration Nocturne à Madrid, à Séville, à Grenade, dans les colonies lointaines, et, quand il rapporta que, dans sa patrie, terre classique de la foi au Saint-Sacrement, plus de deux millions de communions sont faites pour les intérêts de Notre-Seigneur et le triomphe de l'Eglise, ce fut dans l'assemblée une ovation ardente.

Mgr Besson prononça les dernières paroles du Congrès : « L'Italie, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, la Belgique, veulent disputer à la France l'initiative des Œuvres Eucharistiques ou elles se

montrent fières de la suivre avec une émulation généreuse. Les directeurs de ces œuvres méritent toutes les louanges. Nous les convions dans trois ans dans notre ville de Nîmes où l'hérésie de Calvin a fait tant de ravages. Un mur de séparation s'est élevé entre les croyants de l'Eucharistie et les incroyants ; il faut l'abattre. A l'heure qu'il est, notre cathédrale n'offre plus qu'un monceau de ruines ; nous en avons fermé les portes. Dans trois ans nous espérons les rouvrir et, dès aujourd'hui, je vous y convoque tous pour un nouveau Congrès du Très Saint-Sacrement. »

En marche
vers les Congrès Eucharistiques.

EN MARCHE
VERS LES CONGRÈS EUCHARISTIQUES

I

Des jours mauvais sur la France. — Nécessité urgente de la prière réparatrice. — L'Adoration Nocturne des femmes à Lyon. — Lettre de M. de Benque. — Grand deuil de famille. — Lettres de M. de Cissey. — L'Adoration Nocturne des femmes à Paris. — Lettre de Mgr Richard.
Un rêve au château de Blois. — Les Etats Généraux de l'Eucharistie. — Lettre de M. de Benque. — Peut-être faudra-t-il passer la frontière.

En ce temps-là des jours mauvais se levaient sur la France. Déjà, le 4 mai 1877, le cri de guerre avait été lancé contre l'Eglise : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » Les électeurs ont renvoyé à la Chambre une majorité sectaire qui va s'acharner contre toutes les traditions religieuses du pays. La célébration du centenaire de Voltaire est projetée, ou plutôt son apothéose. Jules Ferry, l'âme damnée de la Franc-

Maçonnerie, est ministre de l'Instruction publique, et l'heure approche où il déposera sur le bureau des Chambres le projet de la loi maudite qui porte son nom.

Il était donc urgent de prier, de réparer, de s'associer pour la prière et la réparation. Plus que jamais il faut monter la garde devant l'Eucharistie.

Or, au mois de juillet 1878, Mlle *** était à table à Ars, avec des pèlerins de Paris. Elle avait pour voisine une ancienne élève du Sacré-Cœur de Conflans, qui lui racontait que des dames, au nombre de deux à trois cents, passaient des nuits au pied de la Sainte Hostie dans la chapelle des religieuses de l'Adoration Réparatrice de la rue d'Ulm. — « Comment ! des femmes osent faire l'Adoration Nocturne ! Que de fois, personnellement, j'ai envié les hommes sans espérer jamais pareil bonheur ! — Eh pourquoi ? répliqua vivement l'inconnue ? — Mon Dieu, pourquoi ? parce que peut-être ce n'est pas dans nos habitudes françaises et que cette innovation pourrait ne pas paraître à tous convenable. — Convenable ! répliqua plus vivement encore l'interlocutrice ; mais ce qui me convient à moi est convenable..... »

Emue de cette fière réponse et comme éclairée

intérieurement d'une grande lumière, elle s'en alla trouver Mme d'Hulst, supérieure, à Lyon, des religieuses de l'Adoration Réparatrice. L'idée bien comprise devint vite un projet. Mlle *** s'en ouvrit au président de l'Adoration Nocturne de Paris, M. de Benque, qui lui répondit, le 27 novembre :

« Je reçois avec grande joie la nouvelle que vous me donnez de l'établissement prochain à Lyon de l'Œuvre de l'Adoration nocturne pour les femmes. Je crois que le mode stable consistant à faire l'Adoration de nuit toujours dans le même sanctuaire est le seul possible pour vous. Je verrais même de très graves inconvénients à adopter le mode que nous suivons à Paris, de nous transporter dans les églises où se fait l'Adoration perpétuelle. Je sais bien que les femmes ne pourraient aller que dans les chapelles des communautés de femmes, mais si ce mode de déplacement était mis en pratique, avec les effrayantes hostilités qui poursuivent le catholicisme et ses œuvres et l'habitude de calomnies, qui s'étend de plus en plus, il serait à craindre qu'un mauvais journal, rapprochant l'œuvre des hommes et l'œuvre des femmes, n'en tirât des conclusions qui seraient fausses, mais que le public admettrait, et qui seraient funestes à l'une et à l'autre, et même au catholicisme. Il faut dans ces choses une très grande prudence et beaucoup de réserve. Je vous dirai même que le Conseil de notre Œuvre consulté, il y a trois ou quatre ans, au sujet d'un projet d'Œuvre d'Adoration nocturne par les femmes, dans les chapelles des communautés exclusivement, à Paris, crut devoir se pro-

noncer énergiquement contre ce projet, afin d'éviter de donner prise à la plus légère insinuation sur une matière si délicate... Jusqu'ici, grâce à une grande vigilance, et bien que quelques mauvais journaux se soient occupés de nous, ils n'ont pu nous prendre par aucun côté. Restons dans cette situation et n'allons pas, pour vouloir mieux faire, compromettre le bien existant... »

M. l'abbé Augustin Lémann obtint l'autorisation du cardinal-archevêque, Mgr Caverot, et la nuit du 7 au 8 décembre fut choisie pour la première adoration.

D'une nuit par mois on arriva bientôt à une nuit par quinzaine, par dizaine, enfin, au mois de juin 1879, le mois du Sacré-Cœur, ce fut toutes les nuits. Parmi les adoratrices, s'il y avait de grandes dames, il y avait aussi des ouvrières, et celles-ci n'étaient pas les moins ferventes. Elles descendaient par groupes de vingt des hauteurs de la Croix-Rousse. Disons que c'était entre elles toutes comme un assaut de piété. Une nuit d'hiver et d'un froid très rigoureux, les adoratrices ne se trouvèrent dans le couvent qu'au nombre de cinq. L'une des cinq habitait à l'autre extrémité de Lyon, aux Brotteaux. Le verglas était si glissant que les chevaux ne pouvaient avancer. Elle renvoya sa voiture et fit à pied ce long et dangereux trajet. De pieuses contestations s'éle-

vèrent entre les cinq pour le choix des heures restées vides. Personne ne voulut céder. Toutes, elles firent bonne garde en passant la nuit entière devant Notre-Seigneur. En audience du 27 avril 1879, Léon XIII, par l'entremise de Mgr Dubuis, bénit l'Œuvre.

Cependant la douloureuse nouvelle de la mort de sa nièce tant aimée, à l'heure où l'on s'était repris à l'espérance, vint terrasser l'apôtre de l'Adoration Nocturne. Ce fut une longue prostration dans la douleur morale et dans une sorte d'impuissance physique.

Après les semaines du grand deuil, la voix de M. de Cissey se fit entendre. Ecoutons-la ; les saints ont une manière de consoler non pareille :

« *Cissey, 12 juin 1879.*

» Relevez-vous donc de ces tristesses trop humaines dans lesquelles le démon du découragement retient votre pauvre cœur brisé : *Sursum corda.* Vous êtes chrétienne : ne jugez pas plus longtemps les accidents humains avec votre œil terrestre, contemplez-les de plus haut, au point de vue de l'amour de Jésus qui doit tout ramener à Lui. C'est en Lui que nous devons vivre, que nous devons aimer, que nous devons agir. Or, comment vivez-vous ? dans des regrets stériles ! Comment aimez-vous ? Oui, examinez-vous sérieusement. Vous aimez au point de vue humain de votre avenir

brisé, de vos projets compromis, du charme d'une source d'intimité tarie ici-bas? N'est-ce pas ainsi que font les païens? Vous, chère fille de Jésus, aimez en Lui, aimez pour Lui...

» Dites vous que devant tant de prières faites, Jésus a accordé à votre nièce la plus grande grâce qu'il put lui accorder, celle de l'appeler à Lui, à l'éternité heureuse, quand elle était prête, plus, mieux qu'elle ne l'eût jamais été. Aujourd'hui, elle jouit de Lui ; elle est tout au moins assurée d'en jouir, vous n'en pouvez douter. Rétablissez donc entre cette âme privilégiée et vous cette douce union que vous aviez ici-bas ; aimez-la dans le sein de Jésus ; continuez vos chers rapports avec elle ; demandez-lui aide et sec[illegible] h! si elle pouvait revenir vous parler, elle vous ti[illegible] e langage que je vous tiens. Elle vous dirait : «Laissez [illegible] plaintes, vos récriminations injustes contre vous-même. Dieu m'a fait la grâce de me rappeler au meilleur moment pour moi. Remerciez-le avec moi. » Et, vous relevant plus forte, plus *altière*, remettez-vous à prier, à lutter, à agir. »

Une autre fois, l'alerte est, s'il se peut, plus vive encore :

« *Cissey, Fête-Dieu.*

» La solitude ne vaut rien à l'âme d'action : c'est le désert où le démon vient la tenter. Votre âme est comme une terre desséchée qui a soif toujours de la grâce de Dieu et d'action militante. Votre isolement ressemble pour vous aux nuits noires pendant lesquelles on ne dort pas. L'imagination enfante mille chimères, véritables cauchemars sous les-

quels le cœur haletant est oppressé. Les rayons du soleil les dissipent et, si on les oublie, on s'étonne de s'être laissé tant impressionner et tant fatiguer par eux. Debout, ô cœur qui aime Jésus !

» Vous vous égarez. Des chimères vous abattent. Dieu veut ainsi vous apprendre qu'il se réserve tout entier votre dévouement, votre zèle ! Debout, chrétienne, et à Jésus ! A Jésus allons, à Jésus conduisons nos frères. C'est le Cœur de Jésus qui, du Tabernacle sacré, vous crie : En avant ! amenez moi des âmes réparatrices, des âmes aimantes. Et c'est son Vicaire sur la terre qui vous bénit deux fois, une première fois dans vos œuvres, une seconde fois dans votre mission personnelle, et vos yeux se creusent à pleurer et à gémir au lieu d'agir.

» Votre chère nièce est morte en prédestinée. Vous ne pouvez redouter pour elle que le purgatoire. Or, est-ce une nuit d'insomnie causée par la vue des peines du purgatoire qui l'en sortiront ?.. Non, ces gémissements l'y laisseront bel et bien. Tandis que chaque effort de votre zèle serait pour l'âme à laquelle vous vous intéressez un échelon pour monter au ciel... »

Ces lettres, nous semble-t-il, sont d'autant plus remarquables que M. de Cissey ne se pouvait consoler lui-même de la mort d'un fils qui, à vingt-deux ans, l'avait quitté pour le ciel : elles trouvèrent un écho dans la pauvre âme endolorie. Peu à peu elle se décide à reprendre, comme elle disait, du service. De plus, la pensée que Léon XIII avait daigné bénir

son action lui était un stimulant pour une nouvelle campagne eucharistique. Pourquoi ne ferait-elle pas à Paris ce qu'elle a fait à Lyon ? De nouveaux attentats s'élaborent contre les libertés catholiques ; on dit même que le gouvernement prépare un coup de force. Faisons violence à Dieu.

Toute pleine de ces idées, elle écrit à Mgr Richard, devenu coadjuteur du cardinal Guibert, archevêque de Paris ; elle en reçut cette réponse :

« Mademoiselle,

» Je vous remercie des bonnes prières que vous avez bien voulu faire pour moi au commencement de cette année (1880). Je demande au bon Dieu qu'il sanctifie de plus en plus votre vie, au milieu des vicissitudes de notre existence en ce monde. Souvent c'est par l'épreuve et la douleur qu'il fait le plus de bien à nos âmes. Les épreuves ne sont jamais sans quelques desseins de miséricorde pour ceux qu'il aime. La mort de votre chère nièce vous portera davantage vers le Ciel, et j'ai la confiance que Dieu y réunira avec vous un jour ceux qui vous sont unis sur cette terre.

» Vous savez que l'Adoration nocturne existe à Paris, et comme les prières des Quarante-Heures y sont perpétuelles durant le cours de l'année, il n'y a pas une nuit pendant laquelle Notre-Seigneur, exposé sur l'autel, n'ait ses adorateurs.

» Est-il opportun de fonder l'Adoration nocturne pour les dames ? Je crois que la réponse dépend des circonstances

dans lesquelles cette œuvre de dévotion pourrait s'établir. Il y a plusieurs communautés religieuses qui font l'Adoration de nuit.

» Pourrait-on établir dans ces communautés une association de dames venant un jour chaque mois, ou chaque semaine, s'unir aux religieuses pour pratiquer l'Adoration nocturne?

» Je crois qu'il faudrait commencer humblement et petitement. Ce n'est point une œuvre qui doive chercher l'éclat; il faudrait qu'elle fût, pour ainsi parler, connue de Notre-Seigneur seul. Dans ces conditions d'humilité et de piété solide, je pense que notre vénéré Cardinal n'y verrait pas d'obstacles.

» Quant aux manifestations solennelles en l'honneur de la Sainte Eucharistie par les Pèlerinages, il sera difficile d'en organiser de nouvelles dans les circonstances où nous nous trouvons. Mais, ce qui est plus opportun et plus nécessaire que jamais, c'est la prière et l'adoration pénitente au pied du Tabernacle... »

Ces dernières paroles : « Ce qui est plus opportun, c'est l'adoration pénitente... » achevèrent de déterminer la zélatrice. Un mois après, elle était à Paris.

Mgr Richard lui permit de tenter quelques démarches dans les communautés religieuses.

Elle visita d'abord les plus nombreuses et celles qui se pouvaient faire aider dans le service de l'adoration par les dames du monde. Adresser un appel discret aux congrégations, elle n'y songeait point, n'ayant pas qualité pour cela; elle était dans son rôle, au

contraire, en sollicitant leur concours et en les priant d'ouvrir leurs sanctuaires aux femmes chrétiennes qui seraient désireuses d'adorer le Saint-Sacrement pendant la nuit.

Des lettres de communautés qui demandaient la faveur de l'adoration nocturne, ne tardèrent pas à affluer à l'archevêche La zélatrice sentait le besoin d'une direction suivie ; d'autre part, elle n'ignorait point que, dans un archevêché, les heures et les jours sont dévorés par d'incessantes et urgentes affaires. Elle craignait d'être à charge au coadjuteur et elle le priait de lui désigner un prêtre auquel en toute liberté elle pourrait recourir : « Non, non, lui répondit Mgr de Larisse ; vous viendrez me voir toutes fois et quantes, et vous me raconterez vos travaux. » Mlle *** en fut d'autant plus charmée que peu de temps auparavant Mgr Richard, son bon sourire sur les lèvres, avait dit à M. de Benque : « Ah ! vous connaissez cette bonne demoiselle ! Pauvre Monsieur, que je vous plains ! c'en est fini de votre tranquillité ! Il vous faudra toujours être en marche pour le Saint-Sacrement. »

Elle visita plus de cent communautés et, à la fin d'avril, elle eut la joie de présenter au coadjuteur un mois complet d'adoration perpétuelle de nuit et de

jour. Mgr Richard la bénit plus paternellement que jamais et lui dit : « J'accorde cette faveur aux communautés pour trois mois ; celles qui voudraient continuer ces prières et pénitences, renouvelleront leur demande. »

Ainsi, pendant que se tramaient, dans l'ombre des loges, des complots contre la France catholique, des âmes ferventes du cloître et du monde priaient dans Paris et réparaient.

***

Un jour d'octobre, en 1879, Mlle *** était à Blois. Elle visita le château. Dans la salle des Etats Généraux, qui est une splendeur architecturale, elle éprouva je ne sais quel enthousiasme eucharistique. Il faudrait là, se disait-elle, les solennelles assises du Très Saint-Sacrement, les Etats Généraux de la Sainte Hostie, les grands Congrès de la France Eucharistique. Ces voûtes que les chevaleresques ardeurs de nos pères ont fait résonner, retentiraient du cri de foi qui sera, à n'en pas douter, le salut de la nation. Et elle rêvait délicieusement dans ces pensées grandioses et dans ce vaste espoir. Elle prit M. de Benque pour confident de son rêve.

Le président de l'Adoration Nocturne lui répondit :

« Je ne puis qu'être très heureux du projet que vous me communiquez d'un Congrès Eucharistique à Blois. Vous savez par expérience le bien que font ces réunions. Après le Congrès de Douai en 1875 et celui de Faverney en 1878, celui de Blois aurait certainement un grand retentissement et produirait de grands fruits. Mais, pour cela, il faudrait qu'il fût très bien organisé et qu'on lui donnât à l'avance une grande publicité. Les Œuvres Eucharistiques sont en progrès, c'est certain. J'arrive du Midi où j'ai pu constater ce fait. Vous savez quels admirables résultats donne l'Adoration Perpétuelle de jour et de nuit dans le diocèse de Besançon où elle vient d'être fondée. Le souffle de Dieu est dans ce sens, il faut en profiter pour le bien de notre malheureux pays. Si Mgr de Blois daigne accueillir favorablement vos ouvertures, estimez-vous heureuse, car la réussite sera certaine. »

Mgr Laborde, évêque de Blois, dit à la zélatrice : « Certes, votre idée est excellente ; mais, de grâce, portez-la ailleurs : je ne suis point de force à la réaliser. Du reste, jamais notre municipalité ne consentira à prêter le château, même pour un jour, à une assemblée catholique. »

Cette fin de non-recevoir ne découragea point l'âme intrépide. L'Ordinaire approuve l'idée ; appro-

bation précieuse ; et M. de Benque adhère chaleureusement. Il est d'ailleurs trop vrai que les temps ne sont guère propices aux démonstrations retentissantes de la religion. C'est ainsi que, presque partout, du moins dans les grands centres, on interdit les processions de la Fête-Dieu, et l'orage précurseur de l'exécution des fameux décrets gronde. Peut-être faudra-t-il passer la frontière, soulever les mêmes idées chez nos frères des nations voisines et, devant la tempête qui désole la France, faire chez eux ce que nous ne pouvons pas faire chez nous. Cette pensée, toute confuse encore et saisissable à peine, semblait à la zélatrice elle-même « gigantesque, suivant sa propre expression, jusqu'à la folie ». Mais le rêve d'aujourd'hui, si le Dieu de l'Eucharistie s'en mêle, peut être la réalité de demain.

Elle rentre dans ses foyers, s'enfonce dans la douleur commune, douleur familiale, douleur nationale, et l'âpre hiver de 1879-1880 la fixe avec les siens, leurs souvenirs et leurs larmes, au plus profond de l'âtre.

II

Chez Mgr de Ségur ; deux religieuses belges. — Au Sacré-Cœur de Marmoutier ; la Belgique, terre classique du Saint-Sacrement.

A Néris, rencontre de M. de Pèlerin. — Échange de vues : les Congrès Eucharistiques internationaux ; la réparation eucharistique par corps professionnels. — Mémoire de M. de Pèlerin sur l'opportunité des Congrès Eucharistiques internationaux. — Lettres de Mgr de Ségur. — Au château de Montgeron. — Lettre de Mgr de Ségur au cardinal Dechamps, archevêque de Malines. — Supplique au Saint-Père. — Départ de la zélatrice pour Bruxelles.

Pendant le séjour qu'elle fit à Paris pour développer le mouvement de l'Adoration Nocturne parmi les dames, la zélatrice du Saint-Sacrement vit à plusieurs reprises Mgr de Ségur et toujours elle l'entretenait de son désir de travailler de plus en plus à la glorification de l'Eucharistie. Un après-midi qu'elle attendait dans l'antichambre, elle fut surprise d'être appelee avant son tour. Mgr de Ségur la savait là et il avait en ce moment la visite de deux religieuses belges, assistantes de Mme de Meüs, la fondatrice

dans les Pays-Bas de l'Œuvre si connue des Églises-Pauvres. Dès que Mlle *** entra : « Les unes et les autres, dit-il en manière de présentation, vous aimez le Saint-Sacrement ; il faut mutuellement vous connaître. » Et la conversation roula sur les œuvres et les ressources eucharistiques en Belgique. Qui sait, se disait à elle-même la zélatrice française, si les Congrès ne réussiraient pas dans ce pays privilégié? Mais elle gardait pour elle seule cette pensée qui, sans doute, si elle était émise, la déconsidérerait aux yeux du prélat et des religieuses.

Rentrée à T., elle dit à l'assistante du Sacré-Cœur de M , Mme Puissant, qui était de Bruxelles, sa velléité d'aller en Belgique pour y étudier les œuvres du Saint-Sacrement. « La France, lui répondit la fille de Mme Barat, a reçu la mission de répandre partout la dévotion au Sacré Cœur. La Belgique a la mission de faire mieux connaître l'Eucharistie et de l'exalter : la Fête-Dieu est sortie de Liège. Allez en Belgique. Je vous trouverai à Bruxelles l'installation nécessaire. De plus vous y rencontrerez le P. Verbeker, jésuite, prédicateur de Sainte-Gudule et de la Cour, homme d'influence, de piété et de zèle. Pour votre âme et pour vos projets, c'est le directeur qui convient. »

Volontiers elle serait partie tout de suite ; mais la

Providence, qui lui ménageait une rencontre singulièrement précieuse, l'envoya d'abord aux eaux de Néris.

∴

Se souvient-on que, lors de son premier apostolat eucharistique en Avignon, le P. de Foresta lui dit un jour : « Il y a ici, pour vous comprendre et vous aider, un homme : il s'appelle Paul de Pèlerin ? » Or, il se trouva que M. de Pèlerin, n'étant point membre de la Confrérie des Pénitents, ne fut pas, dès ce temps-là, employé. Dieu le réservait.

Ancien élève du P. d'Alzon, parmi les plus brillants et les plus aimés, il avait revêtu la robe. Il ne fut point magistrat longtemps, mais du moins le fut-il avec indépendance, dignité, honneur. Lorsqu'au moment des Décrets du 29 mars, attentatoires à toutes les libertés, sonna pour lui, et pour tant d'autres, l'heure de l'épreuve poignante et des résolutions viriles, son courage fut à la hauteur de sa fierté civique et de sa foi chrétienne. Il démissionna. Désormais, et jusqu'à la fin de sa vie (1831-1905), il sera tout entier aux pauvres, à l'Eglise, à l'Eucharistie. Littéralement, le zèle de la maison de Dieu le

dévorait. Sa présence était une lumière toujours et sa parole, quand il consentait à parler, une flamme. Il n'était pas même nécessaire de l'entendre pour que dans la poitrine le cœur s'échauffât, il suffisait de le voir à genoux devant le Tabernacle, abîmé dans l'adoration, extasié dans l'amour.

La rencontre des deux âmes se fit donc à Néris, dans une œuvre de charité.

Le lendemain, sous les ombrages des Arènes, on parla d'Avignon, du P. de Foresta, des Pénitents-Gris, des Pèlerinages Eucharistiques. Au courant de la conversation, Mlle *** dit un mot du voyage qu'elle projetait en Belgique. — « Mais quoi faire en Belgique? demanda M. de Pèlerin. — J'ose à peine vous le dire, répondit-elle en rougissant. C'est de la dernière extravagance. »

Elle lui raconta tout de même ses impressions du château de Blois, son désir brûlant, consumant, d'aboutir enfin à de vrais Congrès Eucharistiques, non pas seulement des Congrès nationaux, mais internationaux, et puisque, présentement, la France Catholique n'est pas libre, elle veut frapper à la porte des nations voisines qui seront plus accueillantes peut-être et, pour le Dieu de nos autels, plus hospitalières.

Et elle développa ses pensées qui nous sont connues : Toutes les œuvres ont leurs Congrès et leur organisation centrale. Pourquoi n'en serait-il pas de même des œuvres d'adoration eucharistique et de prière? Notre crime est d'avoir chassé Dieu de la France. La France en meurt. Faisons rentrer et régner Dieu chez nous, et la France reprendra vie, sa vie glorieuse. Et elle fait l'historique des humbles commencements de ses travaux, depuis le grain jeté dans les premiers sillons jusqu'à la moisson qui lève... Elle dit tout, les encouragements et les entraves, les défaillances et les élans, et même elle remit à M. de Pèlerin ses notes, ses manuscrits, sa correspondance. « Vous verrez tout le dossier, lui dit-elle, vous examinerez tout, en magistrat intègre et libre, puis vous rédigerez un rapport, des plus documentés, vous le ferez suivre de conclusions nettes et précises; après quoi nous l'enverrons tout d'abord à Mgr de Ségur; Dieu fera le reste. »

M. de Pèlerin avait prêté à cette confidence une oreille attentive et charmée. A son tour, il parla d'une idée, — peut-être une œuvre, — qui le hantait et qu'il appelait la réparation sociale, la réparation par groupes ou corps professionnels.

Qu'il s'agisse d'un homme ou d'une association,

d'un être individuel ou collectif, la justice divine exige que tout bien soit récompensé et tout mal puni. Toutefois, l'âme de l'homme étant immortelle, Dieu a l'éternité pour la pénitence ou la récompense. Les êtres moraux ou collectifs, c'est-à-dire les associations, les corps sociaux, les peuples, ne sont pas immortels et c'est ici-bas que Dieu les récompense ou les châtie. Voyez-vous comme il importe qne nous réparions dès maintenant le mal qu'ils ont fait, de manière à ne laisser entre les mains de la justice de Dieu que le bien qu'ils ont accompli ? Des peuples ont disparu, des corps ont été dissous, des familles se sont éteintes, qui vivraient encore si le mal qu'ils ont commis avait été réparé... Et quelle est la nation dont les soldats, les magistrats, les avocats, les médecins, les journalistes n'ont pas péché ? Ne croyez-vous pas que si, dans chacune de ces corporations, un certain nombre de membres se liaient entre eux, par exemple pour des communions réparatrices, la justice éternelle se laisserait fléchir et qu'à des signes évidents, un jour ou l'autre, on reconnaîtrait l'intervention de Dieu ?

Et M. de Pèlerin soulignait sa pensée par un fait tout récent et saisissant, un fait inouï dans les annales judiciaires d'un pays : quatre cents membres

d'un corps social trois fois épuré par le gouvernement, quatre cents magistrats donnant leur démission parce qu'ils n'ont pas voulu se prêter à l'exécution de décrets menteurs, spoliateurs, iniques! Comment expliquer ce fait humainement inexplicable? Voici : depuis quatre ans un certain nombre d'entre eux offraient chaque jour à la justice de Dieu une communion en réparation des outrages qu'il a reçus et qu'il reçoit dans le corps même de la magistrature.

Ces idées-là étaient chères à M. de Pèlerin. Il les reprendra plus tard dans les Congrès[1] et il s'en fera l'apôtre fervent et persévérant.

Ainsi, sous les ombrages silencieux de Néris retentissait sa voix profonde. Ainsi, l'une dans l'autre deux grandes âmes s'épanchaient, deux âmes eucharistiques.

C'est à Néris même et sur le champ que M. de Pèlerin rédigea le mémoire que lui avait demandé la zélatrice du Saint-Sacrement.

Il posait cinq questions :

1° N'est-il pas plus que jamais urgent de dévelop-

1. Notamment, à Liège, en 1883.

per les Œuvres Eucharistiques? 2° Par quels moyens? 3° Des manifestations en ce sens ne séraient-elles pas opportunes? 4° Ne devraient-elles pas être internationales? 5° Ne devraient-elles pas avoir lieu d'abord à Bruxelles?

Et il y répondait avec ampleur. Lisons ce plaidoyer d'un maître.

La Révolution qui, d'après ses propres adeptes, fait corps avec l'athéisme[1], est la lutte entre l'homme et Dieu[2], le triomphe de l'homme sur Dieu[3]; la Révolution ne poursuit qu'un but : chasser Dieu de l'humanité. C'est pour y arriver plus facilement qu'elle commence par l'exclure de l'école. (Ligue de l'enseignement; Lois Paul Bert; Loi sur l'enseignement Belge; Article 7; Décrets du 29 mars 1880.)

Elle s'attaque tout d'abord à l'intelligence, parce que la perversion de l'esprit conduit toujours à la perversion du cœur : l'homme qui ne croit plus devient nécessairement *jouisseur*; mais elle vise en même temps et aussi directement, l'âme et le cœur de l'homme.

« Il faut que Rome, s'écriait, le 9 juillet 1876, à la loge de la « *Clémente Amitié* », le ministre actuel de l'Instruction publique en France, M. Jules Ferry, il faut que l'ultramontanisme succombe et périsse à jamais. Le MOT D'ORDRE EST

1. Journal de Blanqui. N° du 26 Fructidor, an 78. Septembre 1879.
2. Le citoyen Tridon au Congrès de Liège.
3. Le citoyen Germain Casse au Congrès de Liège.

DONNÉ ; on l'acceptera, on le proclamera partout : *remplacer la foi par la science ; soustraire l'humanite au joug du prêtre*. Tous les antres de la théocratie, toutes les pagodes catholiques doivent disparaitre[1]. Brûlons les emblèmes de l'idolâtrie romaine, confessionnaux, croix et bannières, statues et images, missels, scapulaires, amulettes et reliquaires. Détruisons de fond en comble couvents, monastères, séminaires, presbytères, chapelles, sanctuaires, églises, cathédrales[2]. » (Abrogation en France de la loi de 1814 sur le travail du Dimanche ; suppression des processions, des aumôniers militaires, etc. ; chapelles fermées, scellés apposés officiellement sur le Tabernacle, profanations et outrages commis contre l'Eucharistie.)

« Il n'est presque point de province, dit Mgr de Ségur, en France, en Italie, en Espagne, en Belgique, en Autriche, où dans leurs centres véritablement sataniques, les sociétés secrètes ne violent le Très Saint-Sacrement, le profanent par toutes sortes d'horribles sacrilèges[3]. »

Donc, à l'école, plus d'instruction religieuse, c'est-à-dire plus de doctrine, et dans la société, plus de prêtre et plus d'église, c'est-à-dire plus d'Eucharistie ; par suite plus de lumière et plus de nourriture. Mort de l'intelligence et mort de l'âme.

La Révolution s'étant d'abord attaquée à l'intelligence chez l'homme et plus particulièrement chez l'enfant, par

1. Extrait de la *Gazette de Liège*, cité par le *Bien public* de Gand, 23 septembre 1876.

2. Extrait de la *Gazette de Liège*.

3. *La France au pied du Saint-Sacrement*.

l'*école sans Dieu*, les premiers efforts des catholiques devaient tendre à la revendication de la liberté d'enseignement. (Lois de 1850 et 1875. Ecoles catholiques libres, remplaçant partout les écoles communales livrées au laïcisme, c'est-à-dire à la Révolution.)

Mais, puisque c'est au cœur et à l'essence même du Catholicisme que nos ennemis s'attaquent aujourd'hui, *plus de Sauveur*, a dit ouvertement M. Paul Bert, n'est-ce pas le cœur et l'essence même du Catholicisme que nous devons défendre ?

Sans négliger en rien la diffusion de la doctrine, le moment n'est-il pas venu d'ancrer d'autant plus fortement Dieu, Jésus-Christ, dans nos âmes, dans la société, qu'on veut l'en exclure et qu'on paraît sur le point d'aboutir ? Et comment le faire si ce n'est en donnant la plus grande extension possible aux Œuvres Eucharistiques, c'est-à-dire à tout ce qui peut amener l'homme à recouvrer la vie et à satisfaire en même temps à la justice divine ?

Une telle résolution fut-elle jamais plus opportune ?... Ce n'est pas seulement en effet un sang appauvri que les nations catholiques de notre vieille Europe ont besoin de régénérer dans le sang du Christ ; mais encore dans chacune d'elles que de crimes à expier depuis deux siècles : « Révoltes politiques et sociales contre le Saint-Siège, outrages publics à la Foi et à la Religion, affreux blasphèmes des Voltairiens, sacrilèges secrets et publics des Francs-Maçons et des autres sociétés secrètes, révolutions et négation de toute autorité, licence des journaux et des livres, empoisonnement systématique de la jeunesse, adoration de toutes les fausses libertés détestables, tolérance légale de l'athéisme, de l'hérésie et du vice, complicité des gouvernements avec les

ennemis les plus acharnés de l'Eglise, oppression et entraves de toutes sortes aux saintes expansions de l'autorité et de la liberté catholique[1] ! »

Que par des supplications immenses, publiques et vraiment nationales, les nations catholiques obtiennent miséricorde ; qu'elles portent enfin au Seigneur dans l'Eucharistie les vœux qu'elles lui ont refusés trop longtemps !

Comme le disait autrefois sainte Thérèse, « qu'elles aillent au *sang du Christ*, et qu'elles s'y rendent à la face du jour, à ciel ouvert ! » A des crimes publics et nationaux, il faut des expiations publiques et nationales ; la prière privée ne suffit plus[2].

Les propositions qui suivent, sont devenues la base même de l'Œuvre des Congrès internationaux :

Parmi les moyens à prendre pour aider la réalisation d'un tel but qu'il n'est que trop urgent d'atteindre, le plus pratique ne serait-il pas une Assemblée générale des divers représentants des Œuvres Eucharistiques ? Les associations ouvrières, les cercles catholiques d'ouvriers, presque toutes les œuvres, ont leur Assemblée générale ; pourquoi les Œuvres Eucharistiques, dont l'excellence et la primauté ne sauraient être contestées, n'auraient-elles pas la leur ? Et puisque le mal est général et que partout s'exalte contre Dieu la même

1. *La France au pied du Saint-Sacrement*, par Mgr de Ségur.
2. Id. ibid.

haine satanique : *Périsse le Sacerdoce !* [1] *Sus aux prêtres catholiques !* [2] *Le Christianisme doit disparaître du monde civilisé !* [3] pourquoi l'Assemblée ne serait-elle pas internationale ?

Si la Révolution lève, à peu près partout et audacieusement, la tête, partout aussi les âmes sont préparées à une réaction chrétienne. Jamais, depuis des siècles, n'avait eu lieu pareille explosion de manifestations religieuses, publiques et nationales. Pour ne parler que de la France, au milieu des symptômes de mort qu'elle ne manifeste que trop, quels tressaillements de vie n'éprouve-t-elle pas aux yeux de ses ennemis surpris, lorsque ses lèvres s'approchent du pain Eucharistique. (Pèlerinages nationaux à Lourdes, à la Salette, à Paray-le Monial, à Rome, etc, etc...)

L'Assemblée générale des Œuvres Eucharistiques ne serait-elle pas tout d'abord une première et imposante manifestation eucharistique, un acte de foi et de réparation internationale ? De plus, la nomenclature et l'exposé qui y seraient faits par nations et diocèses, de toutes les Œuvres Eucharistiques, n'aideraient-ils pas à populariser et à répandre un grand nombre d'œuvres trop souvent limitées à la ville ou au diocèse qui les a vues naître ?

La persévérance et l'esprit de suite de nos adversaires sont dus en grande partie à la puissance et à la force de leur organisation. Pourquoi les Œuvres Eucharistiques ne trouveraient-elles pas dans cette Assemblée générale le point de

---

1. *Moniteur* de 1793.
2. Paroles citées par le *Journal de Bruxelles*, le 8 juin 1876.
3. Glatigny dans « *l'Ami du peuple, de Liège,* » 12 mars 1876.

départ d'une aussi puissante et forte organisation, sous la haute juridiction d'un cardinal protecteur que Sa Sainteté n'hésiterait pas peut-être à leur désigner?... N'oublions pas que l'Assemblée générale des catholiques tenue à Paris, en 1877, a, dès cette époque, émis le vœu qu'un comité permanent fût spécialement chargé des Œuvres Eucharistiques.

La Belgique enfin, où les Œuvres Eucharistiques ont pris naissance, ne serait-elle pas naturellement indiquée pour le lieu de la première Assemblée générale internationale des Œuvres Eucharistiques?

Et le mémoire se terminait par le rappel de cette parole que nous avons citée, de Léon XIII à Mgr Dubuis : « Pour les Œuvres Eucharistiques, j'accorderai tout. »

Le 25 août 1880, M. de Pèlerin envoyait son travail à Mgr de Ségur, lequel reconnut dans le signataire un de ses pénitents les plus anciens et les plus chers [1].

Déjà Mlle *** avait confié au vénéré prélat son dessein d'aller en Belgique, et elle en avait reçu la réponse que voici :

---

1. Cf. *Une page d'Histoire sur les Origines de l'Œuvre des Congrès eucharistiques*, discours prononcé à Paray-le-Monial, le 24 septembre 1896, par M. de Pélerin, p. 3.

« Chère Mademoiselle,

» N'hésitez pas à suivre votre bonne inspiration. Je ne connais pas personnellement Mme de Méüs, mais tout ce que j'en ai entendu dire me fait croire que c'est une âme d'élite, possédée tout entière par l'amour et la grâce du Mystère Eucharistique, c'est-à-dire du Mystère divin par excellence. Allez auprès d'elle et soyez assez bonne pour me tenir au courant des saintes choses que vous verrez et exprimenterez dans ce centre de vraie charité.

» Je suis tout à vous, en l'amour du Dieu d'amour.

» P.-S. Je suis hors de Paris, faisant tout ce qui dépend de moi pour remonter mes pauvres forces défaillantes, afin de les faire servir, s'il se peut, quelque temps encore, au service de Notre-Seigneur. »

Presque aussitôt Mlle *** lui annonce son prochain départ et la visite qu'en passant à Paris elle compte lui faire. Le 20 août, elle reçoit la lettre suivante :

« Ma chère Fille en Notre-Seigneur,

» Je ne serai malheureusement pas à Paris lors du prochain passage que vous m'annoncez. Comme je vous l'ai dit, je suis jusqu'à nouvel ordre de Notre-Seigneur et unique Maître Jésus-Christ, rejeté du service actif où sa bonté vous permet encore de jouer un si grand rôle. Je n'ai à vous offrir que mes vœux bien sincères, bien ardents ; peut-être Mme de Méüs pourra-t-elle vous ouvrir quelque horizon abordable.

» Ayez la bonté de remercier affectueusement de ma part

mon vieil ami et fils spirituel, M. de Pèlerin, dont le souvenir m'est et me sera toujours si cher. Dans quelle bonne terre ai-je eu, n'est-il pas vrai? le bonheur de semer le froment Eucharistique!

» Il me semble que si j'étais Pape, le zèle de l'Eucharistie et la Communion, non seulement fréquente, mais quotidienne serait l'objet dominant de mon Pontificat. J'ai essayé de donner humblement cette pensée à notre cher Pie IX. Il est probable que le moment n'était pas encore venu. Le Pape qui fera cela, sous l'impulsion de l'Esprit-Saint, sera le rénovateur du monde.

» Ne m'oubliez pas aux pieds du Sauveur, ma chère et pieuse fille, et travaillez sans relâche à la diffusion de l'œuvre admirable de la Communion réparatrice, ainsi qu'à la diffusion incessante de mon petit opuscule sur la Très Sainte Communion que Pie IX a béni et recommandé lui-même d'une manière si instante.

» Croyez-moi toujours votre tout dévoué et affectionné.»

Le 27 août, Mlle *** était à Montgeron (Seine-et-Oise) où l'attendait sous les grands arbres du parc le prélat déclinant; mais si les forces physiques diminuaient, les ardeurs de l'âme s'embrasaient. Il avait lu avec émotion et admiration le mémoire de son cher fils Paul de Pèlerin. Il faudra l'emporter en Belgique et un peu partout. On parla de Bruxelles, de de Malines, du cardinal Dechamps, de Léon XIII et de Rome. Le lendemain il fit pour la zélatrice une

lettre d'introduction près des évêques de Belgique et de Hollande; il écrivit au cardinal-archevêque de Malines et rédigea une supplique au Saint-Père.

Voici d'abord la lettre au cardinal Dechamps :

Paris, le 28 août 1880. En la fête de Saint-Augustin.

« Eminentissime Seigneur,

» J'ose appeler toute la bienveillance de Votre Eminence sur la pieuse dame qui aura l'honneur de déposer à vos pieds la présente lettre accompagnée d'une supplique au Très-Saint-Père.

Mlle *** est originaire de T... et a eu le bonheur de connaître intimement le saint M. Dupont, dont l'admirable réputation de sainteté et de miracles est sans doute parvenue jusqu'à vous. Je connais personnellement cette pieuse dame depuis une dizaine d'années, et je puis, en toute assurance, la présenter à Votre Eminence comme une vraie servante de Dieu, qui ne vit que pour son amour, et consacre tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle est à la gloire du Très Saint-Sacrement.

» Une grande pensée la poursuit depuis longtemps, pensée qu'un vénérable missionnaire des Etats-Unis, Mgr Dubuis, évêque de Galveston, a soumise à Sa Sainteté le pape Léon XIII, qui a été pleinement louée et approuvée et qu'elle vient soumettre à Votre Eminence dans l'espoir qu'elle voudra bien la bénir aussi, et s'en faire le protecteur.

Si Votre Eminence n'y voit pas d'inconvénient, j'oserai la prier à recommander cette grosse affaire au zèle aposto-

lique et de la piété si connue du Très Saint Père, qui, voyant la possibilité pratique d'une institution de ce genre, accordera très probablement les encouragements que nous lui demandons. Les menaces du temps présent sont favorables, si je ne me trompe, à toutes ces grandes pensées de prière, de foi et de forte piété.

» Baisant avec respect la pourpre sacrée de Votre Eminence, j'ai l'honneur de lui renouveler l'hommage de mon dévouement le plus affectueux.

Louis Gaston DE SÉGUR,
Chanoine Évêque de Saint-Denis.

Voici maintenant la Supplique au Saint-Père :

« *Paris, 29 août 1880.*

« Très Saint Père,

» Il y a environ un an, un digne et zélé évêque-missionnaire des Etats-Unis d'Amérique, Mgr Dubuis, de Galveston, avait l'honneur d'exposer à Votre Sainteté qu'un grand nombre d'ecclésiastiques et de laïques très pieux mûrissaient depuis quelque temps la pensée de raviver dans le monde, au moyen des Œuvres Eucharistiques, l'amour et le culte du Très Saint Sacrement. Ils pensaient que de grands Congrès rassemblés tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, sous la direction de NN. SS. les évêques et avec la suprême Bénédiction du Père commun des fidèles, seraient le moyen le plus simple et le plus efficace de grouper ensemble tous les hommes de foi plus spécialement dévoués au culte de l'adorable Eucharistie, de se connaître entre eux, d'échan-

ger leurs vues et leurs projets, de répandre partout la connaissance des œuvres déjà existantes et de les développer peu à peu par la sainte contagion de l'exemple. En France, on a commencé partiellement la réalisation de ce grand projet, qui a parfaitement réussi, à Avignon d'abord, puis à Douai, puis à Favorney; de grandes Assemblées ont eu lieu et il en est résulté un grand bien.

L'agitation révolutionnaire de la pauvre France ne rend guère possible aujourd'hui la reprise de ces saints Congrès Eucharistiques; mais la Belgique, plus libre, plus indépendante vis-à-vis de ses voisins oppresseurs, pourrait très probablement, si N. S. P. les évêques le trouvaient bon, reprendre en sous-œuvre cette grande pensée de foi, et, soit à Bruxelles, soit à Liège où les gloires du Saint-Sacrement ont brillé davantage, tenir une nouvelle Assemblée du même genre.

» Ce serait peut-être, Très Saint Père, un des moyens les plus efficaces de raviver le zèle de la foi et de la piété dans ces populations encore si bonnes et dans ce clergé encore si catholique.

» Peut-être même, pourrait-on procurer le même bien aux catholiques si fervents d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande à ceux de la Suisse et de la Haute-Italie, de l'Espagne, et plus encore de l'Amérique et du Canada.

» Mais Votre Sainteté comprendra que, pour obtenir de nos vénérables évêques, un assentiment si désirable, le Comité promoteur et directeur de ce mouvement de foi a besoin des encouragements et de la souveraine approbation du Saint-Siège.

» C'est cette grâce que j'ose supplier le Vicaire de Jésus-Christ de nous accorder avec une bienveillance toute apos-

tolique ; et, dans l'espoir d'être très favorablement exaucé, en ma qualité de Président de l'Association Catholique de Saint-François de Sales, je viens humblement me prosterner aux pieds de Votre Sainteté, et Lui demander de bénir d'une manière générale la pensée de ces *Congrès Eucharistiques Internationaux*, et en particulier la pensée d'un Congrès en Belgique, si toutefois les évêques de cette catholique contrée la jugent opportune.

» J'ai l'honneur d'être, Très Saint Père, avec un religieux respect,

» De Votre Sainteté,

» Le fils et serviteur très humblement dévoué,

» Louis Gaston DE SÉGUR,

Chanoine Evêque de l'Insigne Chapitre de Saint-Denis,
Président général de l'Association catholique de Saint François de Sales.

Le 30 août, la zélatrice du Très Saint-Sacrement, le promotrice des Congrès Eucharistiques Internationaux partait pour Bruxelles. M. de Pèlerin l'accompagnait « de ses vœux et de ses prières » :

« Courage et confiance ! Puisque Mgr de Ségur a daigné prendre le gouvernail en main pour *bien rer droit*, comme autrefois saint Pierre allant à Notre-Seigneur, marchez, s'il le faut, sur les flots, pour suivre son impulsion et contribuer en tout votre pouvoir à la gloire du Dieu-Eucharistie. Tous les jours, j'ose vous le promettre, je vous suivrai

de mes vœux et de mes prières. Les flammes sont à l'édifice social, ne craignez pas de crier et de répéter : au feu ! au feu ! Vous n'êtes rien par vous-même, mais, comme le grand apôtre, vous pouvez tout en Celui qui vous fortifie [1]. »

1. Néris, 29 août 1880.

III

A l'archevêché de Malines, première audience. — La réparation internationale aura lieu ; mais où et quand ? — « Vous êtes dans la volonté de Dieu. » — Lettre de M. Pèlerin. — Deuxième audience de Malines. — Lettre de Mgr de Ségur. Départ pour la Hollande. — Bienveillance de l'archevêque d'Utrecht. — Séjour à Amsterdam. — Sympathies des catholiques. — Indisposition et ennuis. — La famille Gomperts ; Mlle Marie W. — Lettre de Mgr de Ségur. Visite à l'Évêque de Harlem ; accueil plutôt froid. — Le curé de l'Immaculée-Conception. — Laïques et prêtres. — Adieux à Amsterdam. — Retour à Bruxelles.

Le 6 septembre 1800, Mlle *** est à l'archevêché de Malines. Le cardinal l'accueille avec bonté. « J'irai bientôt à Rome, lui dit-il, et je présenterai moi-même au Saint-Père les pièces que m'a envoyées Mgr de Ségur. » La zélatrice lui donne de vive voix bien des détails sur l'origine, la marche du mouvement eucharistique en France et le but à atteindre, que l'archevêque écoutait avec un vif intérêt. Se sentant comprise, elle était à son aise et elle disait au cardinal souriant : Les grandes lumières découvrent les atomes, et les atomes se meuvent d'autant mieux

qu'ils rencontrent les grandes lumières. — « Il faudra choisir Liège, dit tout à coup Son Éminence. J'en parlerai à Mgr Doutreloux... » Puis, après un silence : « Nous aurons bientôt des élections... Il sera difficile d'en détourner l'attention... Cette belle réparation internationale aura lieu... Oui, elle aura lieu ; mais nous serons contraints sans doute d'attendre encore, car il ne faut pas que l'empressement amoindrisse l'éclat que demande une manifestation pareille... » Et, comme si un éclair traversait sa pensée, un éclair divin, la figure du cardinal rayonne, il se lève, et, d'une voix où vibrait son âme : « J'ai soixante dix ans. Je demande à Dieu de ne pas mourir avant de lui avoir procuré ce triomphe... Savez-vous que je dois ma vocation sacerdotale à l'Eucharistie ?... Oh ! qu'ils sont à plaindre ceux qui ne croient pas ! De combien de grâces et de consolations les malheureux sont privés !... »

Mlle*** lui raconte qu'en passant à Paris, elle a vu Mgr Richard et qu'une fois informé de son grand projet, le coadjuteur lui a dit : « Rien ne vous arrête. Vous êtes bien toujours la même. Allez ! A l'accueil que vous fera Mgr le cardinal Dechamps, vous reconnaîtrez si vous êtes oui ou non dans la volonté de Dieu. — Certainement, interrompit l'archevêque,

vous êtes bien dans la volonté de Dieu, en poursuivant votre but et en faisant les démarches qui peuvent aboutir aux Congrès du Saint-Sacrement... Mais je ne crois pas que le moment soit venu pour la Belgique...»

Et le cardinal interrogea Mlle *** sur le Saint Homme de Tours qu'elle avait eu le bonheur de connaître... « Vous direz à Mgr de Ségur que j'ai confessé la comtesse de Rostopchine, sa mère... Et moi je me suis confessé au curé d'Ars... Le curé d'Ars, le saint M. Dupont, tant d'autres!... Ah! votre France est toujours la terre bénie de Dieu!.. J'ai écrit l'histoire de Liège; lisez ce livre: vous y verrez les grâces de l'Eucharistie sur notre Belgique. »

M. de Pèlerin, mis au courant de cette première entrevue par la zélatrice elle-même, lui écrivit :

« Merci de la bonne nouvelle dont vous êtes la gracieuse messagère. Que Dieu en soit loué et Son Eminence le cardinal de Malines remercié!

» L'heure est à Dieu; oh! oui, sans aucun doute; mais à nous la parole. A nous donc, à vous surtout, de parler à Dieu et aux hommes, de prier et de faire prier et le jour et la nuit.

» Aux grands maux les grands remèdes; aux dernières audaces de la Révolution les saintes audaces de la foi au surnaturel, de l'amour de Jésus-Eucharistie[1]!

1. De Grandrieu (Lozère), 14 Septembre 1880.

Dans une seconde audience, vers le 20 septembre, Mlle ***, ayant appris qu'au XIVe siècle un miracle eucharistique avait eu lieu dans Amsterdam, demanda au cardinal si, à défaut de la Belgique, on ne pourrait pas songer à la Hollande. Le cardinal répondit : « Je partirai pour Rome dans quelques jours. J'emporterai la Supplique de Mgr de Ségur. Je l'appuierai chaudement. Je soumettrai au Pape toute cette affaire. Si le Pape juge qu'une réunion internationale soit opportune immédiatement, la ville d'Amsterdam aurait quelque titre à être choisie pour la tenue du Congrès. Déjà, dans cette prévision, vous pouvez aller à Utrecht : je vais vous donner une lettre d'introduction près de l'archevêque. Si, au contraire, le Pape décide qu'il est mieux attendre, c'est Liège qu'il faut choisir. »

Que Mgr de Ségur s'intéressât vivement à ces premières démarches, on le devine sans peine :

« *Montgeron, 24 septembre 1880.*

« Ma bonne et chère fille,

» Je recois à l'instant les excellentes nouvelles que vous voulez bien me transmettre de votre seconde entrevue avec le cardinal de Malines. Il me semble que l'affaire s'*emmanche* bien et que le bon vieux cardinal comprend admira-

blement l'importance de votre pensée. Amsterdam est, en effet, un pays neutre où l'autorité civile est fort bienveillante, dit-on, et la grande Œuvre Eucharistique pourrait très bien rayonner de là sur l'Angleterre, avant de revenir en France, en Belgique, en Italie, en Espagne, etc.

» Je tâcherai de remercier sans tarder, par quelques lignes un peu chaudes, le cardinal Dechamps, dès que je le croirai à Rome. Si cela ne fait pas de bien, cela ne pourra toujours pas faire de mal. J'insisterai sur la nécessité de réparer, et aussi de raviver la piété et l'esprit de foi...

» En attendant le bonheur de vous revoir, je vous bénis de tout mon cœur, et recommande au Sacré-Cœur de Jésus les grands intérêts auxquels vous avez l'honneur de vous consacrer si énergiquement. Quelle grâce pour vous, ma chère fille, si vous réussissiez, ne fût-ce qu'en partie ! N'oubliez jamais dans vos communions

» Votre tout dévoué et affectionné. »

Presque à l'heure où le cardinal Dechamps partait pour Rome, « la chevalière » du Saint-Sacrement partait pour Utrecht. Mme de Meüs qui s'en allait, elle aussi, en Hollande, la renseignait, chemin faisant, sur le pays. Il faudrait voir tous les évêques les uns après les autres. Ils vivent un peu isolés du mouvement général de l'Europe et même de Rome. Chacun se regarde comme maître chez soi. Tous sont justement fiers de leurs diocésains, car la vie catholique en ces diocèses paraît intense ; s'ils prennent à cœur

cette grande idée, c'est qu'ils en seront flattés et, avec l'aide de leurs prêtres et de laïques très dévoués à l'Église, le succès ne paraît point douteux.

A Utrecht, Mlle *** descendit à l'hôpital. On eut la délicate attention de lui offrir une chambre dont la cloison vitrée donnait sur la tribune de la chapelle, en sorte qu'elle était en permanence devant le Tabernacle. « Le jour, disait-elle, c'était délicieux et la nuit plus encore. »

Le 6 octobre, elle rendait compte à Mgr de Ségur de son entrevue avec Mgr Schraapman. Nous résumons sa lettre. L'archevêque est convaincu que le projet d'une Assemblée eucharistique internationale serait très bien accueilli en Hollande, mais que sa réalisation serait plus facile soit à Bois-le-Duc où la cathédrale est vaste et belle, soit à Gorkum, hélas ! tout protestant, mais dont les martyrs sont en ce moment l'objet d'un culte ardent et tout plein d'actualité puisque ce sont des martyrs du Saint-Sacrement, soit surtout à Maëstricht, très grande et excellente ville du diocèse de Ruremonde et riche, elle aussi, d'un souvenir eucharistique, à savoir une hostie conservée dans les flammes.

Cependant Mgr Schraapman ne voudrait pas éliminer de lui-même Amsterdam : l'évêque de Harlem,

sous la juridiction duquel se trouve cette grande ville, en pourrait être froissé et peiné ; il faut aller le voir.

Et elle part pour Harlem, en passant par Amsterdam.

Les religieuses de Saint-Bernard, au Rokin, la reçoivent, comme l'avaient reçue leurs sœurs d'Utrecht. Une ancienne élève du Sacré-Cœur de Bruxelles, Mlle Marie Wattiau, pieusement éprise des Œuvres eucharistiques, l'accueille comme l'envoyée du Saint-Sacrement. Déjà elle lui avait préparé dans le clergé séculier et régulier, surtout dans les meilleures familles, de nombreuses et précieuses sympathies.

L'idée de voir Mgr de Harlem tout de suite et, pour ainsi parler, de but en blanc, ne sourit à personne. L'Évêque — du moins, on le craint fort, — répondra par un refus, et ce sera, dans les milieux catholiques, une désolation. Ce qu'il faudrait dès l'abord, disaient-ils en gens pratiques et judicieux, ce serait une bénédiction du Chef de l'Église sur la pensée elle-même des Congrès Eucharistiques internationaux. Que si, de plus, Léon XIII désignait nommément la Hollande, prêtres et laïques se mettraient à l'œuvre, et vous verriez !

Que faire ? Suspendre toute démarche nouvelle,

jusqu'à ce que Mgr de Ségur ait donné une direction.

Mais le séjour de Mlle*** dans la maison de Saint-Bernard menaçant de se prolonger, la Supérieure des religieuses l'avertit que les administrateurs la priaient de s'en aller. Or, à ce moment, elle était en proie à une sorte de fièvre, tribut inévitable que tout voyageur qui s'attarde, paie aux marais de la Hollande. Elle ne savait où poser le pied. La Supérieure lui disait en bon français : « De quoi vous mêlez-vous ? Est-ce l'affaire d'une femme, de pareilles questions ? Laissez cela aux évêques. Vous êtes malade, vous attrapez ce qui vous revient. » Plus pitoyable était l'Assistante, et plus compatissant l'aumônier : « Courage, Mademoiselle ! lui disait ce bon prêtre. La France ne saurait périr. Vous êtes le peuple de Dieu. Malgré vos fautes, Dieu vous pardonne toujours dès que vous revenez à lui. En 1870, lors de votre guerre avec la Prusse, tout le monde vous croyait perdus... Mais non, vous êtes comme la balle que l'on croit à terre et qui est déjà remontée dans l'air. La France est la nation la plus rebondissante qui se soit jamais vue. Vous remonterez par l'Eucharistie. » La pauvre âme se consolait de la religieuse par le prêtre.

Un autre ecclésiastique, l'excellent curé de l'Immaculée-Conception, M. Schlüter, lui trouva un gîte dans la patriarcale famille Gompertz dont le père était membre des conférences de Saint-Vincent de Paul et fondateur de l'Œuvre des Vieux-Papiers pour la Hollande.

A ce propos, notons un piquant détail. La famille avait demandé par télégramme à Mgr de Ségur des renseignements sur son hôtesse; puis, une lettre écrite au nom de la famille par cette ancienne élève du Sacré-Cœur qui avait si bien accueilli la Française, suivait la dépêche et disait : « C'est avec bonheur que j'ai fait sa connaissance. Quelle belle âme, une des premières femmes de jadis, du temps des apôtres! Quant à l'Œuvre des Congrès Eucharistiques, ce sera la plus merveilleuse manifestation de notre foi et Amsterdam plantera le drapeau du triomphe. M. le curé Schlüter est l'homme créé pour monter ce monument de gloire... Vous avez reçu donc la dépêche et vous pardonnerez la bonne famille Gompertz... La prudence est nécessaire, surtout dans le temps actuel; mais une fois un témoignage de vous, tout est à sa disposition. Quant à moi, je la connais à sa médaille d'Enfant de Marie, notre insigne; ça me suffit. Comme vous le com-

prendrez, elle ignore cette information et, de grâce, je n'espère pas qu'elle en entendra parler... »

Le 13 octobre, Mgr de Ségur qui n'avait reçu ni le télégramme de l'excellente famille Gompertz ni la lettre de Mlle Wattiau — il écrira quelques jours plus tard, pour accréditer tout à fait la messagère du Saint-Sacrement, à M. le curé de l'Immaculée-Conception, — disait à Mlle *** en réponse à sa lettre du 6 :

« En pratique, il me semble qu'il n'y a rien à faire que d'écrire à Rome au cardinal Dechamps, afin qu'il parle au Pape de la grosse affaire, qu'il lui demande une bonne Bénédiction pour une première Assemblée internationale en Hollande, où les volontés sont si bien disposées, et qu'il lui dise également deux mots pour obtenir la Bénédiction d'Assemblées analogues dans d'autres pays, si l'on peut les organiser avec l'assentiment des évêques.

» Il faudrait que le cardinal Dechamps eût la bonté de vous envoyer par écrit, et avec son cachet officiel, l'attestation de cette Bénédiction du Très Saint Père. Une simple parole ne suffirait évidemment pas. Priez également Son Eminence de daigner vous envoyer cette précieuse attestation, pendant que vous êtes encore en Hollande, ou du moins de ce coté. Demain ou après, sans y manquer, je lui écrirai dans le même sens.

» Veuillez présenter mes respectueux et reconnaissants hommages aux archevêques et évêques qui vous ont si favorablement accueillie. Veuillez aussi remercier l'excel-

lente Melle W., que je recommande humblement avec vous aux miséricordes du Sacré Cœur de Jésus, et me regarder toujours comme votre père et serviteur tout affectionné en l'amour du Saint-Sacrement de l'autel. *Pax tibi.* »

Dans cette lettre, Mgr de Ségur ne dit point expressément qu'il faut renoncer à la visite de Harlem conseillée par l'archevêque d'Utrecht. D'autre part, rien du cardinal Dechamps n'arrivant de Rome et Mlle *** ne pouvant s'éterniser en Hollande, il fut décidé dans le petit cercle d'amis que l'on irait voir Mgr Snikers. M. et Mme Gompertz, Mlle Marie Wattiau accompagneront Mlle *** chez l'évêque. Cette escorte n'était pas inutile pour assurer l'audience.

La zélatrice avait pris soin d'envoyer à l'avance à Mgr Snikers une copie de la supplique au Saint-Père, une lettre explicative du projet et la lettre de recommandation de l'archevêque d'Utrecht.

Après les premières politesses et présentations, l'évêque prit la parole en un français pour l'ordinaire très correct. Il commença par dire qu'il ne comprenait point l'avantage d'un Congrès international ni la nécessité de cette affirmation publique de foi à l'Eucharistie. Bien au contraire : cette seule proposition scandaliserait ses diocésains. Mgr Snikers fit une telle peinture de la vie de foi, de piété, de

pureté de son peuple que Mlle ^*** ne put s'empêcher de l'interrompre : « Mais, Monseigneur, puisque votre peuple est si bon, si fervent, si exemplaire, laissez-nous accourir près de lui et nous retremper à son contact. » Aussi vivement que sèchement, l'Evêque l'arrête : « Taisez-vous. Je n'aime pas vos *sophismes* (il voulait dire *compliments* sans doute), et n'y revenez pas... » Il reprit : « Des Congrès de Français chez nous ! Mais les Français ont un caractère absolument opposé au nôtre. Certainement, une réunion internationale peut être avantageuse pour eux, pour les Belges, pour les Anglais... Mais nous autres Hollandais, nous n'avons rien à y gagner. Pourquoi voulez-vous venir ici ? Pour dire chez nous ce que vous ne pouvez pas dire chez vous. Qu'arrivera-t-il ? C'est que nos populations seront mal édifiées... Allez donc arrêter vos orateurs... Je connais les Français. Je les ai entendus. Ils sont brûlants. Quand ils parlent, il s'enivrent de leur parole. On les applaudit, ils improvisent, ils vont trop loin... Ici, nos catholiques sont à nous, sous notre conduite, dans notre main... Ne nous apportez point vos idées d'indépendance ; elles nous feraient du mal. »

Timidement d'abord, puis peu à peu avec assu-

rance, la bonne ouvrière du Saint Sacrement essaie d'agrandir le débat et d'amener le prélat à des vues plus larges, à des idées générales. Elle reprend la Supplique de Mgr de Ségur. A ces mots : « C'est le moyen de grouper ensemble les hommes de foi, » elle présente de son mieux la marche ascendante et effrayante de la révolution. L'impiété qui pénètre partout, s'infiltrera même en Hollande. La franc-maçonnerie ne recule pas devant les groupements internationaux ni devant les Congrès : dans tous les pays du monde elle les multiplie. Si l'erreur a tant d'audace, pourquoi la vérité serait-elle tremblante et silencieuse ? Et les relations de peuple à peuple sont aujourd'hui si faciles ! Se grouper, c'est centupler la force, force de la prière devant Dieu, force de la cohésion devant les hommes. Puisque les catholiques de Hollande sont encore debout, qu'ils tendent la main à ceux de leurs frères qui luttent sur un sanglant champ de bataille et qu'ils relèvent les défaillants !

Quelle impression ces pensées ardentes faisaient-elles sur le vénérable prélat ? Son visage restait impassible, froid même jusqu'à la glace, et son regard était perçant.

— « Mais pourquoi, dit-il tout à coup, ne s'est-

on pas adressé à moi directement? Mon diocèse a le plus d'influence. Ce qui se fait dans Harlem se fait bientôt dans toute la Hollande. Cette affaire est mal commencée... » — « Mais, Monseigneur, cette affaire n'est pas mal commencée; elle n'est pas commencée du tout; elle ne commencera que lorque le Souverain Pontife l'aura approuvée... Léon XIII ou les évêques feront un plan; mais il faut d'abord un terrain où s'appuyer. Il a paru à de bons esprits qu'en l'état présent de l'Europe la Hollande seule était assez calme pour une réunion pareille. Le cardinal de Malines ne veut pas proposer la Hollande sans avoir auparavant l'avis des illustres évêques de ce pays. C'est pourquoi Son Eminence m'a envoyée à Mgr d'Utrecht et à son tour Mgr Schraapman m'a envoyée vers vous. » — « Mais, Mademoiselle, Mgr d'Utrecht ne vous recommande pas. Il me dit sur sa carte : Cette demoiselle désire que je la recommande... » — « Mgr d'Utrecht ne saurait me recommander, interrompt la Française. Je n'ai pas l'honneur d'être connue de Sa Grandeur. Je ne l'ai vu qu'une fois. Il m'a écoutée avec patience et bonté et il a bien voulu me dire qu'il croyait qu'un Congrès Eucharistique se pouvait tenir en Hollande et qu'il allait l'écrire au cardinal Dechamps et à Mgr

de Ségur. Mgr l'archevêque a même ajouté : « En quelque endroit de la Hollande que se réalise le projet, j'y apporterai mon concours. » — « Eh bien, riposte l'évêque de Harlem, que cela se fasse à Utrecht. » Une phrase un peu oratoire d'une lettre récente du P. Verbeker revient à la mémoire de Mlle *** ; elle dit à l'évêque : « Monseigneur, le drapeau planté sur une capitale est toujours aperçu de plus loin et jette plus d'éclat. Tel qui viendra volontiers à Amsterdam ne se dérangera pas pour Utrecht. D'ailleurs le souvenir du miracle eucharistique pèsera sans doute dans la balance... Ai-je bien compris ? Il me semble qu'après avoir reçu la bénédiction de Léon XIII sur l'Œuvre projetée, le cardinal de Malines réunira les évêques et que, de concert, on choisira le lieu de la réunion. » — « Quels évêques ?... Et les évêques Hollandais ?... » — « Je suppose bien, Monseigneur, qu'on ne fera rien sans eux ; mais, je vous en conjure, daignez remarquer qu'en ce moment je ne fais point de démarche officielle... Je ne suis rien en toute cette affaire qu'une humble porteuse de lettres, le petit courrier de Mgr de Ségur près du cardinal de Malines et du cardinal de Malines près de Mgr l'archevêque d'Utrecht... Permettez-moi encore un

mot, Monseigneur, et d'exprimer humblement mon désir : Que Votre Grandeur daigne faire savoir au cardinal Dechamps à Rome son appréciation sur le projet lui-même... » De nouveau Mgr Snikers lui coupe la parole : « Assurément le Pape bénira votre projet. A Rome on aime les démonstrations ; mais parce que le Pape aura approuvé une œuvre, cela ne veut pas dire que nous l'adopterons dans nos diocèses, si nous ne la trouvons pas utile à nos populations. Ni je ne donne mon adhésion ni non plus je ne la refuse. Lorsqu'on m'aura présenté un programme et un plan d'ensemble, j'examinerai... Et si la chose doit se réaliser en Hollande, il sera juste que nous la conduisions comme nous l'entendrons... Je vais m'en occuper et je verrai Mgr l'archevêque d'Utrecht... »

L'audience avait duré une heure et demie. « J'en sortis toute rompue, » écrivait à Mgr de Ségur, le 20 octobre, la zélatrice.

Deux jours après, le bon prélat lui répondait :

« Ma chère fille en Notre-Seigneur,

» Je bénis le Sacré Cœur et Notre-Dame des Victoires des premiers succès qui couronnent vos efforts. Si mon impression est la vraie, je trouve les nouvelles que vous me

communiquez plus consolantes que ce que j'attendais.

» De loin, je ne puis vous donner une direction propremen, dite sur l'opportunité d'un plus long séjour à Amsterdamt ni d'un retour à Bruxelles. Pesez tranquillement le pour et le contre avec les saints amis que vous avez là-bas ; et faites pour le mieux, suivant cette grande règle de la Sainte Ecriture : Demandez le conseil de quelque personne sage, et vous n'aurez pas lieu de vous repentir de ce que vous aurez fait.

» Tenez au courant, avec quelques bons détails, l'excellent cardinal Dechamps, afin qu'il puisse, en temps utile, en instruire le Saint-Père, et dès que nous aurons la Bénédiction implorée de Léon XIII, nous nous entendrons et ferons pour le mieux.

» Vous agiriez peut-être utilement, en demandant par manière de conversation, au bon curé Schlüter ses idées sur une sorte de projet ou de programme à présenter à Mgr Snikers et aux autres évêques de Hollande, sur le meilleur plan à suivre, etc. ; le tout dans l'hypothèse d'une Bénédiction accordée par le Souverain Pontife.

» J'ai écrit au cardinal de Malines le même jour qu'à vous.

» Adieu et bon courage, ma chère fille ! Que, du fond de son grand Sacrement, où il réside pour notre amour, le Sacré Cœur de Jésus vous bénisse et vous inspire ! »

Il s'en fallait que le curé de l'Immaculée-Conception partageât l'optimisme de son évêque. La France n'est pas seule à souffrir, disait-il. En Hollande, la lutte est continuelle avec les hérétiques et les schismatiques. Les sociétés secrètes, plus sourdement

qu'ailleurs et plus lentement, selon le caractère national, minent le sol. Le fanatisme protestant ne tolère ni les processions publiques, ni les pèlerinages, tandis que toutes les impiétés se donnent libre carrière, et, sous le coup de la peur, la foi baisse en bien des âmes. Un Congrès du Saint-Sacrement à Amsterdam serait une fierté pour les catholiques de Hollande, une bénédiction et un nouveau bienfait dont ils seraient redevables à la Fille aînée de l'Église...

Et le bon curé voulut écrire lui-même à Mgr de Ségur. Nous avons sa lettre sous nos yeux : « Oui, Monseigneur, nous aussi souffrons et pleurons avec la France au pied de l'autel. Nous désirons étendre sur le monde l'adoration de l'Eucharistie. Quand l'Église entière sera jour et nuit, à genoux, devant le Tabernacle, le Seigneur parlera aux tempêtes de l'athéisme et de l'impiété, et il leur dira : Jusqu'ici et non plus loin ! Et la grande nation sera de nouveau la France catholique et exemplaire, la protectrice de notre Saint-Père actuellement au jardin des Olives, et la protectrice aussi, toujours aimée, des catholiques de Hollande... » Pratiquement, M. Schlüter aurait désiré un appel du Souverain Pontife à toute l'Église pour un recours général à l'Eucha-

ristie, des privilèges religieux aux prêtres, des indulgences aux fidèles pour les visites qu'ils feraient au Saint-Sacrement; alors les églises ne seraient plus fermées après les messes, comme elles le sont dans les pays néerlandais, et les fidèles se pourraient relever pour des adorations ininterrompues.

Quant aux catholiques notables visités par Mlle ***, ils étaient prêts à tous les dévouements. Que nos frères de France viennent chez nous, disaient-ils, et notre foyer et notre table sont à eux. Nous les regarderons comme des membres de nos familles. Les prêtres seront reçus avec plus d'égards encore.

A ce propos de la vénération surnaturelle du catholique hollandais pour le prêtre, voici une anecdote significative. Les noces d'argent d'un prêtre vont être célébrées. La fête sera magnifique. Toutes les grandes familles y assisteront et tous les prêtres. On y invite l'étrangère. Déjà on a offert au jubilaire pour trente mille francs de cadeaux. — Mais alors, interroge Mlle ***, ce prêtre est un personnage ? un homme d'un talent supérieur? — Mais non. — Un grand orateur? — Mais non. — Un bienfaiteur insigne de la cité? — Pas davantage, et même c'est un homme comme un autre, tout ordinaire.... Et, faisant allusion à un mot charmant

du « saint Homme de Tours » que la Française avait quelquefois rapporté, sur certains bons prêtres auxquels le confortable n'est peut-être pas tout à fait indifférent, ils ajoutaient avec un rire sonore : Il aime bien sa soupe chaude... — Alors, cette fête superbe, pourquoi ? — Depuis vingt-cinq ans il consacre l'Eucharistie.

Disons dès maintenant qu'en 1882 les évêques de Leeds et de Ruremonde adhéreront au Congrès Eucharistique d'Avignon et, en 1883, l'archevêque d'Utrecht, les évêques de Bois-le-Duc, de Bréda, de Ruremonde, au Congrès de Liège.

La saison avançait. Les brumes s'épaississaient, glaciales. La zélatrice, après avoir fait à ses chers Hollandais des adieux pleins de larmes, regagna Bruxelles.

IV

En France, recrudescence de la persécution religieuse. — Lettres de M. de Pèlerin, de Mlle ***, de Mgr de Ségur. — La zélatrice et le cardinal Dechamps. — Léon XIII a promis de bénir les Congrès. — Il faudra renoncer à la Belgique. — Lettre de Mgr Doutreloux, évêque de Liège.

Lenteurs romaines. — Lassitude des âmes. — Lettre de M. de Pèlerin : « Sursum ! »

Le P. Vurtenker à Paris. — Réunion du Comité chez Mgr de Ségur. — La fondation de l'Œuvre est décidée. — Projet d'un nouveau mémoire : exposé des motifs. — Faut-il se contenter, pour cette année, d'une simple « démonstration catholique » ?

Découragement de Mgr de Ségur. — Lettres du prélat à Mlle *** et à M. de Bonque. — « C'est Dieu qui fait les Œuvres. » — Le Congrès Eucharistique international aura lieu, cette année, à Lille. — Lettre de M. de Bonque à la zélatrice. — L' « alleluia » de Mgr de Ségur. — Lettres du prélat.

Que s'était-il passé ?

M. Vrau à Rome. — Bref du Saint-Père. — Appel du Comité catholique. — Mlle *** et les Juifs ? — Lettre de M. de Pèlerin. — Mort de Mgr de Ségur. — Lettres d'adhésion au Congrès. — Mgr Doutreloux. — Mgr Mermillod. — Les délégués des nations. — Le Congrès peut s'ouvrir.

Pendant ce temps-là, en France, la persécution contre l'Église, la liberté, la justice, sévissait, on peut dire avec rage. Le 23 octobre, M. de Pèlerin écrivait à Mlle *** :

« L'enfer rugit de nouveau. Les Barnabites et les Franciscains viennent d'être expulsés. Honneur à ces glorieuses victimes de la franc-maçonnerie ! Partout elles ont trouvé des hommes de cœur et des hommes de foi pour les assister et protester avec courage contre les odieuses mesures dont elles sont l'objet. Les démissions de magistrats ont recommencé. On en compte une trentaine de plus et, chose étrange, plusieurs parmi ceux-là mêmes qui avaient été nommés pour remplacer les premiers démissionnaires. A Riom, le commissaire central et deux commissaires de police ont aussi reculé devant l'honneur du crochetage et donné leur démission. »

Quelques jours après :

« Demandez des prières pour la magistrature française. Les démissions ne se comptent plus ; elles dépassent, dit-on, deux cents.

« Restait la magistrature assise, rempart sur presque tous les points inexpugnable ! Elle opposait aux haines, aux appétits mauvais de la Révolution une infranchissable barrière. Les loges ont juré sa perte. De fait, l'inamovibilité n'existe déjà plus pour elle. Que Dieu lui donne de tomber noblement et de savoir être chrétiennement, dans cette épreuve, la rançon d'une partie de nos prévarications !... »

Voilà où nous en étions à la fin de l'année 1880. La zélatrice du Saint-Sacrement avait bien dit à Mgr de Harlem que les catholiques de France combattaient sur un sanglant champ de bataille. Le sang

du cœur, le sang de la foi, coulait de mille blessures, comme un fleuve.

A peu près de cette même date [1], Mlle *** écrivait à Mgr de Ségur :

« Comme vous devez être triste à Paris ! Que de larmes il nous faudra verser pour contrebalancer tant de crimes ! Mais, au milieu de ces hontes, il y a encore une France chrétienne : ces pleurs, ces protestations, ces ovations ! Quand est-ce que cette France-là pourra jeter librement vers le Ciel le cri de son amour repentant ! Bientôt, Monseigneur, grâce à votre dévouement infatigable, à votre influence, à votre nom béni, on verra les représentants de toutes les nations apporter à l'Eucharistie un immense tribut de louange et d'amour... »

C'est dire que la zélatrice, en dépit de toutes les entraves, ne désespérait point. Sur ce nouveau déluge d'impiété oppressive et destructrice, elle voyait luire, comme un autre arc-en-ciel, un Congrès prochain et international de l'Eucharistie,

Mgr de Ségur, lui non plus, ne désespérait pas. Le 2 novembre il lui écrivait :

« Ma chère et bonne fille,

» Pour le moment, ce me semble, il n'y a plus qu'à vous recueillir et à vous reposer en Notre-Seigneur, après avoir

1. Lettre du 6 novembre.

cependant écrit une dernière fois au cardinal de Malines, pour le supplier de ne pas perdre de vue, auprès du Pape, une cause de laquelle peuvent sortir des fruits si admirables pour la gloire du Fils de Dieu. Il y aurait à demander à Léon XIII une grande bénédiction, non seulement pour susciter en Hollande d'abord, puis ailleurs, le saint Congrès qui nous préoccupe, mais aussi pour lui demander de bénir extraordinairement tous ceux qui y prendront part : évêques, religieux, prêtres, laïques, qui prendront en main, d'une manière ou d'une autre, les intérêts de la gloire et de l'amour du Saint-Sacrement.

» Si le Saint-Esprit inspire cette pensée au Vicaire de Notre-Seigneur, comme il sera beau et bon de voir et d'entendre, pendant une semaine entière, par exemple, l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, toutes les œuvres Eucharistiques, la communion fréquente et quotidienne, prêchées et pratiquées par des multitude d'élite, et de saintes résolutions proposées par le Congrès à toutes les âmes saintes, et recommandées au zèle des évêques et des prêtres, après avoir été munies de la Bénédiction apostolique !

» Que ce sera donc beau, grand et fécond ! Mandez cela au pieux et vénéré cardinal Dechamps et par lui à Léon XIII...

» Que le Sacré Cœur daigne tirer sa gloire et notre salut de tout cela ! C'est en son saint amour que je suis et demeure votre serviteur, ami et père très affectionné. »

Dès son retour en Belgique, Mlle *** rendit compte au cardinal de Malines de ses impressions de Hollande. Les catholiques de ce pays-là, les prêtres séculiers, les religieux qu'elle a visités, dominicains,

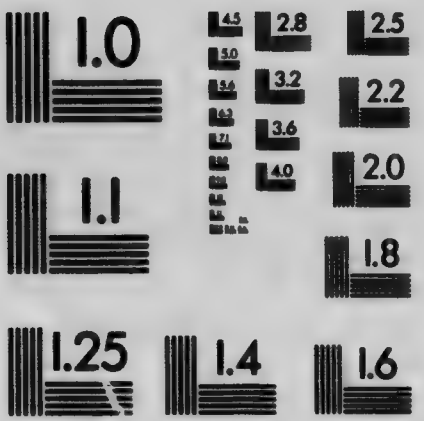
jésuites, rédemptoristes paraissent gagnés à la cause d'un Congrès Eucharistique international; mais ils ne se mettront en mouvement que sur un geste de leurs chefs naturels, les évêques. Ceux-ci prendront-ils d'eux-mêmes cette grave initiative? Il paraît bien qu'ils attendent tout d'abord un programme précis et la bénédiction du Saint-Siège. Ne vaudrait-il pas mieux, sans pousser plus loin l'enquête, en revenir à la première pensée de Son Éminence : Liège, ville du Très Saint-Sacrement, lieu de réunion du premier Congrès?

Mgr Dechamps raconte à la zélatrice que Léon XIII a fait bon accueil à la Supplique de Mgr de Ségur et au mémoire de M. de Pèlerin, qu'il a promis au projet sa bénédiction et qu'il l'enverrait par écrit en temps opportun, réservant par ailleurs le choix du temps et du lieu aux évêques. Le cardinal ajoute : « A moins d'un miracle, je ne crois pas que la réunion se puisse tenir cette année ni même l'année prochaine en Belgique : le pays est trop agité par la question scolaire.... Cependant vous pouvez en écrire à l'évêque de Liège. »

A l'ouverture que lui en fera Mlle *** un peu plus tard, Mgr Doutreloux répondra :

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

« Mademoiselle,

» Votre proposition de réunir un Congrès des Œuvres Eucharistiques à Liège a toutes mes sympathies. Déjà, j'avais formé les plus beaux projets, lorsqu'on est venu m'arrêter court, pour cette année, en me déclarant que l'ébranlement survenu dans ma santé ne me permettait absolument pas de m'engager dans cette entreprise ; on m'assure que, dans un an, il n'en sera plus ainsi, et je suis porté à le croire.

» Je désire donc vivement que le Congrès ne soit pas tenu ailleurs en Belgique, cette année ; la priorité revient de droit à Liège et je vous assure qu'en 1882, nous ferons les choses d'une manière digne de la faveur accordée à notre diocèse. Espérant que ce retard ne contribuera qu'à une gloire plus grande pour notre divin Maître, je vais prier de tout mon cœur pour qu'il en soit ainsi. Recevez, Mademoiselle, avec l'expression de ma profonde reconnaissance celle de mon tout dévoué respect en Notre-Seigneur.

† VICTOR,
Evêque de Liège [1].

Avant tout ce qu'il faut voir dans cette lettre toute imprégnée de religieuse bienveillance, c'est l'adhésion cordiale à l'Œuvre elle-même et la promesse d'un Congrès prochain. Une âme d'évêque s'y révèle.

Les jours, les semaines et même les mois se passent,

1. Cette lettre est du 4 février 1881.

rien n'arrive de Rome. A de nouvelles instances parties de Malines, on répond que la demande n'est pas oubliée. Cependant les âmes se troublent ou du moins s'inquiètent. Mgr de Ségur lui-même ne comprend rien à ces lenteurs, à ces incertitudes, à ce silence prolongé surtout. Quant à la zélatrice, elle est rappelée au « devoir » par cette vigoureuse et surnaturelle apostrophe de M. de Pèlerin :

« Le découragement avec lequel vous m'avez écrit est une tentation et une épreuve : *Sursum*! Que la foi vous relève!.. Pierre n'enfonça dans l'eau sur laquelle il marchait, qu'au moment où il eut peur d'enfoncer. Messagère du Dieu-Eucharistie, allez donc toujours droit devant vous, et puisque vous enfoncez, prenez la main que Notre-Seigneur vous tend si généreusement, et ne doutez plus. Vous n'êtes qu'une simple femme, il est vrai, mais Dieu dans ses œuvres se sert avec prédilection des instruments les plus humbles. Allez donc, et ne craignez pas!

» Pardonnez-moi de vous rappeler cette pensée de saint Vincent de Paul : « Ceux qui n'ont que des talents médiocres et ordinaires, sont communément des instruments plus propres dans la main de Dieu pour travailler à l'accomplissement de ses desseins, parce qu'ils se confient moins en eux-mêmes. »

» Quant aux difficultés, comptez-y. Elles sont inévitables. Elles seront nombreuses. L'Eucharistie est la *vie* ; comment Satan, laisserait-il s'en approcher sans s'y opposer, de toutes ses forces, une société qui s' meurt?... »

Un jésuite belge, dont le nom s'est déjà rencontré sous notre plume, le P. Verbeker, s'intéressait fort au projet. Sous sa direction, la zélatrice avait fait à Bruxelles, après son voyage en Hollande, une retraite de recueillement et de réconfort. Son ministère apostolique l'ayant appelé à Paris, Mlle *** l'adresse à M. de Benque dans l'espoir que ces deux hommes d'action s'entendraient et que d'un vigoureux coup d'épaules ils dégageraient le char qui semblait enlisé.

Le 17 janvier 1881, une réunion se fit chez Mgr de Ségur et sous sa présidence. Le P. Verbeker en était, l'abbé Rivié, le P. Gros, Supérieur des Maristes, le P. Chanuet du Saint-Sacrement, M. de Benque, le comte de Nicolaï, le baron des Rotours. Vaillamment et en dépit de toutes les crises religieuses et sociales, la fondation de l'Œuvre des Congrès Eucharistiques fut décidée. On ébaucha même un programme. On élabora une circulaire qui sera envoyée aux principales Œuvres Eucharistiques et particulièrement aux Œuvres de l'Adoration Nocturne, en vue d'obtenir des adhésions, et celles-ci, bientôt, arriveront chaleureuses et nombreuses.

Vers le milieu du mois suivant, le P. Verbeker annonce de Bruxelles qu'il est arrêté dans sa propagande par les hésitations du cardinal de Malines et

qu'à son jugement il faudrait obtenir du Pape, directement, sa bénédiction, en lui adressant un nouveau mémoire avec l'exposé des motifs : 1° Situation déplorable de la société chrétienne; dangers dont elle est menacée ; nécessité d'une intervention divine extraordinaire ; — 2° Moyen de provoquer cette intervention. Acte solennel et international de réparation pour les crimes des nations ; affirmations de fidélité ; — 3° Crime des nations, apostasie ; renoncement à Jésus-Christ dans la société, dans la famille, partout ; — 4° Moyen de réparation. Où est Jésus-Christ? Dans l'Eucharistie. Il y est, épreuve de foi et objet de piété. Un grand acte de foi à l'Eucharistie, un grand acte de piété envers elle, peuvent toucher le Cœur de Dieu ; — 5° Cette manifestation doit être avant tout : virile, publique, solennelle et internationale ; — 6° L'initiative doit partir de la France, d'où est parti le principe révolutionnaire qui produit l'apostasie des nations, mais toutes les nations catholiques y doivent concourir, pour réparer d'abord, mais aussi pour se grouper autour de l'Eucharistie, s'entendre entre elles, se soutenir les unes les autres ; — 7° Opportunité du moment ; choix du théâtre de cette démonstration catholique.

Quelques jours après nouvelle lettre du P. Ver-

boker : Il lui paraît certain que le cardinal Dechamps ne poussera pas à la réalisation prochaine d'un Congrès, et c'est pourquoi il serait d'avis que, cette année, l'on se contentât d'une *démonstration* catholique, cette « démonstration » étant le principal à ses yeux et le « Congrès » l'accessoire.

Mgr de Ségur ne partagea point cette opinion. « Ce qui est essentiel, disait-il avec énergie, c'est le progrès, le développement, l'épanouissement de la dévotion et du culte eucharistique. Or, nous ne pourrons atteindre ce but de tous nos efforts que par un Congrès où l'on *travaillera* à la diffusion des Œuvres du Saint-Sacrement. La « démonstration » ne doit être qu'une sorte de complément du Congrès. »

De son côté la zélatrice en appelait toujours au bon et saint prélat, confiante dans l'efficacité prochaine d'un nouveau recours, personnel et direct, tout à la fois à Rome et à Malines. Le programme est prêt et aussi le mémoire.

Mais, visiblement, la santé de Mgr de Ségur déclinait et les forces tombaient, sinon le courage. Le 20 mars, il se résigne à dicter les deux lettres suivantes, non pas à Rome ni à Malines, mais la première à Mlle *** et la seconde à M. de Benque.

« Mademoiselle et ma chère fille,

» J'ai vu l'autre jour M. de Benque et il m'a apporté le petit mémoire en question. C'est le même dont vous parlait le R. P. Verbeker, et que le bon cardinal de Malines approuve pleinement quant au fond.

» Au moment d'en écrire de nouveau au Saint-Père, je me trouve radicalement arrêté, comme le dit de lui-même le cardinal de Malines.

» Tous les motifs exposés sont bons, dit-il, très bons, excellents, je les admets tous, en maintenant que nous ne pouvons réussir ici à présent.

» Comme le cardinal, je cherche en vain la possibilité d'une réunion de quelque importance, soit à Anvers, soit autre part, en un jour où les vrais fidèles du monde entier, sauf de la France, sont tenus par la loi générale de l'Église de se grouper autour du Saint-Sacrement.

» Plus j'y pense, plus je crois que *notre désir n'était qu'un simple désir de foi vive et d'amour ardent, uniquement réalisable en dehors de la Fête Dieu.*

» Quoi qu'il en soit, le détraquement, de plus en plus accentué de ma pauvre santé, ne me permet pas de suivre, comme il le faudrait, des questions hérissées de tant de difficultés pratiques, et qui nécessiteraient une immense correspondance avec le Pape d'abord, puis avec les évêques de tous les points cardinaux.

» Vous le voyez d'ailleurs par vous-même, bonne chère fille, je n'ai pu vous répondre depuis une éternité, et vous avez bien raison de vous plaindre. Jadis, quand je pouvais me mettre en avant, je n'y manquais pas ; aujourd'hui, comme les vieilles hirondelles qui ne sont plus capables de

tendre l'air, je me mets forcément à l'arrière-garde, trop heureux encore, si même là, je puis servir à quelque chose. Je vais renvoyer toutes ces chères affaires à M. de Benque. Peut-être, pourra-t-il trouver ailleurs.

» Je suis néanmoins tout à vous, en l'amour de Celui pour lequel nous avions commencé cette sainte croisade... »

Inutile de souligner la beauté attristée mais saintement résignée de cette lettre. On y surprend tout à la fois des larmes et un sourire.

L'humilité du pieux évêque éclate dans la seconde :

« Cher Monsieur de Benque,

» Au moment de me mettre à l'œuvre, je ne vois plus clair dans notre grande affaire. Je ne vois plus que des impossibilités manifestes ; et l'exécution de ce magnifique projet me semble impraticable. Est-ce ma pauvre santé qui en est la cause ? Quoi qu'il en soit, [illegible] ne sens pas la force d'en écrire utilement au Sain[illegible] s davantage au cardinal de Malines.

» Je vous renvoie donc le mémoire [illegible] papiers de l'autre jour ; demandant bien pardon au Bon Dieu, si c'est par ma faute, que je me sens obligé d'abandonner une si admirable entreprise. Je viens d'en écrire à notre bonne Melle*** qui, elle aussi, va bien s'en affliger, mais il m'est bien évident que je ne puis plus rien pour poursuivre une si grande entreprise et que mes beaux jours sont passés ! J'ai la tête à moitié démolie, rien que de penser à entrer en campagne. J'en suis bien honteux, mais, hélas ! c'est comme cela !

» Votre vieil ami désolé et cependant bien résigné. »

Le « vieil ami désolé », pas plus que les autres membres du comité, ne voyait d'aboutissant pour l'œuvre ; il écrivit à Mlle *** : « Je considère la chose comme perdue au moins pour cette année. Je vais envoyer aux Œuvres eucharistiques qui avaient donné leur adhésion une circulaire pour dire que le projet est ajourné. »

De son côté, le P. Verbeker écrivait à la zélatrice :

« Je suis bien triste de l'attitude que vient de prendre Mgr de Ségur. Mais je ne le cache pas, du moment que lui se prononce pour l'abstention, je ne vois plus moyen *raisonnablement* d'aller en avant... Si vous pouviez intéresser Mgr Richard à l'affaire, soit ; mais c'est la dernière démarche que je regarde comme possible. Celle-ci échouant, il faudra se dire comme Mgr de Ségur, que c'était un simple désir de foi vive et d'amour ardent [1]...

« J'avoue que ce n'est pas très agréable, après toutes les marches et contre-marches qui ont été faites ; mais je suis consolé en pensant que le Bon Dieu voudra bien se contenter de notre bonne volonté, puisque l'exécution ne tient pas à nous [2]... »

C'est à T... où son beau-frère, inconsolable de la mort de sa fille, venait lui-même de mourir, que

1. Lettre du 25 mars.
2. Lettre du 8 avril.

Mlle *** reçut la lettre de Mgr de Ségur. Dans les ténèbres de ce nouveau deuil, la lettre fit une clarté terrible. Il lui sembla, à elle aussi, que tout était perdu.

Mais Dieu, — dira-t-elle plus tard, — sait faire lui-même ce qu'il veut faire et prendre pour ses œuvres qui il veut prendre. Le P. Chevrier ne lui avait-il pas dit : « C'est Dieu qui fait les œuvres. Il prend une âme, il la rejette, il la reprend... » Dieu voulut prendre en main « la grande entreprise » des Congrès Eucharistiques, prouver, par l'impuissance des hommes, que c'était bien son œuvre, qu'il se la réservait, qu'il la ferait éclore à son heure et la dirigerait à sa guise.

Le 8 avril, en effet, la zélatrice du Très Saint-Sacrement, comme écrasée sous des décombres et toute meurtrie par cette nouvelle visite de la mort, recevait la lettre suivante :

« Mademoiselle,

» Je crois qu'il n'y a rien à faire du côté de la Belgique. Aussi nous nous en passerons.

» Nous tiendrons notre Congrès Eucharistique international, cette année, au mois de juin, à Lille. C'est entendu avec nos confrères de cette ville, gens de zèle, de dévouement et d'expérience pratique.

» Le programme sera celui qui avait été arrêté avec le R.P. Verbeker, à qui je viens d'écrire pour lui annoncer cette nouvelle.

» Si nous ne pouvons faire aussi *grand* que nous l'aurions désiré, nous ferons toujours du bien, et nous ne laisserons point *passer le temps du salut*.

» Nous ferons par nous-mêmes ; ce sera plus simple et plus facile. Un bureau d'organisation fonctionnera à Paris et un autre à Lille. Ils s'entendront tous deux pour toutes les mesures à prendre. Maintenant priez et faites prier pour la réussite. »

G. DE BENQUE. »

Quelques jours plus tard, une autre lettre, — un chant de triomphe — signée cette fois GASTON DE SÉGUR :

« *Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !*

» Notre grande affaire paraît prendre une excellente tournure, ma bien chère fille, grâce au bon M. de Benque et au Comité de Lille.

» Je compte rentrer à Paris mardi soir, et si mercredi matin, vous voulez assister à ma messe à huit heures *moins un quart*, je serai ravi de causer avec vous quelques instants pour l'amour et en l'amour de Notre-Seigneur.

» En attendant je vous bénis de tout mon cœur et me recommande instamment à la protection de vos communions et de vos prières [1]. »

---

1 Lettre du 22 avril.

Ce même jour, 22 avril, Mgr de Ségur écrivait à M. de Benque :

« Très cher ami,

» Je vous renvoie courrier par courrier le projet de circulaire que vous avez bien voulu me communiquer et auquel je n'ai fait que de petits changements bien secondaires.

» Dieu soit loué de ce que nous voyons aboutir d'une manière quelconque cette si belle œuvre !

» Il me semble qu'il faudrait, de bonne heure, travailler au programme qui fera l'objet pratique des délibérations et surtout des résolutions de cette sainte Assemblée. Simplifions le plus possible. J'appellerai surtout l'attention du Comité préparatoire sur les Œuvres, ou les institutions, ou les livres, les imprimés, etc., relatifs à l'Adoration perpétuelle diurne et nocturne, à la communion fréquente qui est l'âme de la piété dans l'Eglise, et à la grande Œuvre de la Communion Réparatrice. Surtout, je le répète, simplifions ; ne nous laissons pas envahir par mille bonnes idées. Je vous embrasse de tout mon cœur comme mon cher frère et mon vieil ami.

» Post-Scriptum. — C'est Mlle *** qui va sauter de joie et et de bonheur. Elle croyait tout perdu. Je reçois un mot d'elle ce matin. Elle est à Paris... »

Que s'était-il donc passé ?

A la fin du mois de mars, M. de Benque, sortant de chez Mgr de Ségur où il était allé reprendre le projet de mémoire, rencontra le comte de Nicolaï

dans la rue du Bac et il lui dit la déconven. dou-loureuse : « Mais nos amis de Lille !... interjeta M. de Nicolaï ; vous n'y pensez donc pas !... Ils sont très experts en fait de Congrès... Écrivez-leur : ils vont vous tirer d'affaire. »

Le 4 avril, M. de Benque écrit à M. Vrau. Il le met au courant et il lui demande son concours et celui de de ses amis. Le lendemain, M. Champeaux répond au nom de M. Vrau et au sien : « Puisque vous persistez dans votre projet de Congrès Eucharistique international, nous ne pouvons pas ne pas nous mettre à votre disposition. Donc, si vous voulez faire le Congrès à Lille, nous vous aiderons de notre mieux ; nous sommes tout à vous et à votre beau projet. »

Dans la dernière semaine d'avril, Mgr de Ségur recevait la lettre suivante :

« Cher Monseigneur,

» Notre affaire du Congrès Eucharistique marche à merveille. Je suis allé à Lille m'entendre avec nos confrères pour tout organiser. Mgr Duquesnay (archevêque nommé de Cambrai) est dans la joie et les vicaires capitulaires dans le bonheur. Voici la circulaire pour annoncer le Congrès. Veuillez en prendre connaissance et y faire toutes les modifications que vous jugerez utiles. Nous vous deman-

dons de vouloir bien la signer comme président du Comité. Le Congrès ayant été proposé en votre nom aux Œuvres Eucharistiques que nous avons interpellées et la pensée venant de vous, il est de toute justice et de toute convenance que l'invitation soit faite par vous. Nous pourrions ajouter au-dessous de votre signature comme secrétaires MM. le baron des Rotours et Champeaux. Le Comité Parisien-Lillois serait ainsi représenté dans son double élément. Je vous demanderai, cher Monseigneur, de me renvoyer la pièce et vos observations, s'il y a lieu, le plus tôt possible, car le temps presse...

» G. DE BENQUE. »

Cette lettre est du 21 avril et l'ouverture du Congrès était fixée au 28 juin. Le temps pressait en effet.

Il entrait donc dans les desseins de la Providence que la France, qui avait conçu le projet des Congrès Eucharistiques, fût la première à le réaliser — et chez elle. Propagandiste, depuis plus de cent ans, de l'impiété révolutionnaire dans le monde, elle devait être, en effet, semble-t-il, et tout d'abord, l'apôtre d'une réparation internationale.

Sans retard, à Lille et à Paris, on se mit à l'œuvre. Puisque la bénédiction écrite du Saint-Siège que l'on attend toujours, n'arrive pas, il faut aller la chercher, et M. Vrau part pour Rome.

Là, conjointement avec le vicomte de Damas, il

signe, au nom du Comité d'organisation, une Supplique au Saint-Père dont voici le passage essentiel :

« Dans la pensée des organisateurs de ce Congrès, c'est au moment où les nations catholiques sont le plus troublées, qu'il convient de recourir avec le plus d'instances à Celui qui daigne demeurer au milieu de nous et en qui seul on peut trouver le salut. Ils pensent, de plus, qu'au moment où l'on tend à chasser Dieu des sociétés et des institutions, rien n'est plus opportun que de multiplier les témoignages de foi et d'amour qui rappellent aux populations chrétiennes la divine royauté de Celui qui est le Maître des sociétés comme des individus. » Et les suppliants ajoutent : « Votre Sainteté a déjà daigné approuver l'idée de ce Congrès qui doit avoir lieu chaque année dans quelque pays catholique, et qui, pour cette année, avait été projeté en Belgique. Des circonstances particulières n'ayant pas permis la réalisation immédiate du projet en ce pays, le Comité d'organisation a cru devoir transférer le Siège du Congrès en France, dans la religieuse cité de Lille. » Un projet de programme et un appel aux catholiques du monde entier accompagnaient la Supplique.

Le 10 mai, Léon XIII reçoit en audience privée

M. Vrau, M. de Damas et le P. Picard, Supérieur général de l'Assomption. M. Vrau a lui-même raconté cette audience :

« Le Saint-Père arriva près de moi. Je tenais à la main la Supplique pour le Congrès Eucharistique. Je me prosternai à ses pieds et je sentis ses mains se reposer sur ma tête. Je demeurai là, sans me relever, un bon moment, tandis que le P. Picard, témoin de mon embarras et de mon émotion, se mit à expliquer l'objet de notre demande. J'entendis le Saint-Père lui répondre en italien qu'un pareil projet ne pouvait qu'être grandement encouragé et béni. Alors, je le vis qui, étendant ses bras, me donna lentement sa bénédiction solennelle ! Je me relevai alors, et je trouvai enfin la hardiesse de lui demander, en lui tendant la Supplique, s'il ne voudrait pas, pour encourager les promoteurs et organisateurs du Congrès, y mettre un mot de sa main, en précieux témoignage de son approbation ? Sa Sainteté daigna accueillir avec bienveillance ma requête, qu'il me prit par l'intermédiaire de Mgr Macchi. Nous aurons donc à bref délai le mot d'encouragement que nous désirions [1]. »

1. Mgr Baunard. *Philibert Vrau*, p. 265-266.

« Ce mot d'encouragement » ne tarda pas, en effet. Il partit de Rome, le 16 mai, à l'adresse de Mgr de Ségur, et il disait :

« Il convient à la dévotion des fidèles de célébrer solennellement le souvenir de l'institution d'un si salutaire et si admirable Sacrement. Ainsi nous vénérerons le mode ineffable par lequel Dieu est présent dans ce Sacrement visible. Ainsi nous louerons la puissance divine qui opère tant de merveilles dans ce même Sacrement. Ainsi encore nous rendrons à Dieu les actions de grâces qui lui sont dues pour un si salutaire et si suave bienfait (Saint Thomas d'Aquin, opusc. 57). C'est pourquoi, chers fils, nous vous accordons avec une affection spéciale la Bénédiction apostolique à vous et à tous ceux qui assisteront à ce Congrès.

» LÉON XIII, pape. »

L'appel du Comité d'organisation, signé par Mgr de Ségur et deux secrétaires, MM. de Nicolaï et Champeaux, est très beau. L'idée internationale du Congrès y apparaît comme en plein jour. Ce n'est pas seulement la France qui souffre, c'est la société chrétienne tout entière. Le déchaînement d'une haine tracassière et oppressive contre l'Église est tel qu'il n'y a point de force humaine capable de l'arrêter. Il y faut une force surnaturelle, l'intervention même de Dieu, ni plus ni moins, et c'est aux catho-

liques à la provoquer. Or, toutes les nations étant coupables, toutes doivent participer à cette amende honorable, sorte d'expiation solennelle, qui sera pour elle, à n'en pas douter, rénovatrice. Et le Comité convie à cette grande réparation par l'Eucharistie tous les chrétiens qui ont au cœur l'amour du Saint-Sacrement. D'abord ils se connaîtront, puis ils se feront connaître les Œuvres eucharistiques déjà existantes, et la sainte contagion de l'exemple en suscitera de nouvelles. Une autre lettre annonce aux évêques des deux mondes le Congrès et le recommande à leur piété et à leur zèle. Une troisième sollicite des communautés religieuses le secours inappréciable de la prière.

La zélatrice du Saint-Sacrement qui s'était mise à Paris au service de Mgr de Ségur et de M. de Benque, émit un jour cette idée : « Puisque toutes les nations sont convoquées au Congrès, ne pourrait-on pas y convoquer les Juifs, nation dispersée, — le Vendredi Saint l'Église invite les baptisés à prier pour eux — au moins les Juifs convertis? Est-ce que les Congrès Eucharistiques ne seront pas comme une réconciliation de tous les peuples, une sorte de jubilé mondial, un signal d'universel pardon? » — « Excellente idée et bravo ! répondit Mgr de Ségur déjà

frappé à mort. Les Juifs convertis sont « les plus braves et les plus forts des chrétiens. » Et les noms des Ratisbonne, des Hermann, des Lémann, de bien d'autres, montaient aux lèvres. — « J'applaudis, écrivait de son côté M. de Pèlerin, à l'invitation des Juifs convertis. M. Joseph Lémann est un éloquent prédicateur de la communion fréquente. Mais cette excellente idée ne pourrait-elle pas recevoir une application plus large encore? Les luthériens, les calvinistes, les schismatiques, forment aussi de grandes fractions du monde et chacune d'elles compte dans son sein d'intrépides champions de la foi catholique, brûlant aussi du désir de ramener à Pierre et au Dieu de l'Eucharistie leurs anciens coreligionnaires[1]... » On consulta le P. de Ratisbonne, l'aîné, lequel ne fut point de cet avis, et l'on en resta là.

Cependant Mgr de Ségur s'acheminait vers la tombe. Le 4 juin, Mgr Richard rencontre Mlle *** et il lui dit : « J'ai vu hier Mgr de Ségur. Il n'y a plus d'espoir. » La zélatr laisse échapper un « ah! » si douloureux qu'il parut sans doute au pieux coadjuteur un peu trop humain. L'expression

1. Lettre du 2 juin 1881.

de son visage devint sévère.... « Quand Dieu nous appelle, ne faut-il pas répondre ? »

Le 5, le vénéré malade reçut l'Extrême-Onction. Il dit à M. de Benque avec son effusion coutumière qu'il bénissait la servante de l'Eucharistie et qu'il voudrait la revoir pour la bénir encore. Le 8, M. l'abbé Diringer, son secrétaire intime, écrivit à Mlle *** que Mgr ne passerait point sans doute la journée. A la fin des prières des agonisants, on l'entendait murmurer l'*Alleluia* de la délivrance. Le 9, il rendait à Dieu son âme si profondément imprégnée des aromes de la sainte Hostie. « Je meurs, disait-il dans son testament, comme j'ai vécu, dans l'amour du Très Saint-Sacrement de l'autel.... Je désire être enseveli en aube et en chasuble blanche, en signe de mon ardent amour envers la Sainte Eucharistie et la Bienheureuse Vierge.... Sur la boîte de plomb qui renfermera mon cœur, on gravera ces mots : *Jésus, mon Dieu, je vous aime et vous adore de toute mon âme au Très Saint-Sacrement de l'autel.* »

Pendant quinze années, cet évêque, ce tertiaire de Saint-François d'Assise qui signait : « Frère François-Marie du Saint-Sacrement », s'était levé toutes les nuits, pour adorer, enveloppé d'une coule mo-

nastique, uniforme sacré de cette garde céleste [1] », une heure durant, souvent davantage, Jésus dans le Tabernacle, en réparation d'un sacrilège commis par deux de ses pénitents.

D'autre part, on se souvient qu'un jour il avait écrit à Mlle *** : « Il me semble que si j'étais Pape, le zèle de l'Eucharistie et la Communion non seulement fréquente mais quotidienne serait l'objet dominant de tout mon pontificat. Le Pape qui fera cela sous l'impulsion de l'Esprit-Saint, sera le rénovateur du monde. »

D'avoir signé de sa main presque mourante les lettres d'invitation adressées à tous les évêques de l'ancien et du nouveau monde pour le premier Congrès du Saint-Sacrement, ce fut son dernier acte et sa dernière joie sur la terre, une joie eucharistique. Nous pouvons bien ajouter à coup sûr que son nom, partout connu, partout vénéré, son nom très aimé, Louis-Gaston-Adrien de Ségur, n'a pas été étranger au grand succès de cette admirable entreprise.

Les lettres de sympathie, d'encouragement, de

---

1. Le mot est du marquis de Ségur, frère du défunt, dans une notice lue au Congrès de Lille par le comte de Nicolaï, p. 463 du volume.

bénédiction, d'adhésion ne tardèrent pas, et elles dépassèrent toutes les espérances. D'après le biographe de Philibert Vrau, les organisateurs du Congrès n'avaient espéré qu'une centaine d'adhérents, au maximum. Il en vint plus de trois cents[1]. Citons les principaux : tout d'abord Mgr Monnier, évêque de Lydda, vicaire capitulaire de l'archidiocèse, lequel a autorisé le Congrès; — un peu plus tard, Mgr Duquesnay, évêque de Limoges, qui n'est pas encore élu archevêque de Cambrai, lui donnera son approbation plénière; — le cardinal Guibert, archevêque de Paris, et son coadjuteur, Mgr de Larisse; les archevêques d'Avignon et de Besançon; les évêques d'Arras, de Beauvais, de Blois, de Grenoble, de Langres, de Luçon, de Nantes, de Nevers, de Soissons. Plusieurs autres évêques de France qui n'ont pas écrit, s'y feront représenter par des délégués spéciaux; tel, l'évêque de Nancy. Parmi les adhérents de l'Italie et de la Sicile, il faut citer les cardinaux Chigi, Alimonda, de Canossa, l'archevêque de Ferrare, l'archevêque de Modène, l'évêque de Parme et celui de Caltanisetta, d'autres encore. Le P. Tezza, religieux de Saint Camille de Lellis,

1. *Philibert Vrau*, page 267.

tiendra la place du cardinal de Canossa et le chanoine Ruggieri, porteur d'une nouvelle bénédiction du Saint-Père, celle du cardinal Alimonda. De Syrie est venue l'adhésion de l'archevêque de Damas; de Grèce celle de l'évêque de Tinos. La Belgique, dans la personne du cardinal Dechamps que deux prêtres représentent, a souscrit à l'idée du Congrès, et aussi dans la personne de l'évêque de Namur. Quant à l'évêque de Liège, il a écrit au P. Verbeker : « Je mets à votre disposition tout ce qui est en mon pouvoir pour favoriser le Congrès. Il m'eût été bien consolant d'y assister et de faire la connaissance de ces amis de Notre-Seigneur que j'espère recevoir un jour en une assemblée solennelle dans la ville de la Fête-Dieu. » Déjà Mgr Doutreloux avait supplié Mgr de Ségur « de ne pas accorder l'honneur d'un Congrès Eucharistique à une autre ville de Belgique, avant que Liège l'ait reçu ». D'Allemagne, on enregistra l'adhésion de l'évêque de Ratisbonne; de Suisse celles de l'évêque de Lausanne et de l'évêque d'Hébron, vicaire apostolique de Genève. Mgr Mermillod écrivit à M. Vrau : « J'arrive de mon grand voyage dans les pays scandinaves et j'ai le regret de ne pouvoir assister à vos fêtes eucharistiques... Je m'associe de loin aux prières et aux

labeurs de tous vos fervents et vaillants ouvriers de Dieu. Qu'il m'eût été doux de vous demander de prier pour toutes ces contrées où l'hérésie a chassé le Maître de ses Tabernacles! Les splendides cathédrales attendent le Maître que nos efforts, mais surtout nos supplications ramèneront dans ses temples qui pleurent son absence! Que le Dieu de l'Eucharistie bénisse vos délibérations; que votre foi et votre zèle préparent son règne doux et suave; qu'il soit le centre de l'unité des âmes reconquises et la pierre angulaire des restaurations scientifiques et des reconstructions sociales! N'est-il pas la lumière, la voie et la vie des âmes et des peuples[1]! » La plupart des pays d'Europe et d'au delà auront des représentants dans le Congrès, soit prêtres, soit laïques. Pour l'Angleterre, ce sera le P. Basile, franciscain, de Londres; pour l'Autriche, le Dr Doppelbauer; pour la Belgique, Mgr Van den Berghe, M. de Dorlodot, le comte de Robiano et le comte d'Alcantara; pour le Chili, l'abbé Infante Concha, curé de Valparaiso; pour l'Espagne, le comte de Montalvo; pour la Hollande, MM. Van Lier et Druxel; pour le Mexique,

1. Lettre du 26 juin 1881, datée de Monthoux par Annemasse (Haute-Savoie).

M. Amor ; pour la Suisse, l'abbé Ruedin et le chanoine Schorderet.

Au nom de la France répondent, en même temps que nos religieux : dominicains, franciscains, jésuites, rédemptoristes, maristes, prêtres du Saint-Sacrement, nos prêtres des villes et des campagnes, et nos éminents professeurs de l'Université catholique de Lille : Hautecœur, Baunard, Didiot, Groussau, Amédée de Margerie, vicomte de Vareilles-Sommières, nos grands hommes d'œuvres : Baudon, président général des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, de Beffort, de Benque, de Caulaincourt, Cavrois et Champeaux, de Damas, Jonglez de Lille, de Melun, de Nicolaï, de Pèlerin ; Féron-Vrau, Philibert Vrau ; nos orateurs enfin : Belcastel et La Bouillerie, Joseph Lémann et Verbeker... Il faut arrêter cette liste glorieuse qui est celle de la charité, de la piété, de l'action catholique, de l'éloquence. Les locaux sont admirablement aménagés. Mille adhérents attendent. Le premier Congrès Eucharistique International peut s'ouvrir.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS. VII

Comment Dieu prépare une âme.

I

Ma Première Communion. — Ma Mère. — Au Sacré-Cœur. — Des fleurs pour le Saint-Sépulcre. — Mariage ou Vie religieuse ? — Essais de vie religieuse : I. Dans un orphelinat. — II. Au Sacré-Cœur. — III. Au Saint-Sacrement. — Mort de sa mère. — Les adieux du P. Eymard. — Dernière expérience. 3

II

Près du tombeau du curé d'Ars. — L'abbé Chevrier. — Les haillons de la pauvresse. — La mendiante du Saint-Sacrement. — Paroles mystérieuses. — Une œuvre très difficile. — La consécration de la France au Sacré Cœur. — Soyez humble. 25

Comment Dieu prépare une œuvre.

I

Projet d'un Pèlerinage Eucharistique à Avignon. — Le miracle de la chapelle des Pénitents-Gris. — Appel au « Saint Homme de Tours ». — Projet d'appel aux évêques. — Encouragements de Mgr Mermillod, de Mgr Magnin, de Mgr de Ségur. — Mlle Nathalie Blanchet. — Le P. Félix. — Mgr Richard, évêque de Belley. 43

II

Les premiers ouvriers de l'Œuvre. — Nouvelles adhésions. — Le P. de Foresta, de la Compagnie de Jésus. — Le P. Leroyer, de la Congrégation du Très-Saint-Sacrement. — Mgr Place. — M. de Trénonay. — Mgr de la Bouillerie. — Direction de Mgr Richard. — M. l'abbé Bridet et *le Salut social par la Sainte Eucharistie*. — Mgr de Ségur et les Sanctuaires Eucharistiques. 61

Les Pèlerinages Eucharistiques.

I

Un triomphe de l'Eucharistie à Avignon. — Les dames d'Avignon et l'Eucharistie. — Mme Tissot. — Pèlerinage de Marseille. — La brochure de Mgr de Ségur : *la France au pied du Saint-Sacrement*. — Lettres de l'abbé Bridet. — Direction du P. Chevrier. . . 79

II

Réunion d'Ars. — Le petit groupe Eucharistique et Mgr Richard. — Echange de vues. — Pèlerinages généraux ; Pèlerinages locaux. — Comités diocésains ; Comité central. — Encouragements de l'évêque de Belley 103

Pèlerinages Eucharistiques en Vendée sous Mgr Collet : doyennés de Saint-Fulgent, de Rocheservière, des Essarts. — Temps d'arrêt. — Réveil des Pèlerinages sous Mgr Catteau : Chavagnes-en-Paillers, Saint-Gilles-sur-Vie, Mortagne-sur-Sèvre, Pouzauges. — Gorges au diocèse de Nantes. — Fruits de ces Pèlerinages. — Faveur de Léon XIII. 108

III

Louis de Cissey, l'apôtre du Dimanche, et le P. Chevrier. — Correspondance de M. de Cissey. — L'Assemblée générale des Catholiques du Nord et les Pèlerinages Eucharistiques. — Projet de Pèlerinage au Saint-Sacrement de Miracle à Douai. — Philibert Vrau et l'Adoration Nocturne. — Les Quarante-Heures dans le diocèse de Cambrai. 115

Pèlerinage à Douai. — Petit Congrès Eucharistique. — Gustave Champeaux 135

Pèlerinages de Paris à St-Jean-St-François et à Montmartre . 152

Pèlerinage du diocèse d'Angers aux Ulmes Saint-Florent. . 152

IV

La semence. — Le P. Mombur. — Le P. Darlin. — Le P. Calage. — La consécration du monde au Sacré Cœur et le P. de Foresta. — L'ordre social chrétien et Mgr Pie. — Un Comité des Pèlerinages Eucharistiques et Mgr de Ségur. 155

Correspondance de M. de Cissey. — L'Assemblée générale des catholiques de Paris et les Œuvres Eucharistiques. — L'Adoration Réparatrice 161

Préparation de la Procession Jubilaire des Pénitents-Gris à Avignon. — Lettre de Mgr Richard. — Récit de la fête. 170

Petit Congrès Eucharistique 176

V

En 1877, marche en avant peu sensible. — La zélatrice, garde-malade. — M. de Benque publie son livre sur l'*Adoration Nocturne*. — Lettres de l'abbé A. Lémann, de Mgr de Ségur, de M. de Cissey 181
Mlle *** à Lyon. — Rencontre de Mgr Dubuis, évêque de Galveston. — Une Supplique à Léon XIII. — Cinq cents signatures. — Parole du Pape : « Pour les Œuvres eucharistiques, j'accorderai tout. » 184
Rêves incessants d'un Comité central, d'un Cardinal protecteur. — Mgr Mermillod et les religieux. — Lettre de Mgr de Ségur. 187
Préparation d'un Pèlerinage Eucharistique à Faverney. — Lettre-circulaire de l'archevêque de Besançon. — Maladie de Mlle ***. — Elle part quand même. — Le *Credo Eucharistique* d'un prêtre. — Faverney. — Emotion d'une femme juive. — Scélératesse d'une enfant 190
Petit Congrès Eucharistique. 200

En marche vers les Congrès Eucharistiques.

I

Des jours mauvais sur la France. — Nécessité urgente de la prière réparatrice. — L'Adoration Nocturne des femmes à Lyon. — Lettre de M. de Benque. — Grand deuil de famille. — Lettres de M. de Cissey. — L'Adoration Nocturne des femmes à Paris. — Lettre de Mgr Richard 209
Un rêve au château de Blois : les États-Généraux de l'Eucharistie. — Lettre de M. de Benque. — Peut-être faudra-t-il passer la frontière. 219

II

Chez Mgr de Ségur ; deux religieuses belges. — Au Sacré-Cœur de Marmoutier ; la Belgique, terre classique du Saint-Sacrement 223
A Néris ; rencontre de M. de Pèlerin. — Échange de vues : les Congrès Eucharistiques internationaux ; la réparation eucharistique par corps professionnels. — Mémoire de M. de Pèlerin sur l'opportunité des Congrès Eucharistiques internationaux. — Lettres de Mgr de Ségur. — Au château de Montgeron. — Lettre de Mgr de Ségur au cardinal Dechamps, archevêque de Malines. — Supplique au Saint-Père. — Départ de la zélatrice pour Bruxelles 225

III

A l'archevêché de Malines, première audience. — La réparation internationale aura lieu; mais où et quand? — « Vous êtes dans la volonté de Dieu. » — Lettre de M. de Pèlerin. — Deuxième audience de Malines. — Lettre de Mgr de Ségur. . . . 243
Départ pour la Hollande. — Bienveillance de l'archevêque d'Utrecht. — Séjour à Amsterdam. — Sympathies des catholiques. — Indisposition et ennuis. — La famille Gompertz; Mlle Marie Wattiau. — Lettre de Mgr de Ségur. 247
Visite à l'évêque de Harlem; accueil plutôt froid. — Le curé de l'Immaculée-Conception. — Laïques et prêtres. — Adieux à Amsterdam. — Retour à Bruxelles. 253

IV

En France, recrudescence de la persécution religieuse. — Lettres de M. de Pèlerin, de Mlle ***, de Mgr de Ségur. — La zélatrice et le cardinal Dechamps. — Léon XIII a promis de bénir les Congrès. — Il faudra renoncer à la Belgique. — Lettre de M. Doutreloux, évêque de Liège 263
Lenteurs romaines. — Lassitude des âmes. — Lettre de M. de Pèlerin : *Sursum* 269
Le P. Verbeker à Paris. — Réunion du Comité chez Mgr de Ségur. — La fondation de l'Œuvre est décidée. — Projet d'un nouveau mémoire : exposé des motifs. — Faut-il se contenter, pour cette année, d'une simple « démonstration catholique ? ». . . . 270
Découragement de Mgr de Ségur. — Lettres du prélat à Mlle *** et à M. de Benque. — « C'est Dieu qui fait les œuvres. » — Le Congrès Eucharistique international aura lieu, cette année, à Lille. — — Lettre de M. de Benque à la zélatrice. — L'*Alleluia* de Mgr de Ségur. — Lettres du prélat. 272
Que s'était-il passé? 278
M. Vrau à Rome. — Bref du Saint-Père. — Appel du Comité aux catholiques. — Mlle *** et les Juifs. — Lettre de M. de Pèlerin. — Mort de Mgr de Ségur. — Lettres d'adhésion au Congrès. — Mgr Doutreloux. — Mgr Mermillod. — Les délégués des nations. — Le Congrès peut s'ouvrir 280

Paris. Lille. Imp. A. Taffin-Lefort. 10-42.

ation
dans
ième
243
recht.
ndis-
ıu. —
247
ré de
ux à
253

es de
et le
Con-
Dou-
263
Pèle-
269
ır. —
ıveau
cette
270
*** et
Con-
le. —
a de
272
278
é aux
lerin.
ès. —
tions.
280